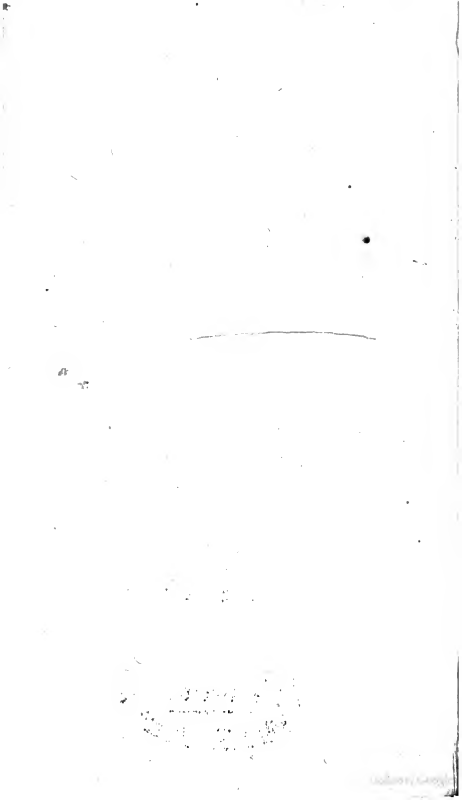




NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
1420
NAPOLI
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
Palchetto
Num.° d' ordine



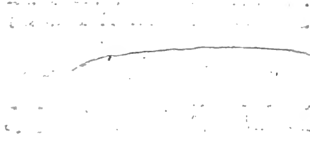


HISTOIRE
ET
DESCRIPTION
GENERALE
DU JAPON.

TOME HUITIE'ME.







HISTOIRE
ET
DESCRIPTION GENERALE DU JAPON;

OU L'ON TROUVERA
TOUT CE QU'ON A PU APPRENDRE
de la nature & des productions du Pays, du caractere & des Coûtumes des Habitans, du Gouvernement & du Commerce, des Révolutions arrivées dans l'Empire & dans la Religion; & l'examen de tous les Auteurs, qui ont écrit sur le même sujet.
AVEC LES FASTES CHRONOLOGIQUES DE LA DECOUVERTE DU NOUVEAU MONDE.

Enrichie de Figures en taille-douce.

Par le Pere DE CHARLEVOIX, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME HUITIE'ME.

A PARIS,
Chez
JULIEN-MICHEL GANDOUIN, Quai de Conti, aux trois Vertus.
JEAN-BAPTISTE LAMESLE, ruë vieille Boucleric, à la Minerve.
PIERRE-FRANÇOIS GIFFART, ruë S. Jacques, à Sainte Thérese.
ROLLIN fils, Quai des Augustins, près de la ruë de Hurpois, à Saint Athanase.
NYON fils, ruë de Hurpois, à l'Occasion.

M. DCC. XXXVI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

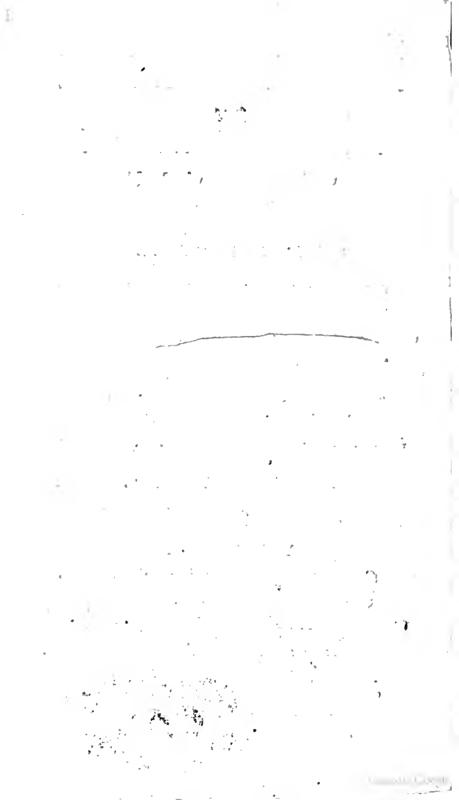
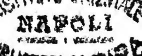
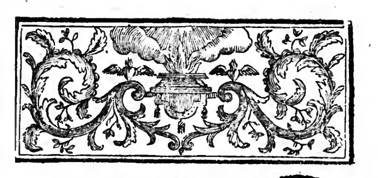


TABLE
DES SOMMAIRES
Pour le huitiéme Volume.





HISTOIRE



SUPPLEMENT AU LIVRE PRÉLIMINAIRE DE L'HISTOIRE DU JAPON.

COMME il m'a paru que je ne devois dans une notice préliminaire du Japon faire connoître cet Empire, qu'autant qu'il étoit nécessaire pour mettre mes Lecteurs en état de lire mon Histoire, sans que rien les arrêtât ; j'aurois cru y passer les bornes, si j'y étois entré dans un grand détail de ce qui regarde l'Histoire Naturelle, & cer-

taines Descriptions, qui n'ont point proprement de place marquée. Mais comme l'Ouvrage ne seroit pas complet, si toutes ces choses y manquoient absolument, je vais y suppléer en les rangeant ici sous différens Chapitres, sans m'astraindre à aucun ordre dans une matiere, qui n'en demande pas nécessairement.

CHAPITRE I.

Description détaillée de la Ville & du Port de Nangazaqui.

Situation de Nangazaqui.

NAngazaqui est situé, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, à l'extrémité Occidentale du Ximo, par les trente-deux dégrez trente-six minutes de latitude Nord, sur un terrein presque stérile, entre des rochers escarpez, & des Montagnes, dont la plûpart ne sont pas fort hautes, & s'élevent comme en amphithéâtre. La Ville n'est aujourd'hui que médiocrement peuplée, & une Lettre, qui m'a été écrite de la Chine au

mmencement de ce ſiécle, ne lui donne que huit mille ames. Ce qui eſt certain, c'eſt que l'on n'y voit gueres que des Marchands, & quelques Bourgeois aiſez, qui profitent du Commerce des Etrangers. Ce qu'elle a de plus conſidérable, c'eſt ſon Havre & ſon Port, qui ſont fort ſûrs.

Son Havre & ſon Port.

Le Havre commence au Nord de la Ville, l'entrée en eſt étroite, & n'a que peu de braſſes de profondeur ſur un fond de ſable. La Baye s'élargit enſuite, & devient plus profonde, & lorſqu'elle a une demie lieuë de large, & cinq ou ſix braſſes d'eau, elle tourne au Sud-Oueſt: elle court ainſi pendant une lieuë, le long d'une Côte élevée & montagneuſe, juſqu'à une Iſle, qui paroît comme une Montagne environnée de la Mer. Les Japonnois la nomment *Taka-Boco*, & *Taka-Jama*, c'eſt-à-dire, *le Pic des Bambous*, & les Hollandois l'appellent *Papemberg*. A proprement parler le Port commence à cette Iſle, qui le ferme, & contre laquelle les Hollandois vont moüiller l'ancre; pour

attendre les vents, quand ils veulent retourner à Batavia. Il ne leur faudroit que deux heures pour traverser de là tout le Havre, si toute cette Baye n'étoit semée de bancs de sable & de rochers, qui rendent ce passage extrêmement difficile & dangereux. Il y faut gouverner à l'Ouest, laisser la terre à droite, & passer entre des petites Isles pour gagner la pleine Mer.

Leurs fortifications. Situation de la Ville.

On a élevé des Bastions tout le long du Havre, mais ils n'ont point de Canon. A une demie lieuë de la Ville il y a deux Gardes Impériales vis-à-vis l'une de l'autre. Elles sont chacune de sept cens hommes, y compris ceux, qui sont en faction dans les Batteaux pour la défense du Havre, & pour empêcher les Navires Etrangers de jetter l'ancre. Auprès de Papemberg il y a une petite Isle, où le dernier Navire Portugais, qui fut envoyé de Macao au Japon en 1642. (a) fut brûlé avec

(a) Il y a bien de l'apparence que Kœmpfer a été mal informé, & qu'il s'agit ici du Vaisseau, qui portoit les quatre Ambassadeurs, qu'on fit mourir en 1640. & qui n'avoit aucunes Marchandises.

toutes les Marchandises, qu'il portoit. Les Japonnois l'appellent depuis ce tems-là *l'Isle, où l'on brûle les Vaisseaux ennemis*, parce qu'elle est destinée pour ces sortes d'exécutions.

Le moüillage ordinaire est à une portée de Mousquet de la Ville, laquelle paroît avoir de cet endroit la figure d'un Croissant, tournant un peu sur celle d'un triangle. Elle est bâtie sur le bord de la Mer dans une vallée étroite, qui court à l'Est, & qui est formée par l'ouverture des Montagnes, dont j'ai parlé. La ruë principale & la plus large, s'étend sur toute la longueur, & se termine à une Montagne, dont la pente est assez roide, ainsi que la plûpart des autres; mais comme elles sont toutes couvertes d'une belle verdure jusqu'à la cime, elles forment un point de vûë très-agréable; à quoi contribuënt infiniment un très-grand nombre de Temples magnifiques accompagnez de Jardins & de Terrasses, qui y sont disposez dans un très-bel ordre, & derriere lesquels s'élevent comme en amphithéâtre d'assez belles sépultures. Un peu plus loin il y

a une Montagne plus haute que les autres, toute cultivée & très-fertile.

Sa description. La Ville eſt toute ouverte ſans Châ-eau, ſans Fortifications, ſans Murailles. Les ruës n'en ſont, ni droites, ni larges. Trois Rivieres, dont l'eau eſt belle, & qui ont leur ſource dans les Montagnes voiſines, la traverſent d'un bout à l'autre. & coulent de l'Eſt à l'Oueſt: celle du milieu, qui eſt la plus grande, en reçoit deux autres, qui paroiſſent venir du Nord, & ſe joignent, avant que de mêler leurs eaux avec les ſiennes. Ce que ces Rivieres ont d'incommode, c'eſt que pendant la plus grande partie de l'année elles ont à peine aſſez d'eau pour arroſer des champs de Ris, au travers deſquels elles coulent, avant que d'entrer dans la Ville, & pour faire aller quelques Moulins; & que dans la ſaiſon des pluyes elles groſſiſſent exceſſivement, & cauſent ſouvent de grands déſordres.

Lac ſingulier. A deux lieuës d'Allemagne de la Ville, qui en ſont cinq de Mer du Japon, vers le Sud-Oueſt, il y a un

Village nommé *Fucafori*, auprès duquel eſt un grand Lac, ou Etang, dont on raconte, qu'encore qu'il ſoit environné d'Arbres, on ne voit jamais ſur ſes eaux, ni feüilles, ni aucune autre ſorte d'ordures. Les gens du Païs l'attribuënt à la propreté & à la pureté de l'eſprit, qui protege ce Lac, & par reſpect pour la Divinité il eſt défendu ſous des peines très-rigoureuſes d'y pécher. Auprès du Village on voit un Château, où loge un Commandant, qui gouverne tout ce Diſtrict au nom du Roi de Figen (*a*), lequel en eſt le Seigneur. Au Nord de Nangazaqui eſt la Ville d'Omura, ſituée ſur un Golfe, & quelques lieuës plus loin à l'Eſt, eſt celle d'Iſafay à l'une des extrémitez de la Baye de Ximabara. Iſafay appartient aujourd'hui au Roi de Figen, ce qui joint à ſa ſituation fortifie ma conjecture,

(*a*) Nous ne ſommes pas fort inſtruits de l'étenduë des Etats de ce Prince, les choſes ayant apparemment bien changé, par rapport à ces limites, depuis que les Miſſionnaires ont été chaſſez du Japon.

qu'Isfay & Figen n'est que la même Ville.

Division de Nangazaqui, & ses édifices.

La Ville de Nangazaqui est divisée en deux parties; l'une est appellée *Utsimatz*, c'est-à-dire, Ville intérieure; on y compte vingt-six ruës, toutes irrégulieres. L'autre, est nommée *Sottomatz*, c'est-à-dire, Ville extérieure; ce sont proprement les Fauxbourgs, composez de soixante-une ruës. Les Bâtimens les plus remarquables de l'une ou l'autre, ou des environs, sont 1o. Cinq grandes Maisons de bois au côté Septentrionnal de la Ville, sur un fond bas auprès du rivage de la Mer. Elles appartiennent à l'Empereur, & servent comme d'Arsenal. On y garde trois grandes Jonques, ou Vaisseaux de guerre, avec tous leurs agrès, qui peuvent être mis en Mer au premier signal. 2o. Le Magasin à poudre, qui est aussi sur le bord de la Mer en face de la Ville. La Poudre n'y est pourtant pas ordinairement. Elle est gardée sous une grande voute, qu'on a percée dans la colline la plus proche. 3o. Deux Palais pour les deux Gouverneurs, qui résident actuelle-

ment à Nangazaqui. Ils occupent un terrein très-considérable, plus élevé que le reste de la Ville. Les appartemens y sont d'une grande propreté, & tous les corps de logis également exhaussez. On entre dans la cour de ces Palais par des portes fortifiées, & bien gardées. 4°. Environ vingt Maisons, ou Palais, avec de grands Enclos, qui appartiennent à de grands Seigneurs du Ximo, & où ils tiennent en leur absence des Intendans & des Concierges.

Logement des Etrangers.

Les Etrangers demeurent hors de la Ville, dans des endroits séparez, où ils sont veillez & gardez avec beaucoup de rigueur, comme des personnes suspectes. Nous avons parlé assez au long de l'Isle de Desima, qui est le quartier des Hollandois; les Chinois, & toutes les Nations, qui sont reçûës à faire le Commerce sous leur nom, demeurent sur une éminence derriere la Ville à son extrémité Méridionnale. Tout leur quartier est environné de murailles, & il ne leur est pas permis d'en sortir, mais on leur porte des vivres, & les autres provisions, dont

ils ont besoin, & on les leur vend à l'entrée de leur Comptoir.

Des Temples

On compte soixante-deux Temples à Nangazaqui, & aux environs, à sçavoir, cinq dédiez aux Camis, sept desservis par les Jammabus, & cinquante Tiras; vingt-un dans la Ville, & vingt-neuf sur le penchant des collines. Tous ont de fort beaux Escaliers de pierres, des Jardins, de grandes Avenuës plantées d'arbres, & des Monastéres fort propres. La bonté de l'air, l'agrément de la situation, & les vûës sur la Ville, sur le Havre, & sur tout le Pays d'alentour, rendent ces endroits délicieux. Aussi le concours du Peuple y est-il toujours très-grand.

Du quartier des Courtisanes.

Il ne l'est gueres moins dans un certain quartier de la Ville, nommé *Kasiematz*, c'est-à dire, la demeure des Courtisanes. Il est au Midi sur une éminence nommée *Mariam*, & il consiste en deux grandes ruës, qui contiennent les plus jolies Maisons de la Ville, toutes habitées par des Filles publiques. Il n'y a dans tout le Ximo que ce Kasiematz, & un autre moins renommé dans le Chicu-

gen. C'est là, que le petit Peuple, qui produit les plus grandes beautez (*a*) de tout le Japon, sur tout dans le Figen, dont est Nangazaqui, peut placer ses Filles, quand il n'a pas le moyen de les nourrir, & ce Commerce est fort lucratif par tout, mais principalement à Nangazaqui, à cause du grand nombre d'Etrangers, qui s'y trouvent en certain tems; outre que les Habitans de Nangazaqui passent pour les plus dissolus du Japon après ceux de Méaco, qui ont le plus fameux Kasiematz de l'Empire.

Ceux, qui tiennent ces lieux de débauches, achettent les Filles, quand elles sont jeunes, les entretiennent absolument de tout, leur font apprendre à danser, à chanter, à joüer des Instrumens, à écrire des Lettres. En un mot ils ne négligent rien pour perfectionner en elles les qualitez & les agrémens, que les Personnes de ce sexe sçavent si bien mettre en usage pour séduire les cœurs. Les anciennes instruisent les

Education qu'on donne à ces Créatures.

(*a*) Kœmpfer dit qu'il en faut excepter les Femmes de Méaco.

plus jeunes dans ce dangereux Art, si cependant la nature corrompuë n'en est pas le meilleur Maître ; & pour prix de leurs leçons elles en reçoivent tous les services, dont elles peuvent avoir besoin ; celles, qui réüssissent le mieux à accréditer la maison, où elles demeurent, sont aussi mieux traitées, que les autres ; mais quoiqu'il y ait des Filles à tout prix, il est défendu sous de grosses peines de rien exïger au-delà d'un certain prix marqué par le Magistrat. Plusieurs de ces Créatures se marient, lorsqu'elles sont lasses de mener une vie si déréglée, & non seulement elles trouvent des Epoux, mais on ne les estime pas moins, pour avoir fait un métier, dont on rejette toute l'infamie sur l'avarice, ou l'extrême indigence de leurs Parens. D'ailleurs elles ont reçu une éducation, qui les rend estimables aux yeux de bien des gens. Quant à ceux, qui exercent ce scandaleux Commerce, quelques richesses, qu'-ils y ayent acquises, ils ne sont jamais reçus dans la compagnie des honnêtes gens ; on les a même obli-

gez de prêter leurs Domeſtiques, ou d'en loüer pour aider aux Exécutions des Criminels, comme je l'ai déja remarqué.

La Priſon publique eſt au centre de la Ville, on l'appelle *Roja*, & *Gokuſa*; le premier de ces deux noms ſignifie une cage, & le ſecond l'Enfer. Elle conſiſte en pluſieurs huttes toutes iſolées, où les Priſonniers ſont logez ſuivant leur qualité, ou la nature de leur crime : un endroit, où l'on donne la queſtion; un autre, pour exécuter en ſecret ceux, à qui on veut épargner la honte de mourir publiquement par la main du Bourreau : une Cuiſine; un baſſin d'eau pour ſe baigner; & une eſpece de Préau, où l'on permet quelquefois aux Priſonniers de ſe promener. De la Priſon.

On compte dans Nangazaqui juſqu'à trente-cinq Ponts, mais leur ſtructure n'a rien de fort remarquable, & ils ne contribuënt point du tout à l'ornement de la Ville : en récompenſe ils ſont d'une grande commodité pour les Habitans. En un mot Nangazaqui n'a de beau, que ſon Port, ſes Temples & ſes dehors. Des Ponts.

Outre que ſes ruës ne ſont, ni larges, ni droites, quelques-unes ont des montées ſi roides & ſi eſcarpées, qu'on a été contraint d'y faire pluſieurs dégrez. D'ailleurs il n'y a rien de plus miſérable, que les maiſons des petites gens, qui font de beaucoup le plus grand nombre, mais toutes ont une cour de décharge aſſez grande, pour y cultiver quelques Plantes curieuſes, dont la verdure & les fleurs réjoüiſſent la vûë. Les maiſons des plus riches Marchands ſont beaucoup mieux bâties : elles ont ordinairement deux étages diſpoſez à la maniere des Chinois, avec une avant-cour & un Jardin ſur le derriere.

Des Manufactures, & des Vivres.

Les Manufactures ne ſont pas ordinairement auſſi bonnes à Nangazaqui, que dans les autres Villes, où il y en a. Il faut pourtant en excepter ce qui ſe travaille en or, en argent, & en Sowaas ; car on ne fait nulle part ailleurs de ces ouvrages avec plus de goût & de propreté. Le Pays ne produit pas aſſez de Ris pour nourrir ſes Habitans, mais il eſt aiſé d'en avoir des Provinces voi-

ſines. Les Villages des environs de la Ville lui fourniſſent tout ce qu'il lui faut de fruits, de légumes, de racines, de volailles, de bois de chauffage, & méme un peu de chaſſe; le Havre & tous les rivages voiſins donnent beaucoup de poiſſon & de Canards, qui ſont une excellente manne pour les pauvres. Enfin les eaux des trois Rivieres, qui paſſent par le milieu de la Ville, ſont auſſi délicieuſes & auſſi ſaines, qu'elles ſont belles & claires; auſſi les gens ſages, & qui veulent conſerver leur ſanté, la préférent au Sacki, lequel eſt trop fort par tout le Japon, & a un goût déſagréable à Nangazaqui. La Montagne de *Totta*, qui n'eſt pas loin de la Ville, a auſſi une très-belle fontaine, où les Navires vont faire leurs proviſions d'eau.

Il ſe fait jour & nuit un bruit fort incommode dans cette Ville. Tout ce qui s'y vend ſe crie dans les ruës, comme à Paris; & les Ouvriers, qui travaillent à la journée, s'encouragent les uns & les autres en criant ſur un certain ton, qui impatiente

Incommoditez de cette Ville.

beaucoup ceux, qui n'y ſont pas faits. Les Matelots font à peu près la même choſe dans le Port. Le Guet, qui court; & les Sentinelles, qui ſont en faction pendant la nuit, éveillent tout le monde pour avertir qu'ils ne dorment pas. Ils ont auſſi pour marquer les heures deux groſſes piéces de bois, qu'ils battent l'une contre l'autre, & qu'on entend de fort loin. Les Chinois augmentent encore le tintamarre, ſurtout le ſoir, quand ils allument en l'honneur d'une Idole, nommée MAATSO BOSA, des morceaux de papier, qu'ils jettent enſuite dans la Mer; ou lorſqu'ils portent cette Divinité en proceſſion autour de leurs Temples au ſon des Tambours & des Cymbales: mais tout cela eſt peu de choſe en comparaiſon des cris, que pouſſent les Bonzes & les Parens des Agoniſans & des Morts. A ces cris ſuccédent en certains jours des chants accompagnez de carillons de Cloches, qui n'ont rien que de déſagréable; en ſorte qu'il n'eſt pas aiſé de s'accoûtumer à vivre dans cette Ville, quand on n'y eſt pas né.

Quant aux Gardes du Port & du Havre, il y en a quatre principales disposées de maniere, qu'elles peuvent s'aider mutuellement, & qu'elles se tiennent aussi réciproquement en respect. La premiere, qu'on nomme le *Goban*, est proprement la Grand'Garde Impériale, absolument indépendante des Gouverneurs de Nangazaqui ; les Rois de Figen & & de Chicugen en font alternativement la dépense par année, & il y a bien de l'apparence que c'est aussi à eux à en nommer les Commandans & les autres Officiers. Cette Garde est celle, que j'ai dit être à une demie lieuë de la Ville, & partagée en deux Corps de sept cens hommes chacun, placez sur deux éminences vis-à-vis l'une de l'autre, & d'où l'on découvre tout le Havre & au-delà. Leurs logemens n'ont que des Portes palissadées, sans Fossez ni Canon. Quand un Navire passe devant ces logemens, ils sont tapissez en dehors d'un drap rouge, & il faut les saluër de toute l'Artillerie du Bord. Cette Garde a toujours un grand Batteau entretenu & tout

Gardes du Port & du Havre.

Le Goban.

prêt pour en transporter des détachemens par tout, où le Commandant le juge à propos.

Le Funaban. La seconde Garde s'appelle le *Funaban*, c'est-à-dire la Garde des Vaisseaux. Elle n'est que de dix-huit Soldats, ausquels on fournit les Batteaux nécessaires, pour veiller sur les Navires Etrangers, & pour faire la ronde dans le Port pendant la nuit. Dès qu'un Navire arrive avec Pavillon Chinois, ou Hollandois, deux de ces Batteaux vont se ranger à ses deux côtez. Au bout de deux heures ils sont relevez par d'autres, & cela continuë tout le tems, que le Navire est dans le Port. A son départ, ils l'accompagnent jusques hors de la rade. La dépense de cette Garde se tire sur les ruës, qui sont du côté du Port, & qu'on appelle les *ruës de l'eau*, & afin que ceux, qui sont chargez de cette taxe, n'ayent pas lieu de s'en plaindre, on en a imposé une sur les ruës hautes, qu'on nomme *Ruës de Campagne*, pour le service des Gouverneurs.

L'Okumibune. Cette seconde Garde seroit trop

foible, si elle n'étoit pas soutenuë par une troisiéme, appellée *Okubibune*, & composée de ce qu'on appelle *les Inspecteurs de l'Escorte*. Elle consiste en plusieurs Batteaux, qui ont chacun huit Rameurs, dont l'emploi est 1°. de suivre les Navires, qui sortent du Port, & de ne les point perdre de vûë, qu'ils ne soient en pleine mer, afin de pouvoir prêter main forte à ceux du Funaban, s'il en étoit besoin. 2°. d'empêcher les Chinois de débarquer ailleurs, qu'à Nangazaqui. 3°. de veiller sur tous ceux, qui pourroient frauder les droits du Prince: pour cela, ils croisent continuellement le long des Côtes, & ils s'occupent ordinairement à la pêche de la Baleine. Ils sont commandez par un Officier Général, qui préside aussi à leur pêche.

La quatriéme Garde est celle de la Découverte; on l'appelle le *Toniban*. Elle est de vingt Soldats, qui demeurent avec leurs Familles à l'extrêmité méridionnale de la Ville sur une Eminence, qui domine le quartier des Chinois & l'Isle de Desima.

Le Toniban.

Dès qu'avec la Lunette d'approche ils ont apperçu un Navire, ils en donnent avis aux Gouverneurs ; ils vont ensuite avec des Batteaux légers observer la manœuvre de ces Navires, & donnent exactement avis de tout aux mêmes Gouverneurs. Il y a une semblable Sentinelle d'observation sur la Montagne FOOQUASAN, qui est plus proche de la Ville, & où l'on a soin de tenir quantité de matieres toutes prêtes à allumer, en cas qu'on découvrît une Flotte, qui eût au moins dix Navires ; d'où l'on peut conclure que les Hollandois ne peuvent aller au Japon avec ce nombre de voiles (*a*). Ce feu s'allumeroit encore, s'il arrivoit quelque soulevement dans le Ximo, & en feroient allumer de distance en distance jusqu'à Jedo, où l'on pourroit ainsi être averti en vingt-quatre heures de ce qui se passeroit.

(*a*) Les Japonnois distinguent apparemment d'abord les Jonques Chinoises, que nous avons vûës venir en plus grand nombre.

CHAPITRE II.

Description des principaux Temples des environs de Méaco.

IL y a un grand nombre de Temples dans la Ville de Méaco, mais s'ils sont plus riches en ornemens intérieurs, ils n'ont pas au dehors, ni l'agrément, ni la magnificence de ceux des environs. Je ne parlerai ici que des principaux, & je les représenterai dans l'état, où Kœmpfer les a vûs. J'ai marqué en différens endroits de cette Histoire ce qu'ils avoient autrefois de plus remarquable.

Le premier, dont on fait faire la visite aux Directeurs du Commerce des Hollandois à leur retour de Jedo, est le TSUGANIN. On y va par une Allée large & spacieuse, disposée le long de la Montagne, sur laquelle le Temple est bâti, longue de plus de mille pas, & plantée à la ligne de fort beaux Arbres. Cette Avenuë a une grande & magnifique por- Le Tsuganin.

te avec un toit recourbé à la maniere de ceux des Temples, & des Tours, qu'on voit dans les Châteaux : elle eſt bordée des deux côtez de belles maiſons, où demeurent les Officiers du Temple, & terminée par une grande Terraſſe, environnée d'Arbres, & de Buiſſons. De-là on paſſe par deux ſuperbes Edifices de bois, puis on monte un eſcalier très propre, qui conduit à un troiſiéme Bâtiment fort exhauſſé, dont le Frontiſpice eſt mieux travaillé, & plus majeſtueux encore, que celui du Palais Impérial de Jedo. Cet Edifice a une Galerie verniſſée avec beaucoup d'art, & les planchers des Appartemens ſont couverts de Nattes très-fines. Au milieu de l'Avant-Salle, qu'on trouve d'abord, il y a une Chapelle, où l'on voit une grande Idole, dont les cheveux ſont friſez, & qui eſt environnée d'autres Idoles plus petites, qui ont chacune leurs ornemens particuliers. Cette Chapelle eſt flanquée de deux autres moins grandes & moins ornées. Delà on entre dans deux appartemens, où l'Empereur loge, quand il vient

visiter le Tsuganin ; ils sont élevez de deux Nattes au-dessus de l'Avant-Salle, & ont vûë sur les Chapelles par le moyen de deux portes.

Tout proche de ces Appartemens, qui sont au pied de la Montagne, il y a un Jardin de plaisance, dont la perspective est au-dessus de toute expression, & qui est disposé avec toute la régularité, que le terrein a pû permettre. Les Allées en sont couvertes d'un sable blanc, qui ébloüit, quand le Soleil donne dessus ; plusieurs Plantes rares, des Arbres cultivez avec soin, & des pierres de différentes couleurs entrelassées avec une noble symétrie ornent le quarré du Parterre. Mais ce qu'on y admire surtout, c'est une suite de petites Collines factices, où la nature est parfaitement imitée, & qui sont semées des plus rares Plantes, & des plus belles fleurs du Pays. Un clair ruisseau en baigne les pieds, & coule avec un doux murmure ; on y a jetté plusieurs petits Ponts, qui servent tout ensemble d'ornement & de communication pour parcourir les différentes parties du Jardin, à l'ex-

trémité duquel on découvre un autre point de vûë, qui ne le céde en rien à celui du Jardin même, non plus que celui de toute la Montagne : car, outre la diverſité des Arbres & des Bouquets de bois, dont elle eſt couverte dans la plus charmante diſpoſition du monde, quantité de Chapelles, ou petits Temples cachez à demi dans ces Boſquets, y font un effet merveilleux.

On ſort du Jardin par une porte de derriere, qui eſt ſur la gauche, & qui mene à un petit Temple ſitué un peu plus haut ſur le penchant de la Montagne à la diſtance de trente pas. C'eſt dans ce Temple, que l'on garde les noms des Empereurs Cubo-Samas décédez ; ils ſont écrits ſur une table en caractères d'or, & cette table eſt entourée de ſiéges bas, ſur chacun deſquels il y a trois grands papiers écrits, & un plus petit ; ils contiennent des prieres, que l'on doit dire pour l'ame du dernier Empereur défunt. Près de l'entrée de ce Temple il y a deux Troncs pour recevoir les aumônes du peuple, & devant un de ces Troncs une Chaire,

On va enſuite dans un autre Temple magnifique, ſéparé du précédent par une grande Place, & ſupporté par de gros Piliers, qui ont une braſſe & demie de haut. Sa magnificence conſiſte principalement dans quatre toits recourbez les uns ſur les autres. Le plus bas, qui eſt le plus grand, eſt fort jetté tout autour de murs, qui couvrent un Portique ou Galerie extérieure, laquelle régne tout autour du Temple. Les poteaux, les ſolives, & les corniches, qui portent les toits, ſont peints, les uns en rouge, les autres en jaune; le plancher eſt couvert de Nattes, & du reſte le Temple eſt ſans ornement juſqu'au comble, qui eſt appuyé ſur cinq rangées de piliers de bois, de ſix chacune. Au milieu, un peu plus ſur la droite, il y a un grand eſpace vuide, & à la gauche un autre eſpace, où ſont renfermées pluſieurs Idoles dans des niches; qui ſont comme des eſpeces de Cabinets verniſſez. Un rideau couvre la principale de ces niches, & devant le rideau il y a un miroir rond avec des Troncs pour recevoir les aumônes.

De ce Temple on passe à un autre Bâtiment, moins magnifique à l'extérieur, que les précédens, mais qui ne céde à aucun pour la propreté, ni pour les ornemens intérieurs. Pour aller à ce Bâtiment, il faut passer par une Chapelle toute remplie d'Idoles. Il y a bien de l'apparence que c'est tout ce composé de Temples, de Chapelles, & d'autres Edifices, qu'on nomme le *Tsuganin.*

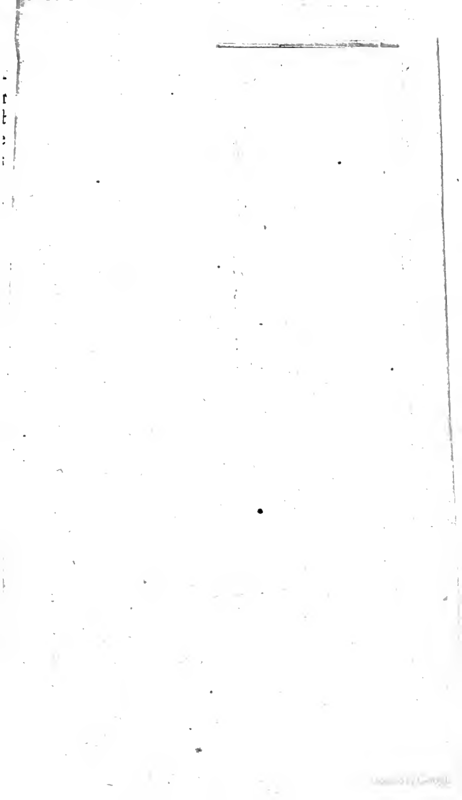
Temple de Giwon

Au sortir de ce bel endroit, où l'on remarque plus qu'en aucun autre ce mêlange admirable de la simplicité de la nature, & de la propreté de l'art, en quoi les Japonnois sont si grands Maîtres, on fait trois ou quatre lieuës, d'abord dans un desert délicieux, puis au travers d'un bois agréable, pour arriver à une grande Place quarrée, au milieu de laquelle est le Temple de GIWON, ou le Temple *des Fleurs.* Il est environné de trente ou quarante Chapelles fort régulierement disposées, & d'espace en espace on voit des Boutiques, avec de grandes Cours, où l'on s'exerce à tirer de l'arc. Le Giwon est un Bâtiment long & étroit,

dans le milieu duquel il y a une Galerie en périſtyle, & au centre une grande Idole entourée d'autres petites avec divers ornemens. On y remarque ſurtout la figure d'une jeune Femme, qui a autour d'elle de petites Divinitez vêtuës en jeunes Guerriers. On a placé au même endroit dans ces derniers tems un petit Navire de fabrique Hollandoiſe, quelques Sabres & quelques Epées, avec divers ornemens de peu de valeur. Ce Temple eſt certainement un MIA, c'eſt-à-dire, qu'il appartient à la Religion des Camis, & qu'il eſt déſervi par des CANUSIS: ils ſont habillez de blanc, & ont des bonnets verniſſez. On en voit toujours quelques-uns aſſis en dehors devant le Temple.

Le troiſiéme Temple ſe nomme KIOMITZ. Quand on y va du ſecond, on monte toujours, & le premier objet, qui ſe préſente, eſt une haute Tour à ſept étages, dont le plus bas eſt élevé de quelques marches au-deſſus du Rez-de-Chauſſée. Il ſert comme de Chapelle, & l'on y voit une grande Idole, ac- Le Kiomitz.

compagnée à l'ordinaire de plusieurs petites. Un peu plus loin sur la Montagne est le Temple ; il est appuyé d'un côté sur la Montagne même, & soutenu de l'autre sur des piliers ; il est environné d'un treillis, & il n'y a au-dedans qu'un grand miroir rond, deux Troncs pour recevoir les aumônes, & quelques Cloches. Assez près de là il y a un Escalier de pierre de quatre-vingt-cinq marches, lequel conduit à une Fontaine d'une eau très-pure; on pourroit la nommer la Fontaine *de sagesse*, s'il étoit vrai, comme on le prétend, qu'elle a la vertu de rendre sages ceux qui en boivent. En quittant cette Fontaine, on avance assez loin le long de la Montagne, & l'on arrive ensuite à une belle Terrasse; puis, après avoir passé par plusieurs petits Temples & Chapelles, on apperçoit un autre grand Temple, dont la structure est à peu près la même, que celle du premier, appuyé de même d'un côté sur la Montagne, & de l'autre sur des piliers, mais plus hauts que les précédens. La vûë de cet endroit est d'une étenduë immense, & l'on





près d

y découvre le plus beau Pays du monde. Il y a dans ce dernier Temple un grand nombre d'Idoles, dont les principales sont assises, & se tiennent par la main.

Le quatriéme est le grand Temple du DAÏBODS, ou DAÏBU. Ce nom signifie un homme d'une éminente sainteté, & il paroît qu'il est quelquefois pris pour un terme générique. Devant la cour de ce Temple il y a une petite Colline, qui est un ouvrage de l'art, & sur cette Colline un Monument de pierre, qu'on appelle le *Tombeau des oreilles*: on fait sur cela un conte ridicule de l'Empereur Tayco-Sama, lequel a tout l'air d'une fable. Le Daïbods est bâti sur une Eminence assez près du grand chemin, qui va de Méaco à Fucimi : la cour est environnée de hautes murailles de pierres de taille fort grandes ; celles de la façade ont près de deux brasses en quarré. Un toit appuyé d'un côté sur ces murailles, & soutenu de l'autre par un double rang de piliers hauts de trois brasses, & posez à deux brasses de distance l'un de l'autre, forme

Le Daïbods

tout autour de cette Cour une maniere de Portique, ou de Galerie couverte. Chaque rangée est de cinquante piliers; ainsi il y en a en tout quatre cens, tous peints en rouge. On monte au Portail par huit marches; ce Portail n'est pas grand, il est néanmoins soutenu de cinquante piliers de chaque côté, & a un double toit recourbé. Il est flanqué en dedans de deux Statuës de Héros presque nuds, noirs, ou plutôt d'un pourpre obscur; elles ont quatre brasses de haut, sont bien proportionnées, ont une tête de Lion, & sont montées chacune sur un pied-d'estal de la hauteur d'une brasse. Celle, qui est sur la main gauche, a la bouche affreusement ouverte, & une de ses mains étenduës; l'autre a la bouche fermée, aussi bien que la main, qu'elle tient appuyée sur le corps avec un long bâton, qu'elle porte à demi en arriere. On dit que ces deux Statuës sont des symboles des deux premiers principes souverains de la Nature, l'actif & le passif; celui qui donne, & celui qui ôte; celui qui ouvre & celui

qui ferme ; le Ciel & la Terre, la génération & la corruption.

De ce Portail on entre dans une grande Place, où il y a seize piliers de pierre de chaque côté ; on y voit aussi des lampes allumées, & un grand bassin rempli d'eau pour se laver. Le Temple est au milieu de cette Place, vis à-vis des deux Statuës colossales, dont nous avons parlé. C'est l'Edifice le plus exhaussé, qui soit au Japon : il est couvert d'un double toit recourbé fort magnifique,& soûtenu de quatre-vingt-seize piliers rangez par huit, & d'une brasse & demie de circuit. Quelques-uns sont d'un seul tronc d'arbre, la plûpart de plusieurs piéces jointes ensemble, comme les Mats des Navires ; tous sont peints en rouge, aussi bien que leurs montans, les poutres & la plus grande partie de la charpente du Temple, lequel est fort obscur en dedans, & contre l'ordinaire pavé de grands quarrez de marbre ; on ne découvre au dedans qu'une seule Idole d'une grandeur incroyable, & toute dorée : trois Nattes couvriroient à peine une

de ses mains, & les Nattes au Japon ont un pied de long & un demi pied de large. Ses oreilles sont plus grandes que de proportion ; elle a les cheveux frisez, une couronne sur la tête, & au front une tache ronde, comme une de ces mouches, que les femmes se mettent au visage. Elle a la main droite élevée, & elle laisse voir la paume de la gauche, qu'elle tient appuyée sur le ventre. Elle est assise à l'Indienne sur une fleur de *Tarate*, les jambes croisées, & soûtenuës d'une autre fleur, dont les feüilles sont redressées. Ces deux fleurs sont exhaussées d'environ deux brasses au-dessus de terre. Derriere le dos de l'Idole il y a un oval d'ouvrage branchu, ou de filigrame à personnages, mêlé de différentes figures purement humaines, assises aussi sur des fleurs de Tarate. Cet oval est plat, & si grand, qu'il couvre quatre piliers, & l'Idole atteint de ses épaules à deux de ces piliers, qui sont tous éloignez les uns des autres de quatre brasses.

J'ai dit ailleurs que cette Statue est une figure de Xaca. Il y avoit

néanmoins un DAÏBODS au Japon, avant l'introduction du *Budso*, ou de la Doctrine de Xaca dans cet Empire, ce qui me confirme dans la pensée qu'on a autrefois donné ce nom à plusieurs Temples consacrez aux Divinitez principales. Il y a deux cens ans que le Daïbods de Xaca, qui étoit alors dans la Ville, ou aux environs de Nara, étoit d'une richesse immense; mais il a été brûlé dans les guerres civiles, & il en faut dire autant de plusieurs autres, où nos plus anciens Mémoires marquent que les plus précieux Métaux étoient prodiguez : les Idoles même les plus grandes étoient d'or, au lieu que présentement elles ne sont pour l'ordinaire que de bois doré. Ce sont surtout les dernieres guerres civiles, qui ont dépoüillé ces fameux Sanctuaires de la Religion Japonnoise de ces marques de la magnificence des anciens Empereurs, lesquels n'étoient alors somptueux, que quand il s'agissoit d'honorer leurs Dieux. A la droite de ce Temple il y a une petite Chapelle toute vernissée en noir, dans laquel-

le il y a un miroir, que Kœmpfer assûre être de la grandeur de celui de Saint Stanislas à Cracovie.

Temple de Quanwon.

Le cinquiéme Temple des environs de Méaco en celui de Quanwon. Il est beaucoup plus long que large : l'Idole, qui est assise au milieu, a quarante-six bras ; & auprès d'elle un de ses plus célébres Disciples nommé *Sakika*, sous la figure d'un Vieillard fort maigre, & d'un regard farouche. De chaque côté du Temple, il y a dix bancs de bois rangez les uns derriere les autres en amphithéâtre, & sur chaque banc, cinq cens statuës de Quanwon, de grandeur humaine, placées de bout sur leurs pieds-d'estaux. Seize figures de Héros habillez de noir, & plus grands que nature, sont aux côtez de la Statuë du milieu, & un peu plus loin, de chaque côté, deux rangées d'autres Idoles dorées, à peu près de la même taille. Elles ont chacune vingt bras, dont les plus reculez portent de grandes houlettes : les autres ont des guirlandes, des roses, & d'autres ornemens pareils. La tête de

Tem

la grande Idole eſt couronnée d'un cercle avec des rayons d'or, & porte ſept autres Idoles, dont celle du milieu eſt la plus petite ; toutes ont divers ornemens ſur la poitrine. Des quarante-ſix bras de Quanwon, deux, qui ſortent de ſa poitrine, ſont élevez ſur ſa tête, comme d'une perſonne qui prie, & ſont plus gros & plus longs que les autres : un troiſiéme, qui eſt à droite, tient un bâton ; un quatriéme, qui eſt à gauche, porte une pique à trois pointes. On appelle ce Temple des trente-trois mille trois cens trente-trois Idoles, & ſi Kœmpfer, qui prétend l'avoir vû, ne nous en fait point accroire, il faut que cet Edifice ſoit d'une grandeur énorme : on peut dire, qu'il n'y auroit point d'exemple d'une vérité, qui paſſât plus la vraiſemblance.

Il y a bien de l'apparence, que le Temple des mille Idoles d'or conſacré à Amida, dont j'ai parlé ailleurs, n'exiſtoit plus du tems de Kœmpfer, où que l'on ne jugea pas à propos d'y faire entrer les Hollandois, puiſque cet Auteur

n'en dit rien. Il eſt même aſſez vraiſemblable que la deſcription, qu'on en voit dans les *Ambaſſades mémorables*, a été dreſſée ſur les Mémoires des anciens Miſſionnaires, quoique l'Auteur prétende l'avoir vû. Ce n'eſt pas le premier exemple, qu'on voit dans ce Recuëil, de deſcriptions, ou tout-à-fait feintes, ou copiées dans les Lettres des Jéſuites : mais le vrai y eſt tellement mêlé de fable, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de compter ſur rien de ce qu'avance l'Auteur, qui a ramaſſé tous ces Journaux d'Ambaſſade. C'eſt ce qui m'empêche de m'arrêter à ce qu'il nous dit des Temples de Jedo, & ſurtout du Temple d'or d'Amida, où ce Dieu, dit-il, eſt monté ſur un cheval à pluſieurs têtes; ayant lui-même une tête de chien & le corps d'un homme; avec un cercle ſoûtenu des dents & des mains; le tout, dit-on, eſt d'or & poſé ſur une plaque d'argent de l'épaiſſeur d'un demi doigt; la houſſe du cheval eſt toute en broderie de perles, d'or & de diamans, & des caracteres écrits ſur le devant de l'Au-

tel expliquent ce que signifie tout cet équipage.

CHAPITRE III.

D'une Fête particuliere appellée MATSURY.

J'Ai dit dans le Livre Préliminaire de cet Ouvrage, que ce qu'on appelle MATSURY, est la Fête principale du Dieu protecteur de chaque Ville. Kœmpfer, qui a assisté à un Matsury, lequel se célébroit en l'honneur d'un Cami nommé SUWA, Patron de Nangazaqui, nous en a donné la description avec assez peu d'ordre ; la voici un peu mieux rédigée, & dépoüillée de bien des circonstances, qui m'ont paru assez inutiles. La Fête commença de grand matin par une Procession, qui se fit dans les principales ruës de la Ville en cet ordre.

Ce que c'est que le Matsury.

On voyoit d'abord deux chevaux de main aussi maigres & aussi décharnez que celui, que monte le

Procession, par où commence la Fête.

Patriarche de Moscou le jour de Pâques Fleuries pour se rendre à sa Cathédrale : ils étoient suivis de quelques Enseignes & autres marques d'honneur usitées dans les premiers tems, dont elles rappelloient la simplicité, c'étoit une lance courte & large, toute dorée, une paire de souliers d'une grandeur extraordinaire, & d'un travail fort grossier, un grand panache de papier bleu, attaché au bout d'un bâton court, qui est la marque de la Jurisdiction spirituelle &c. Derriere tout cela étoient portées des Tablettes, où devoient être renfermez les MIKOSIS, dont je parlerai tout à l'heure : comme ces tablettes étoient vuides, on les portoit renversées, afin que le Peuple y jettât ses Aumônes : on en jettoit encore dans un vaste tronc, qui étoit porté par des Crocheteurs loüiez exprès : ce qui prouve que ces jours-là les Docteurs Sintoïstes font leur grande récolte.

Ce qui se passa dans le Temple

Deux MIKOSIS paroissoient ensuite : ce, sont des Niches octogones fort grandes, portées chacune

par un homme, qui sembloit en avoir plus que sa charge. Elles étoient vernissées, & ornées avec art de corniches dorées, de Miroirs de métal fort polis, & surmontées d'une figure de Gruë dorée. Après ces Mikosis venoient deux Litieres de bois, semblables aux Norimons, dont on se sert encore aujourd'hui à la Cour du Dairy. Les deux Supérieurs du Temple de Suwa y étoient portez. Deux chevaux de main les suivoient; & après eux marchoient un grand nombre d'Harideles assez mal enharnachées. Le Corps des Ministres du Temple venoit ensuite à pied, en bon ordre, & avec une grande modestie. Les Habitans de la Ville fermoient la marche avec assez de confusion. Le terme de cette Procession fut la Cour du Temple de Suwa. Et dès que les Canusis & leur Supérieur y eurent pris leur place, les Lieutenans des Gouverneurs de Nangazaqui se montrerent avec leur suite ordinaire, & précédez extraordinairement de vingt longues piques de cérémonie. Quatre d'entr'eux, après

entre les Canusis, & les Lieutenans des Gouverneurs.

s'étre lavez les mains dans le baſſin, qui eſt, ſuivant la coutume, au milieu de la Cour, entrerent dans le Temple, & firent au nom de leurs Maîtres & en leur propre nom un compliment aux deux Supérieurs Sintoïſtes, qui y étoient aſſis entre les deux Mikoſis, & quand ils eurent fini, un Canuſi remplit une grande cuilliere d'or d'une liqueur douce, nommée *Ameſaki*, & le verſa dans une petite écuelle de terre non verniſſée, en mémoire de la pauvreté des premiers ſiécles, puis la préſenta aux Subdéléguez, qui en bûrent. C'eſt une ſorte de Bierre de ris boüilli, qu'on laiſſe fermenter toute une nuit, elle ne ſert que dans cette occaſion, & c'eſt encore un mémorial de la frugalité du bon vieux tems, où l'on ne connoiſſoit point d'autre façon de braſſer la Bierre.

Deſcription de la Place des Spectacles.

Cela fait, la Proceſſion ſe rendit dans une grande Place, où l'on avoit élevé un Temple de Bambou, avec des aîles aux côtez. Le Frontiſpice étoit tourné vers la Place; & le tout étoit couvert de paille & de

de branches de TSUGI. Ce Bâtiment ressembloit assez à une grange, & & cela étoit fait à dessein pour remettre encore devant les yeux l'antique simplicité des premiers Japonnois. Il y avoit un grand Sapin à côté de la façade, & les trois autres côtez de la Place étoient disposez en loges, où il y avoit un grand nombre de siéges pour les Spectateurs. Dès que les Ministres du Temple furent entrez dans cette Place, ils s'assirent par ordre sur trois bancs vis-à-vis le Frontispice; les deux Supérieurs seuls étoient sur le plus élevé; on les reconnoissoit à un habillement noir, & à un bâton court, qu'ils portoient pour marque de leur autorité; quatre Canusis d'un rang peu inférieur étoient sur le second; ils avoient des robes blanches & un bonnet noir vernissé, peu différent de celui des Supérieurs; les autres étoient sur le troisiéme banc, habillez presque de même que les précédens; les Valets & les Porteurs des ustenciles du Temple étoient derriere tête nuë & debout. De l'autre côté de la Place, vis-à-vis de

cette eſpece de Clergé étoient placez les Lieutenans des Gouverneurs ſous une Tente, aſſis ſur des nattes fines un peu élevées au-deſſus du rez-de-chauſſée avec leurs piques vis-à-vis d'eux. C'eſt à eux dans ces occaſions à donner les ordres pour faire ranger la foule, pour prendre garde qu'il n'arrive aucun accident, & pour contenir la Populace ; ils ont autour d'eux des Officiers ſubalternes, qui vont de tems en tems chez les Gouverneurs pour les informer de tout ce qui ſe paſſe, & en rapporter des ordres.

Spectacles, & en quoi ils conſiſtent.

Quand tout le monde a pris ſa place, les Spectacles commencent. Ce ſont des Piéces de Théâtre, qui ſe ſuccédent les unes aux autres, & dont le ſujet eſt pris dans l'Hiſtoire des Dieux & des Héros : leurs Avantures, leurs grands Exploits, quelquefois leurs Intrigues amoureuſes ſont miſes en Vers, & ſe chantent en danſant au ſon de toutes ſortes d'Inſtrumens de Muſique. De tems en tems on voit paroître des Farceurs, dont les uns diſent mille plaiſanteries bouffonnes, d'autres, à la maniere

des Pantomimes de l'ancien Théâtre Romain, danſent ſans parler, & tâchent d'exprimer par leur action & par leurs geſtes la choſe, qu'ils repréſentent, le tout en cadence, & au ſon des Inſtrumens. La Scene eſt ordinairement formée par des Fontaines, des Ponts, des Maiſons, des Jardins, des Arbres, des Montagnes, des Animaux, le tout figuré grand comme nature, & diſpoſé de maniere, qu'on les peut changer; ce qui ſe fait avec beaucoup de promptitude. Les Acteurs ſont le plus ſouvent de jeunes Garçons choiſis dans les quartiers, qui font la dépenſe de ces Spectacles; & de jeunes Filles, qui ſont tirées des lieux de débauche : les uns & les autres ſont magnifiquement vêtus de robes de ſoye de différentes couleurs, & convenables aux rôles, qu'ils doivent joüer. Kœmpfer prétend qu'ils s'en acquittent avec une grace naturelle, qu'on ne trouve pas même communément en Europe : mais on pourroit douter que ce Voyageur eût aſſez fréquenté nos plus célebres Théâtres, pour porter ce jugement

avec connoiſſance de cauſe.

Ordre qui s'y garde.

Proceſſions des quartiers qui font la dépenſe.

J'ai dit que ce ſont les différens quartiers de la Ville, qui font la dépenſe de ces Spectacles, & ils la font chacun à leur tour, un certain nombre chaque année. Ils amenent leurs Acteurs & leurs Machines proceſſionnellement en cet ordre : On voit d'abord un Dais fort riche, ou un Paraſol de ſoye, ſous lequel eſt placé un Bouclier, où eſt écrit en gros caracteres le nom de la ruë : il eſt accompagné d'une Muſique, où dominent les Flûtes de différentes eſpeces, & quelques Tambourins, des Cimbales, & des Cloches, dont on fait auſſi uſage : & le tout compoſe un charivaris fort agréable aux oreilles Japonnoiſes, mais inſupportable à celles, qui n'y ſont pas faites. Le chant eſt réglé ſur les mouvemens du corps & ſur la danſe ; c'eſt le contraire de ce qui ſe pratique ailleurs. Ces danſes ne ſont pas vives ; à cela près elles ne ſont point inférieures aux nôtres. La Muſique eſt ſuivie des Machines, & de tout l'appareil de la Scene, que le quartier doit fournir. Ce qu'il y a de plus

pesant est porté par des hommes gagez pour cela ; le reste par des Enfans du quartier fort proprement mis : après cela viennent les Acteurs suivis de tous les Habitans du quartier en corps, tous avec leurs habits de cérémonie. La Procession est fermée par un nombre considérable de gens, qui portent des bancs, ou d'autres choses d'usage, & marchent deux à deux. Les Danses & les Spectacles de chaque ruë durent ordinairement trois quarts d'heure, après quoi la Procession s'en retourne dans le même ordre, qu'elle est venuë, & fait place à une autre. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il y a entre les Quartiers une grande émulation, mais s'il est vrai, comme l'assûre Kœmpfer, que tout doit finir à midi, il faut que chaque Scene dure beaucoup moins qu'il ne dit, vû le nombre de celles, dont il fut témoin. Quand tout est achevé, les deux Supérieurs des Canusis se levent, & s'avancent vers les tentes des Lieutenans des Gouverneurs, pour les remercier de la bonté, qu'ils ont euë d'assister à cet acte de Religion, ce

qu'ils font avec les mêmes marques de soumission & de déférence, que ceux-ci leur en avoient données le matin.

Différentes Scenes d'un Matsury.

Les Spectacles, les Machines, les Chants & les Danses doivent changer tous les ans : voici le détail des Scenes, qui composerent le Matsury, que vit Kœmpfer. Dans la premiere on voyoit huit jeunes Filles avec des habits de couleur, brochez de grandes fleurs blanches : elles portoient de grands chapeaux, comme pour les défendre des ardeurs du Soleil, & avoient à la main des éventails & des fleurs. Elles danserent tour à tour, & furent relevées de tems en tems par de vieilles Femmes, qui danserent dans un autre équipage. Il paroît que cette Scene n'étoit qu'une espece de préambule, car il n'y est point parlé de Machines, ni de Décorations de Théâtre.

La seconde Scene représentoit un Jardin semé de fleurs, qui occupoit deux côtez de la place ; au milieu étoit une chaumiere, d'où sortirent tout d'un saut huit jeunes Filles habillées de blanc & de rouge, les-

quelles danserent avec des cônes, des paniers, des fleurs & des éventails.

La troisiéme consistoit en huit chars de triomphe, ausquels étoient attelez des Bœufs de différentes couleurs; mais comme ces Bœufs étoient feints, les chars étoient traînez par de jeunes garçons bien mis. Sur le premier de ces chars étoit un Arbre appellé *Tsubaki* avec ses fleurs : sur le second, une Montagne couverte d'arbres : sur le troisiéme une Forêt de Bambou, avec un Tygre, qui y étoit tapi. Sur le quatriéme, une Baleine sous un Rocher, à demi cachée dans les eaux, & ainsi des autres. A la suite de ces chars parut une Montagne, au sommet de laquelle étoit un jeune homme vêtu magnifiquement, & couché sous un Abricotier fleuri, la Montagne étoit traînée par de jeunes garçons.

Dans la quatriéme les Danseurs joüerent leur rôle au milieu d'un Parterre de fleurs, & autour d'un arbre verd : le tout étoit traîné sur la place par de jeunes garçons. Une seconde bande suivoit la premiere;

chacun de ceux, qui la compoſoient, ayant deux Epées & un Mouſquet : un Payſan venoit après tout ſeul & en danſant.

Il parut d'abord dans la cinquiéme une Montagne, que des hommes portoient ſur leurs épaules, puis une Fontaine environnée d'une belle Allée, enſuite un grand tonneau ; enfin une maiſon. Deux Géants maſquez avec des têtes prodigieuſement groſſes, repréſentant des Divinitez, ſuivoient & danſoient. Un troiſiéme ſorti de la Montagne les aborda armé d'une large épée : après lui ſortirent du même endroit en ſautant ſept Chinois, avec leſquels il danſa ; puis il mit le tonneau en piéces, & il s'y trouva un jeune garçon fort proprement paré, lequel après une harangue, qu'il dit de bonne grace, danſa ſeul avec le Géant : cependant trois Singes ayant des têtes de Chevrettes, ſe leverent du milieu de la Fontaine, & danſerent dans l'Allée, qui l'environnoit, en contrefaiſant la danſe du Géant & du jeune Garçon.

La ſixiéme fit voir d'abord un Arc

de triomphe rond à la Chinoise ; ensuite une Maison de campagne, puis un Jardin, le tout accompagé d'une Danse de six jeunes Garçons, armez & habillez de robes doublées de verd, de jaune, & de bleu, avec des hauts-de-chausses d'une forme particuliere. Une espece d'Arlequin sautoit parmi eux, & disoit des bouffonneries, qui divertissoient fort les Spectateurs. Deux Danseurs sortis du Jardin, & ayant un habillement étranger, terminerent la Scene par une Danse.

La septiéme étoit une Montagne couverte de Bambous & de Sapins entremêlez d'Arbres fleuris de différentes especes. Cette Machine passa au travers de la Place, suivie d'une Troupe nombreuse de gens magnifiquement vêtus. On vit ensuite deux hommes habillez de blanc, & huit autres, dont les robes étoient jaunes, tous dansant & frappant sur une Cloche. Ils furent joints peu après par une troisiéme Bande de sept, qui danserent avec des pots à fleurs sur leurs têtes.

La huitiéme représentoit le train

d'un Prince, qui voyage avec ſon Fils. Les Acteurs étoient de jeunes Garçons, dont la marche étoit cadencée.

La neuviéme commença par une Maiſon de verdure, qui fut placée au milieu de la Scene, & autour de laquelle danſerent huit jeunes Garçons ayant des robes noires, & des hauts-de-chauſſes fort riches. Ils danſerent d'abord avec des fleurs à la main, enſuite avec des Epées, des Fléches, & des Piques. Des Bouffons les relevoient par intervalles : enfin des Valets portant des boëtes ſur leurs épaules ſe mélerent avec eux en danſant & en ſautant.

La dixiéme offrit d'abord un Théâtre placé près d'une Colline couverte d'arbres ; un jeune homme armé & habillé de noir & de jaune monta ſur le Théâtre, parla, & joüa ſon rôle pendant une demie heure, tandis que huit autres jeunes gens vêtus de robes de différentes couleurs & brochées de fleurs, firent pluſieurs Danſes, qu'un Singe, qui ſauta du haut de la Colline, contrefaiſoit d'une maniere fort comique.

Dans l'onziéme on voyoit un jeune Sauteur fort bien fait, devant lequel on avoit placé une table ; on y montoit par un escalier de huit dégrez, & l'on en descendoit par un autre semblable, qui étoit de l'autre côté ; un Bambou étoit placé par son travers. On voyoit aussi une porte, au haut de laquelle il y avoit un trou rond, de deux empans & demi de diamétre ; le Sauteur fit plusieurs tours surprenans : il se couchoit tout à plat sur la table, puis sur le ventre & sur le dos, & se remettoit d'un saut sur ses pieds : ensuite il montoit le premier escalier avec des échasses, puis sur le Bambou, & descendoit l'autre escalier en changeant d'échasses. Il sauta aussi de trois toises de distance au travers du trou, qui étoit au-dessus de la porte, quoiqu'il portât un chapeau plus haut que le diamétre du trou.

Enfin la douziéme étoit composée de Machines d'une grandeur énorme, toutes représentant quelque chose au naturel ; mais elles étoient d'une matiere si mince, qu'un seul

homme les portoit sur son dos : c'étoit un puits avec tous les instrumens nécessaires pour éteindre le feu ; une grande Cloche avec sa charpente, autour de laquelle serpentoit un grand Dragon : une Montagne couverte de neige, ayant la forme d'une tête de Dragon, & un Aigle sur la cime : un Canon de vingt-quatre livres de balles avec tout son train : des coffres de Voyageurs empaquetez dans douze bottes de paille à la maniere du Pays : une Baleine dans un bassin d'eau, divers coquillages, & des fruits de toutes les especes. Ceux, qui portoient ces fardeaux, avoient encore un grand Tambour, qui leur pendoit par devant, & sur lequel d'autres hommes frappoient avec des Cloches. Tous dansoient en traversant la Place ; mais ils furent obligez de s'arrêter, avant que d'y entrer, pour reprendre haleine, comme ils avoient fait plusieurs fois pendant la Procession, à des Reposoirs, qu'on leur avoit dressez exprès.

Il n'est pas permis de répéter, au moins d'une année à l'autre, la mme

Scene. Mais comme ces Scenes sont toutes allégoriques, elles ne divertissent qu'autant, qu'on est au fait de l'Histoire, ou de la Fable, d'où elles sont tirées.

CHAPITRE IV.

De plusieurs épreuves superstitieuses dont on use au Japon, pour découvrir les auteurs d'un crime.

Trois différentes manieres de découvrir les Criminels.

NOUS avons parlé au commencement de cet Ouvrage, de la maniere de convaincre les Criminels, mais nous nous sommes peu étendus sur cette matiere, parce qu'il ne paroît pas que les Loix de l'Empire autorisent ces superstitions, dont les JAMMABUS sont les Inventeurs & les Ministres, & qui sont au plus tolerées, & ne sont en usage, que dans le Domestique. Je trouve néanmoins dans les Mémoires des Hollandois un fait, qui prouve, s'il est vrai, que la Justice a quelquefois recours à l'épreuve du feu. Le voici. Le deuxiéme d'Août de l'année

1636. un Gentilhomme, accusé de larcin, se purgea en cette maniere : il se mit sur la main un papier de la Chine en double, mais très-fin, & sur lequel étoient peintes trois figures affreuses ; il posa dessus un fer brûlant très gros : le papier s'enflamma & se consuma, mais il n'y parut presque pas à la main, ce qui fut regardé comme une preuve de l'innocence de l'Accusé, lequel fut déchargé par Sentence du crime, qui lui avoit été imputé. Pour revenir aux Jammabus, ces Imposteurs se servent pour leurs opérations magiques de trois moyens principaux, qui sont l'adjuration, certains médicamens, & le feu. Avec les deux premiers ils obligent le coupable à confesser son crime ; le troisiéme le trahit, dit-on, malgré lui. Mais avant que d'employer ceux-là, ils examinent en particulier l'Accusé, & quand ils ont découvert dans ses réponses de quoi le soupçonner, ils trouvent le moyen de tirer de lui son secret, en le menaçant, & en lui promettant de garder un profond silence sur ce qu'il aura avoüé.

Si ce qu'on nous dit de l'adjuration est véritable, il n'y a aucun lieu de douter que le Diable ne s'en mêle. L'Opérateur commence par se donner des mouvemens, qui doivent le fatiguer beaucoup : on prétend qu'ainsi tourmenté pendant quelque tems, il peut en remuant ses doigts, ce qu'il fait avec une agilité & une dextérité surprenante, leur donner toutes les formes qu'il veut, comme de Crocodiles, de Tigres, & d'autres bêtes semblables : il fait prendre en même tems à son visage, tantôt un air courroucé & menaçant, tantôt un air inspiré ; en un mot il y peint toutes les passions, qu'il juge les plus efficaces pour effrayer, pour frapper, pour persuader. Il conforme aussi sa voix à toutes ces différentes impressions, & ne cesse point de réciter certains termes magiques sur tous les différens tons, qu'il juge les plus propres à son dessein. Il invoque tous les Dieux du Japon, & ceux des Pays étrangers ; il les conjure de punir le crime sur le Malheureux, qui s'obstine à le celer, & il s'adresse particulierement au Dieu

De l'adjuration.

FUDO, que ces prétendus Sorciers disent avoir été autrefois de leur Secte, & avoir mérité de présider aux adjurations par des pénitences extraordinaires, qu'il a pratiquées pendant sa vie, & qui lui ont acquis une place parmi les Immortels.

Des Médicamens.

Si cette premiere voye ne réüssit point, ou si l'on ne juge pas à propos de l'employer, on use de médicamens, dont les Jammabus ont seuls le secret, & ausquels ils donnent le nom de GO, ou de KHUMANO GO, parce que les drogues, dont ils sont composez, se tirent de la Province de Khumano. J'ai dit ailleurs qu'on achete dans la même Province de certains Ecriteaux, où sont marquez des caracteres, que le Peuple s'imagine avoir la vertu de chasser les Démons, & qu'ils affichent à cet effet aux portes de leurs Maisons. Les Jammabus en ont de particuliers pour l'opération, dont il s'agit, & dans la composition desquels ils font entrer leurs drogues enchantées. Ils les font avaler aux Accusez; & si ceux-ci sont coupables, on prétend qu'ils se trouvent

dans des inquiétudes mortelles, qui les contraignent de tout avoüer.

L'épreuve du feu est la plus efficace de toutes, & se fait en cette maniere. Le Magicien ayant ôté toutes les Nattes, qui couvrent le plancher, y fait mettre un brasier de la longueur d'une aulne. Il couche au milieu de ce brasier une représentation de l'Idole Fudo, ordonne à tous ceux, qui sont présens, de regarder attentivement cette figure, tandis qu'elle brûle, & après avoir fait quantité de cérémonies superstitieuses, il fait passer trois fois tous ceux, qui sont soupçonnez, sur le brasier avec les pieds nuds. Il examine ensuite les marques de brûlure, que chacun a à la plante des pieds, & nomme le coupable, qu'il reconnoît beaucoup mieux à la mine de ces Malheureux, s'il ne l'a pas déja connu, par la confession secrette, qu'il en a extorquée par ses menaces, ou en lui promettant de ne le pas déclarer.

CHAPITRE V.

D'une Colique extraordinaire, & de ses Remedes.

LES Japonnois font consister presque toute leur Médecine dans l'application de deux remedes externes, qui sont le Feu & l'Aiguille ; ce sont comme deux remedes généraux, qui tiennent chez eux la place de la saignée, qu'ils ne connoissent point. Nous avons pourtant vû qu'ils s'en servoient à l'égard des Martyrs, lorsqu'ils craignoient qu'ils n'étouffassent trop tôt, mais ils pouvoient avoir emprunté cet usage des Portugais. Quoiqu'il en soit, ils employent l'Aiguille contre les obstructions, qu'ils regardent comme la source de presque toutes les maladies ; & le Feu contre les vents, ausquels ils attribuënt toutes les douleurs aiguës. Voici de quelle maniere ils appliquent l'un & l'autre : Je commence par l'Aiguille, qui passe surtout pour un véritable

Spécifique contre une ſorte de Colique fort extraordinaire, qui eſt très-commune au Japon, & qui s'appelle SENKI.

Deſcription de cette Colique.

Elle eſt, dit-on, cauſée principalement par le Sacki, quand cette Bierre eſt bûë froide : auſſi les perſonnes ſages ne la prennent-ils jamais, qu'ils ne l'ayent fait un peu chauffer. Cette Colique, outre la douleur vive, qu'elle produit dans les inteſtins, eſt accompagnée de Convulſions, qui affectent toutes les membranes, & tous les muſcles du bas ventre. Quelques-uns de ſes ſymptomes reſſemblent beaucoup à la Paſſion hyſterique, & on ne l'attribuë point à une humeur maligne logée dans la cavité du boyau, mais on prétend que ſon ſiége eſt dans la ſubſtance membraneuſe de l'abdomen, où ſéjournant elle ſe change en une vapeur, ou plutôt en un vent ſubtil & acre, qui coupe & ronge la partie, où il ſe trouve renfermé, ce qui cauſe une ſuffocation, dont le malade craint à tout moment d'être emporté ; toute la région du bas ventre, depuis les aînes

jusqu'au-dessus des fausses côtes, en étant tiraillée avec violence. Quelquefois la maladie dégénere en une sorte d'enflure, ou en tumeurs, qui paroissent en plusieurs endroits du corps ; il y en vient surtout aux Hommes dans les testicules, où il se forme des abcès ; dans les Femmes il s'éleve des tubercules au fondement, & aux Parties secrettes, qui en font tomber le poil, accidens, ausquels les Japonnois sont assez sujets, indépendamment même de la maladie, dont je parle.

Description des Aiguilles dont on se sert pour les guérir.

Les Aiguilles, dont on se sert pour la guérison de cette maladie, doivent être de l'or, ou de l'argent le plus fin & le plus pur, & qui soit malléable : c'est un art particulier, que celui de leur donner la trempe, & le dégré de dureté requis pour cette opération : il est connu de peu de personnes, & il n'est pas permis de l'exercer, sans avoir des Patentes données sous le grand Sceau de l'Empereur. Ces Aiguilles sont de deux sortes ; celles de la premiere espece sont indifféremment d'or, ou d'argent, & assez semblables à nos

poinçons, & aux ſtilets, dont les Indiens ſe ſervent pour écrire, mais plus déliez, & d'environ quatre poulces de long. Elles finiſſent en pointes fort aiguës, & elles ont un manche retors, qui ſert pour les tourner avec plus de facilité. Les autres ſont toujours d'argent, & different peu des premieres pour la figure, & pour la longueur, mais elles ſont plus minces, & ont un manche court & épais, qu'on inſere dans un tuyau de cuivre.

Maniere de s'en ſervir.

La maniere de ſe ſervir de l'une & de l'autre, eſt à peu près la même : l'Opérateur, qu'on appellera, ſi l'on veut, Chirurgien, prend de la main gauche l'Aiguille près de la pointe, entre le bout du doigt du milieu, & l'ongle de l'index ; il la tient ainſi ſur la partie, qui doit être piquée, après avoir bien examiné ſi ce n'eſt point un nerf ; puis prenant un marteau de la main droite, il en donne un ou deux coups ſur la tête de l'Aiguille, préciſément autant qu'il eſt néceſſaire pour vaincre la réſiſtance de la peau, & pour y faire entrer la pointe. Cela fait, il

prend le manche de l'Aiguille de la main droite, entre les extrémitez de l'index & du poulce, il la tourne ensuite, jusqu'à ce que la pointe ait pénétré jusqu'au siége de la douleur, & il l'y laisse jusqu'à ce que le malade ait respiré une ou deux fois; en la retirant, il presse la partie avec le doigt, comme pour en faire sortir toute la vapeur, ou le vent. Les Aiguilles de la seconde espece ne sont point frappées du marteau, on les enfonce en tournant comme une vis, l'Opérateur la tenant entre les extrémitez du poulce & du doigt du milieu, autant qu'il faut pour entamer la peau; puis il acheve l'opération en tournant encore. Sa grande science en ceci, consiste à bien connoître l'endroit où il faut piquer, & la profondeur, que doit avoir la piqueure;ce qui suppose une connoissance certaine du siége de la vapeur, qui cause le mal.

Quelle partie il faut piquer, pourguérir la Colique.

Cette maniere convient à tous les maux, qui demandent le remede de l'Aiguille, mais il y a quelque chose de particulier pour la Colique, dont nous avons parlé. La piqueure se

fait alors à la région du foye, & on la réïtere neuf fois en trois rangs séparez les uns les autres d'un demi poulce dans les grandes personnes, & dans les enfans à proportion. Chaque rangée de piqueure a son nom particulier, & ses regles différentes. La premiere doit être justement au-dessus des côtes, & la troisiéme à un demi poulce du nombril. Kœmpfer nous assûre qu'il a été plusieurs fois témoin de cette opération, & de la promptitude de son effet. Il dit encore qu'on a quelquefois tenté de guérir le même mal par le caustique, mais sans succès. Les autres especes de Colique & de douleurs d'intestins, se guérissent par un remede, dont le petit Peuple se sert plus communément, & qu'on prétend avoir une grande vertu.

C'est une poudre composée, qu'un seul homme dans tout l'Empire a droit de vendre. Cet heureux Droguiste demeure dans un Village nommé MENOKI, de la Province d'Omi. Kœmpfer croit que le COSTUS amer, que les Hollandois portent de Surate au Japon, est le

Autre remede contre les douleurs d'intestins du Cathou.

principal ingrédient, qui entre dans cette poudre, laquelle eſt en effet très-amere; mais il ne nous inſtruit pas de la maniere de la prendre: il ne nous apprend pas non plus l'uſage de certaines Pillules, qu'on fait du CATECHU, ou CATCHOU parfumé, autrement appellé TERRA-JAPONICA. Il ſe contente de dire, qu'on en fait au[illegible] de petites Idoles, des Fleurs, & d'autres figures, qu'on vend dans de petites Boëtes fort propres; & que les Femmes en uſent beaucoup, parce qu'elle affermit les dents, & rend l'haleine douce. On ſçait en Europe que le Catchou échauffe, & ſert à la digeſtion. Ce n'eſt d'abord qu'un jus épaiſſi, que les Chinois & les Hollandois portent au Japon. Il ſe prépare à Méaco, & dans une petite Ville nommée ODOWARA, diſtante de deux ou trois journées de Jedo, après quoi on le revend aux mêmes Chinois & Hollandois.

CHAP. VI.

CHAPITRE VI.

Du Caustique, appellé MOXA.

Opinion des Orientaux sur les Caustiques.

LA maniere, dont les Japonnois appliquent le feu, se réduit toute au célebre Caustique, appellé MOXA, lequel est regardé dans ces Isles comme un excellent remede contre toutes sortes d'obstructions. Les Japonnois ne sont pas même les seuls, qui pensent ainsi; tous les Médecins de l'Orient s'accordent assez à attribuer aux vents & aux vapeurs la plûpart des maladies, surtout celles, qui sont accompagnées de douleurs, & ils sont persuadez que rien n'est plus propre à les guérir, que les Caustiques, mais ils ne veulent pas qu'ils soient violens. On ne doit, disent-ils, se proposer d'autre fin dans l'application des Caustiques, que de mettre en mouvement, & de résoudre la matiere visqueuse, qui cause les obstructions, puis de lui donner une issuë pour la faire sortir: or rien,

ajoûtent-ils, n'eſt plus capable de produire ces effets, qu'un feu doux & lent. Il eſt vrai qu'ils ne conviennent pas tous ſur la nature de ces Cauſtiques, & il y en a effectivement de toutes les eſpeces. L'Auteur Allemand, que je viens de citer, auſſi habile Chirurgien, que Voyageur curieux, ne balance pas à donner la préférence ſur tous les autres au MOXA des Chinois & des Japonnois, qui de leur côté croyent ce remede auſſi ancien que la Médecine même, & n'en font peut-être une ſi grande eſtime, qu'à cauſe de ſon ancienneté.

Deſcription du Cauſtique *Moxa*.

Le Moxa eſt un Duvet fort doux, aſſez ſemblable à la filaſſe de Lin, d'un gris cendré, qui prend aiſément feu, mais qui brûle très-lentement, & ne cauſe qu'une chaleur modérée. A peine remarque-t'on qu'il étincele un peu, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement conſumé. La matiere de ce Cauſtique eſt la feüille de l'Armoiſe ordinaire à grandes feüilles, que l'on arrache, quand la Plante eſt encore jeune, & que l'on expoſe enſuite au grand air, où on la laiſſe longtems.

Les Japonnois se sont imaginez, que tous les jours ne sont pas propres pour cette récolte, & leurs Astrologues ont marqué ceux, ausquels on la peut faire, y ayant, disent-ils, ces jours-là une influence bénigne des Cieux & des Etoiles, qui augmente considérablement la vertu de cette Plante : ces jours sont les cinq premiers du cinquiéme mois. Il faut arracher la Plante de grand matin, avant que la rosée, dont elle est couverte, soit séchée. On la pend aussitôt au grand air hors de la Maison, du côté du couchant, jusqu'à ce qu'elle soit entierement seche, puis on la suspend au haut de la Maison; & comme on a observé que plus elle est vieille, & plus le Duvet en est doux & fin, on la garde jusqu'à dix ans.

La préparation du Moxa n'est pas difficile; on commence par piler les feüilles dans un Mortier, on les frotte ensuite entre les deux mains, pour en séparer la filasse la plus grossiere, & les parties membraneuses les plus dures. La fumée, qui en sort, quand on y a mis le feu, Préparation du Moxa.

n'eſt pas déſagréable, & la douleur, que cauſe la brûlure, n'eſt preſque pas ſenſible, ſi ce n'eſt dans le moment que la peau eſt percée, ou qu'on revient ſur la playe, ce qui arrive ſouvent juſqu'à trois fois. Il faut même que ces premiers momens ayent quelque choſe de bien vif, puiſqu'on ne fait jamais cette opération ſur les Femmes enceintes, ſi elles ne l'ont point encore eſſuyée. Au reſte on ſe fait appliquer ce Cauſtique auſſi ſouvent par précaution, que par remede, & les perſonnes, qui ſont un peu attentives ſur leur ſanté, en uſent régulierement une fois tous les ſix mois. Il n'eſt pas juſqu'à ceux, qui ſont condamnez à une Priſon perpétuelle, qu'on ne faſſe ſortir une fois l'année pour leur procurer ce Remede, ou ce Préſervatif; mais il eſt bon de ſçavoir que, quand on le prend en cette derniere qualité, on applique des tentes plus petites, & en plus petit nombre, & que plus le mal eſt invétéré & profond, plus les tentes doivent être grandes & multipliées.

Pour quelles

Si on demande aux Chinois, &

aux Japonnois, quelles ſont les maladies, qui demandent le Moxa? ce ſont celles, répondent-ils, qui ſont cauſées par une vapeur cachée, laquelle croupiſſant dans quelque endroit du corps, où elle eſt renfermée, comme dans une Priſon, y produit une diſſolution des Parties ſolides, accompagnée de douleurs, & empêche la Partie affectée de bien faire ſes fonctions. Or ſuivant ce principe, à peine y a-t'il une maladie, dont ce Cauſtique ne ſoit le remede, ou le préſervatif. Auſſi les Médecins l'ordonnent-ils pour tous les maux, que l'on reſſent, ou que l'on craint. Il eſt certain que les Hollandois l'employent avec ſuccès dans les Indes contre les rhumatiſmes & la goutte. Il rompt en effet la force des Parties ſalines & tartareuſes, qu'un trop fréquent uſage de certains Vins laiſſent dans le ſang, & qui s'arrêtant dans les jointures, y cauſent des douleurs rhumatiques & articulaires; mais il y faut recourir de bonne heure, de peur que la matiere morbifique ne s'accumule ſi fort, qu'elle ne rompe les vaiſſeaux

maladies on l'employe.

capillaires,& ne déchire les membranes & les muſcles, où on l'aura laiſſé ſéjourner trop long tems.

Obſervation ſur ſon uſage.

Il faut obſerver auſſi, qu'encore qu'on ſe trouve bien du Moxa dans les Pays chauds, on ne doit pas en attendre le même effet dans les contrées plus froides, où la tranſpiration n'eſt pas ſi abondante, où les fluides ſont moins déliez, les pores moins ouverts, les muſcles & les membranes moins relâchez. Il ſemble que ce devroit être tout le contraire; mais l'expérience eſt plus ſûre que tous les raiſonnemens, ſurtout en fait de Médecine. Quelquefois le Moxa ne fait qu'éloigner la douleur, ou la changer de place. Les Noirs de l'Aſie les plus voiſins de la Chine & du Japon, l'employent contre l'Epilepſie, & les autres maladies chroniques, qui attaquent la tête & le cerveau, & leur méthode eſt de brûler une aſſez grande partie de la ſuture coronale, ce qui a quelquefois réüſſi au-delà même de leur eſpérance. Les Médecins Chinois & Japonnois ne ſont pas d'accord ſur les endroits, où il faut

faire les brûlures ; & si on vouloit les consulter tous, il est des maladies dans lesquelles, il n'y auroit aucune partie du corps, qui ne devroit être brûlée. Au reste il entre beaucoup de superstition dans la pratique de ce remede, comme dans presque tout ce que font ces deux Peuples, surtout par rapport à la Médecine. C'est ce qu'on peut remarquer dans cette exactitude scrupuleuse à observer mille petites choses, dont l'inutilité est manifeste. Les Etoiles y sont presque autant consultées, que les régles de l'art ; & c'est ce qui cause une si grande variété dans les opinions.

Maniere d'appliquer le moxa.

Pour ce qui est de l'opération, rien n'est plus aisé, ni plus simple. On donne au Duvet la forme d'un cône d'environ un poulce de haut, & d'un peu moins de largeur à la base. On pose ce cône sur l'endroit qui doit être brûlé, & pour le faire tenir à la peau, on moüille la base avec de la salive, & l'on met ensuite le feu à la pointe avec une baguette. Le cône étant consumé, ce qui est bientôt fait, on en remet un second

au même endroit, puis un troisiéme, & tout autant que le malade en souhaite, ou en peut souffrir. Le jour suivant, le Médecin examine & panse la cicatrice; s'il la trouve séche, & qu'elle ne supure point, c'est un mauvais signe, & une marque que la nature n'a pas assez de force pour chasser la matiere vicieuse : alors on tâche d'avancer la supuration, en appliquant sur la brûlure des Oignons pilez. On vend chez les Libraires, & on crie dans les ruës les régles de l'Art d'appliquer le Moxa, avec des vûës différentes du corps humain, où sont marquées les parties, qu'il convient de brûler, selon les diverses maladies, qui demandent ce remede. Le génie superstitieux de la Nation, mêle à tout cela quantité d'observations frivoles, que je n'ai pas cru devoir rapporter, non plus que le détail, où est entré Kœmpfer sur toutes les parties du corps, qu'il faut brûler pour les différentes maladies. Ce Caustique ne pouvant s'appliquer en Europe, il m'a paru inutile de m'y arrêter davantage.

CHAPITRE VII.

Des Bêtes à quatre pieds, des Reptiles, & des Insectes du Japon.

AVANT que de parler des Animaux réels, qu'on voit au Japon, je dirai deux mots de quelques Animaux chimériques & fabuleux, dont la tradition y est venuë de la Chine. Le premier est le KIRIN; les Japonnois le représentent avec le corps d'un Cheval, les quatre pieds d'un Daim, la tête d'un Dragon, deux aîles, & sur la poitrine deux Cornes recourbées en arriere. Cet animal est, disent les Japonnois, d'une vîtesse incroyable, & soit qu'il marche, ou qu'il coure, c'est toujours avec une si grande légereté, qu'il ne foule pas la moindre herbe, & ne fait aucun mal au plus foible Insecte, qui se rencontre sous ses pas; ce que l'on attribuë à un sentiment de bonté propre à cet Animal. Il ne peut être conçû, & ne peut naître que sous une Constellation particu- Animaux chimériques. Du *Kirin.*

liere, & dans le tems de la naiſſance d'un SESIN. On entend à la Chine, & au Japon par SESIN, un homme d'une intelligence & d'une bonté ſurnaturelle, tel par exemple, qu'ont été Xaca & Confucius.

Du *Sungu*. Le ſecond eſt le SUNGU, auquel on donne la figure d'un Léopard, avec deux Cornes tendres devant la poitrine, recourbées en arriere.

Du *Kaitsu*. Le troiſiéme eſt le KAITSU ou le KAISAI : il reſſemble en quelque ſorte au Renard, a deux Cornes devant ſa poitrine, & une autre ſur le front, avec un rang de pointes ſur le dos, comme le Crocodile.

Du *Tats*. Le quatriéme eſt le TATS, autrement le DRIA, ou le DSIA, eſpece de Dragon à quatre pieds, dont les Chroniques des Dieux & des Héros renferment quantité d'Hiſtoires fabuleuſes. On croit qu'il demeure au fond de la Mer, comme dans ſon élément propre. On le repréſente ſous la figure d'un Serpent fort gros, & fort long, dont le corps eſt tout couvert d'Ecailles, comme le Crocodile, avec des pointes aiguës le long du dos, & une tête extrême-

ment monſtrueuſe & terrible. Sa queuë finit en maniere d'épée à deux tranchans. Quelques-uns des habits de l'Empereur, ſes Armes, ſes Cimeterres, ſes Couteaux, & autres choſes ſemblables; la garniture & les Tapiſſeries du Palais Impérial, ont pour ornement des figures de ce Dragon, tenant un Joyau rond, ou une Perle dans ſon pied droit de devant. La même choſe eſt en uſage à la Chine, avec cette différence, que le Dragon Chinois a cinq ongles à chaque pied, & que le Japonnois n'en a que trois.

Le cinquiéme eſt un autre Dragon appellé TATSMAKI, lequel a une longue queuë d'eau. On croit qu'il demeure auſſi au fond de la Mer, & que lorſqu'il s'éleve dans l'air en volant, il forme par ſon agitation ces trombes marines, ſi fréquentes dans les Mers du Japon, ſur les Côtes duquel elles crevent ſouvent, & dont nous avons parlé dans le Livre préliminaire. *Du Tatsmaki.*

Le ſixiéme eſt un Oiſeau de Paradis, nommé FOO, d'une beauté charmante, fort grand, en un mot *Du Foo.*

le Phénix des anciens. Il habite les plus hautes régions de l'air, & a cela de commun avec le KIRIN, qu'il n'en defcend jamais pour honorer la Terre de fa préfence, fi ce n'eft à la naiffance d'un Sefin, ou de quelque grand Empereur, ou dans d'autres occafions extraordinaires. Les Chinois ont pareillement leur FOO, qu'ils repréfentent différemment.

Les Quadrupedes font rares au Japon.

Les Quadrupedes font rares au Japon, eu égard à l'étenduë de cet Empire, où il y a trop peu de lieux déferts & incultes, pour les Sauvages ; & où les Domeftiques fe réduifent à ceux, qui font abfolument néceffaires pour le fervice de l'homme, c'eft-à-dire pour les Voitures, & pour l'Agriculture. A la vérité les efpeces de ceux-ci doivent multiplier beaucoup, par la raifon qu'on ne s'avife gueres de les tuer, à caufe de l'opinion de la Métempficofe, qui eft affez univerfellement reçûë depuis l'introduction du Budfo dans ces Ifles. Les Animaux domeftiques à quatre pieds font le Cheval, le Taureau, le Chien & le Chat. On ne voit au Japon, ni Afnes, ni Mulets,

ni Chameaux, ni Eléphans : les Portugais y avoient porté des Moutons & des Chévres, qui y avoient assez multiplié ; les Japonnois les ont laissé devenir sauvages, ne trouvant aucune utilité à les élever, parce qu'ils n'oseroient en manger la chair, & qu'ils ne sçavent pas en travailler la Laine & le Poil.

Les Chevaux du Japon sont ordinairement petits, mais on en voit, qui ne le cedent, ni en beauté, ni en vîtesse, ni en adresse, à ceux de Perse. Les meilleurs sont dans les Provinces de Saxuma & d'Oxu. Il vient de Kai une race de petits Chevaux, qui sont très-estimez. Des Chevaux.

On trouve dans ces Isles deux sortes de Taureaux, & les Insulaires ne sont point dans l'usage de châtrer, ni les uns, ni les autres. Les premiers ne different point, ou different peu des nôtres ; les seconds sont des Busles d'une grosseur énorme, qui ont une bosse sur le dos, comme les Chameaux, & ne servent, que pour le transport des Marchandises. Il se pourroit bien faire qu'ils fussent de la même espece, que ceux du Ca- Des Taureaux.

nada, & de la Floride.

Des Cochons. On nourrit quelques Cochons dans la Province de Figen, & ce ſont les Chinois, qui les y ont portez, auſſi ne les vend-on qu'à eux, & apparemment aux Hollandois. A la vérité l'opinion de la tranſmigration des ames eſt reçûë à la Chine comme au Japon; c'eſt delà même qu'elle a paſſé dans ces Iſles; mais les Chinois ne ſont pas auſſi ſcrupuleux que les Japonnois ſur ſes conſéquences, & ils aiment fort la chair de Pourceau.

Des Chiens. On ne voit au Japon, ni Lévriers, ni Epagneuls; auſſi nos Inſulaires ne ſont-ils pas grands Chaſſeurs: ils n'aiment pas même cet exercice, & ſi quelquefois ils s'y amuſent, ils ſe ſervent de Chiens ordinaires, dont le nombre eſt très-grand. Ils s'étoient extrêmement multipliez, lorſque Kœmpfer alla au Japon; l'Empereur Tſinajos, qui occupoit alors le Trône des Cubo-Samas, étoit né ſous la conſtellation du Chien, & n'avoit pas moins de conſidération pour cet Animal, qu'Auguſte en avoit pour le Belier, par une raiſon

toute ſemblable. Chaque Chien avoit ſon Maître, & ces Animaux ſe tenoient ordinairement dans les ruës, où ils incommodoient fort les Paſſans, qui n'oſoient les toucher. Chaque ruë étoit même obligée d'en entretenir un certain nombre, & d'avoir des Loges pour les retirer, quand ils étoient malades. On les ſoignoit alors avec une grande attention, & quand ils mouroient, il falloit aller les enterrer ſur le ſommet des Montagnes voiſines. Il étoit défendu ſous de groſſes peines, de leur faire le moindre mal, & c'étoit un crime capital, que d'en tuer un ſeul; mais il étoit permis, quand on en avoit été mordu, de s'en plaindre à leurs Gardiens, qui avoient droit de les châtier.

Les Chats du Japon ſont d'une grande beauté; leur couleur eſt blanchâtre avec de grandes taches noires & jaunes; ils ont naturellement la queuë fort courte: ils ne ſont point la guerre aux Souris, & on ne les garde que par amuſement: ils aiment à être careſſez & portez, & les Dames leur rendent volontiers ce ſervice. Des Chats.

Des Quadrupedes sauvages.

Les Quadrupedes sauvages sont les Daims, les Liévres, les Sangliers, dont quelques Sectes permettent de manger en certains tems de l'année ; les Singes, les Ours, les Tanukis, les Chiens sauvages, les Itutz, les Tins, les Renards, les Rats & les Souris.

Des Daims.

L'Isle de MIJOSIMA, autrement appellée AKINO MIJOSIMA, parce qu'elle est voisine de la Province d'AKI, est célebre par une espece particuliere de Daims, que l'on dit être extrêmement doux & apprivoisez. Les Loix du Païs défendent de les chasser & de les tuer, & les Habitans sont fort attentifs à ôter ceux, qui meurent près de leur maison, parce qu'en vertu d'une autre Loi, le Gouverneur de l'Isle peut condamner à quelques jours de travail pour les Temples, ou pour le Public, ceux, à qui cet accident arrive.

Des Singes.

Les Singes sont rares au Japon, & ils y sont fort dociles, leur couleur est d'un brun obscur : ils ont la queuë courte, le visage rouge & sans poil, comme le dos. Kœmpfer en vit un, qu'un Charlatan promenoit ; il avoit, disoit cet homme,

cent six ans, & faisoit quantité de tours avec une adresse infinie.

Des Ours, & des Chiens sauvages.

Il y a quelques Ours dans les Provinces du Nord, mais ils sont fort petits. Il y a partout une espece de Chiens sauvages, qui ont le museau grand & ouvert.

Des Tanukis.

Le TANUKI est un animal d'une espece très-singuliere, sa couleur est un brun obscur, il a le museau comme celui d'un Renard, & n'est pas fort gros; du reste il semble que ce soit une espece de Loup.

De l'Itutz, & du Tin.

L'ITUTZ est un animal de couleur roussâtre : il y en a d'autres, qu'on appelle TINS; ils vivent l'un & l'autre dans les maisons sous les toits, & sont si apprivoisez, qu'on pourroit les mettre au rang des animaux domestiques.

Des Renards.

Les RENARDS sont fort communs dans ces Isles, & c'est l'Animal qu'on chasse le plus, parce que son poil est le meilleur de tous pour faire des pinceaux à écrire & pour peindre. Le peuple dit que ce sont des Diables, qui les animent, & ils en comptent une infinité d'histoires plus merveilleuses les unes que les autres.

Des Insectes reptiles.

Parmi les Insectes reptiles, ce qu'on appelle la Fourmi blanche, si connuë dans les Indes Orientales, doit être regardé comme un des plus nuisibles. C'est un petit Ver délié & blanc comme la neige, excepté la tête & la gorge, qui sont d'un brun obscur. On le voit toujours en bande, comme nos Fourmis, dont il ne differe pas beaucoup pour la grosseur. Les Japonnois l'appellent Do-Toos, c'est-à-dire, *Perceur*, nom qui lui convient parfaitement, car il perce tout ce qu'il rencontre, à la réserve des pierres & des minerais, & s'il peut entrer dans un Magazin, il y gâte en très-peu de tems les meilleures Marchandises. Le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici pour éloigner ces dangereux Insectes, c'est de mettre du sel sous les Marchandises, & d'en répandre tout autour. Nos Fourmis d'Europe & celles-ci se font continuellement la guerre, & lorsqu'une des deux especes s'est emparée d'un lieu, il ne faut pas craindre que l'autre s'y puisse loger. Les Fourmis blanches ne peu-

vent supporter l'air, & pour se transporter d'un endroit dans un autre, elles se bâtissent, le long des chemins, des voûtes ou arcades, qui tiennent à la terre. Ces voûtes sont à peu près de la même matiere que les nids des Guêpes. Elles marchent avec une vîtesse incroyable, & souvent tout est ravagé dans un endroit, avant qu'on ait eu le tems de s'appercevoir qu'elles s'y étoient insinuées. Quelques-uns attribuënt des effets si prompts & si pernicieux à l'acrimonie de leurs excrémens, mais Kœmpfer croit qu'ils se trompent. Le museau, dit-il, de ces Insectes armé de quatre pincettes recourbées & tranchantes, sont des instrumens plus que suffisans pour causer tous les dégâts, qui étonnent si fort. Mais d'où tirent-ils les matériaux de leurs voûtes, si ce n'est de leurs excrémens? Le même Kœmpfer rapporte qu'étant à la côte de Malabar, & s'étant un jour couché à minuit, le lendemain matin il apperçut en se levant sur sa table des marques de ces voûtes, qui étoient à peu près de la grosseur de son

petit doigt ; & qu'en regardant de plus près, il trouva que ces Animaux avoient fait un trou de la même grandeur dans un des pieds de la table en montant, un autre au travers de la table, & un troisiéme au milieu de l'autre pied en descendant, & qui entroit dans le plancher : tout cela dans l'espace de quelques heures.

Du Mille pieds. Le MUKADDE ainsi appellé dans la langue ordinaire des Japonnois ; & GOKO dans la langue figurée & caractéristique, est le véritable Mille-Pieds des Indes. C'est un Ver long de deux ou trois poulces, délié, d'une couleur brune, & qui a un grand nombre de pieds de chaque côté ; mais au Japon, où il est rare, sa morsure ne fait pas beaucoup de mal, au lieu qu'aux Indes elle est plus dangereuse, & plus douloureuse, que celle du Scorpion. Les Japonnois, lorsqu'ils ont été piquez du leur, se contentent d'y mettre de la salive, & il est rare qu'il en arrive rien de fâcheux.

Des Lézards. Les LEZARDS du Japon ne different point de ceux, que nous a-

vons en Europe, mais on ne dit point, s'il y en a de toutes les sortes, que nous connoissons.

On y voit peu de Serpens, un des plus remarquables est appellé SITAKUTZ & FIBAKARI: il est verd, a la tête platte, & les dents aiguës. Il a pris son nom de la longueur du jour, ou de l'espace de tems, que le Soleil demeure sur l'horizon, parce qu'on dit que ceux, qui en sont mordus, meurent avant le coucher de cet Astre. Les Soldats en recherchent beaucoup la chair, & la mangent, persuadez qu'elle a la vertu de les rendre hardis & courageux. Ce Serpent étant calciné dans un pot de terre scellé hermetiquement, produit la poudre appellée *Gowatsio*, qu'on prétend être souveraine pour guérir plusieurs maladies internes. On ajoûte que cette même poudre, mise sous les goutieres des maisons, engendre en très-peu de tems de petits Serpens de la même espece. Il y a une autre espece de Serpens d'une grosseur monstrueuse, appellez JAMAKAGATZ, ou, selon le langage ordinaire, UWA- Des Serpens.

BAMIS, & quelquefois DSJA, (a) c'eſt-à-dire, Dragons : on les trouve dans l'eau & ſur les montagnes : ils ſont très-rares, & lorſqu'on en a pris quelqu'un, on les fait voir pour de l'argent.

(a) Prononcez DCHA.

CHAPITRE VIII.

Des Oiſeaux.

Oiſeaux domeſtiques. Poules, & Canards.

LEs Japonnois n'ont, à proprement parler, aucun Oiſeau domeſtique ; ils ne laiſſent pourtant pas de nourrir des Poules, & quelquefois des Canards, mais la plûpart n'en mangent point pour les raiſons, que j'ai dites ailleurs : il n'y a que le petit Peuple, qui les tuë & les vende à ceux, qui ſe mettent au-deſſus du ſcrupule de la Métempſycoſe. Lorſque quelqu'un eſt ſur le point de mourir, ou dans les jours conſacrez à la mémoire d'une perſonne morte, il n'eſt permis à aucun de ſes Parens, ou de ſes Amis de tuer quelque oiſeau, ni même quel animal que ce puiſſe être. L'an-

née du deüil de la mort de l'Empereur, où toutes les fois qu'il plaît au Monarque de l'ordonner, il est défendu dans tout l'Empire de tuer ou de porter au marché aucune créature vivante. Les Coqs sont encore plus épargnez que les Poules ; on les conserve avec un grand soin, particulierement dans les Monasteres, parce qu'ils mesurent le tems, & prédisent les changemens, qui doivent arriver dans l'air.

Des Oiseaux sauvages.

Les Oiseaux sauvages sont devenus si familiers dans ce Pays, que plusieurs especes pourroient être mises au rang des domestiques. Le principal de tous est le TOURI, ou la Gruë : il a ce privilege particulier, que personne ne peut le chasser, ou le tuer sans un ordre exprès de l'Empereur, encore faut-il que ce soit pour le divertissement, ou pour l'usage de ce Prince. On regarde les Gruës & les Tortuës, comme des animaux de bon augure : cette opinion est fondée sur celle qu'on a, qu'ils vivent très-longtems, & sur les contes fabuleux, qu'on en fait. Les Histoires en sont pleines,

Des Gruës.

On les voit figurez dans tous les appartemens de l'Empereur, sur les murailles des Temples, & les autres lieux distinguez, aussi-bien que les Sapins & les Bambous. Kœmpfer assûre qu'il n'a jamais entendu les Paysans & Voituriers appeller la Gruë autrement que OTSURISAMA, comme qui diroit, *Monseigneur la Gruë.* On en distingue de deux sortes, les unes sont blanches comme l'albâtre, les autres sont grises, ou couleur de cendre. On voit la même chose en Canada.

Des Hérons. Il y a plusieurs especes de SAGGI ou Hérons, qui different en couleur & en grosseur. Les principaux sont le SIIRO-SAGGI, ou Héron blanc, le GOI-SAGGI, ou Hérons gris, & le AWOI-SAGGI, qui est d'une couleur bleuâtre, & presque aussi gros que la Gruë. Les premieres especes sont fort communes.

Des Oyes. Il y a deux sortes d'Oyes sauvages, qui ne se mêlent point ensemble; les unes sont blanches comme la neige, à cela près que les extrémitez des aîles sont noires, les autres sont d'un gris cendré. Les unes &

& les autres ſont très-communes, particulierement les griſes, & ſi familieres, qu'elles ſe laiſſent approcher, ſans prendre leur vol. Elles ſont beaucoup de dégât dans les champs; cependant il y a peine de mort contre quiconque les tueroit, excepté ceux, qui ont acheté le privilege de les tuer dans de certains endroits. Les Payſans environnent leurs champs de filets, pour les empêcher d'y entrer, mais elles volent par-deſſus.

Il y a auſſi pluſieurs eſpeces de Canards; le plus commun de tous, & qu'on trouve partout, ſe nomme KINMODSUI : il eſt d'une beauté ſi rare, que quand on le voit en peinture, on ne peut s'imaginer qu'il exiſte réellement. Ne ſeroit-ce point ce que le Pere Théodore LE BLANC, dans ſa belle Hiſtoire de la Révolution de Siam, appelle la Poule du Japon, & qu'il met au-deſſus de tous les oiſeaux connus, au jugement même des Indiens, qui en ont de ſi beaux? Son plumage forme des nuances admirables des plus vives couleurs; le rouge domine

Des Canards.

autour de son cou, & sur sa gorge ; sa tête est couronnée d'une très-belle aigrette; sa queuë, qu'il éleve obliquement, & ses aîles, qui sont placées sur son dos d'une façon singuliere, font un effet charmant : rien n'est plus brillant, plus varié, mieux assorti ; à quoi il faut ajoûter, si ma conjecture est juste, une démarche majestueuse, par laquelle cet Animal paroît sentir qu'il est le Roi des Oiseaux.

Des Faisans. Tous les Faisans du Japon sont d'une grande beauté ; il y en a d'une espece particuliere, qui se distinguent par la diversité de leurs couleurs, l'éclat de leurs plumes, & par la beauté de leurs queuës, qui égalent en longueur la moitié de la hauteur d'un homme, & où l'or & l'azure brillent partout.

Des Beccassines. Les Beccassines sont fort communes ; il y a des Sectes, qui permettent d'en manger, aussi-bien que des Faisans, des Oyes & des Canards.

Pigeons. Il y a une espece de Pigeons sauvages, qui ont le plumage noir & bleu, mais qui n'ont rien de bril-

lant. On ne les laiſſe point faire leurs nids dans les maiſons, l'expérience ayant appris que leur fiente prend aiſément feu, d'où il eſt arrivé des accidens aſſez funeſtes.

Cigognes. Les Cigognes demeurent dans ce Pays toute l'année.

Faulcons. Les meilleurs Faulcons viennent des Provinces Septentrionnales; c'eſt plutôt par grandeur, que pour l'uſage qu'on en garde.

Eperviers. Les Eperviers ſont communs au Japon, comme dans toutes les Indes Orientales; c'eſt un Oiſeau extrêmement fier, auſſibien qu'une eſpece de

Corbeaux. Corbeaux d'une grandeur médiocre, qui eſt venuë de la Chine. On en fit préſent d'un couple à un Empereur du Japon, & l'eſpece s'en eſt fort multipliée. Une autre ſorte de Corbeau fort rare qu'on nomme COREIGARA, c'eſt-à-dire, Corbeau de Corée, a multiplié dans ces Iſles par une occaſion toute ſemblable.

Du Foken. Le FOKEN, ou ſelon le langage ordinaire, le FOTETENIS, eſt un Oiſeau de nuit d'un goût exquis, & qu'on ne ſert même ſur les grandes tables, que dans les occaſions ex-

traordinaires. On dit que ses cendres calcinées étant mises dans de vieux Sacki devenu aigre, le rétablissent dans son premier état.

Du Misago. Le MISAGO, ou BISAGO est un Oiseau de Mer, carnacier, du genre de l'Epervier : il vit principalement de poissons ; il fait un trou sur la côte dans un rocher, & y met sa provision. On a remarqué qu'elle se conserve aussi parfaitement que le poisson mariné ou l'ATSIAAR, d'ou vient qu'on l'appelle *Bisagonosusi*, ou *l'Atsiaar de Bisago* : le goût en est extrêmement salé, & il se vend fort cher. Ceux qui le découvrent, y font un grand profit, pourvû qu'ils n'en prennent pas trop à la fois.

Moüettes, &c. Petits Oiseaux, Alloüettes, Rossignols. Les Moüettes, Corbeaux marins, Pies de Mer, Moineaux, Hirondelles, & quelques autres petits Oiseaux, sont ici aussi communs qu'en Europe ; les Alloüettes du Japon chantent beaucoup mieux que les nôtres. Les Rossignols chantent fort bien aussi, il y en a qu'on vend jusqu'à vingt cobangs la piece.

Des Insectes. Il y a dans ce Pays des Abeilles,

qui font de la cire & du miel, mais en petite quantité : les Abeilles ſauvages, les Guêpes, les Mouches ordinaires, les Couſins, les Mouches luiſantes, les Eſcarbots & les Punaiſes de différentes eſpeces, les Sauterelles, & un grand nombre de ſemblables Inſectes s'y trouvent comme en Europe. Il y en a auſſi des eſpeces particulieres, dont voici les principales.

volans. Abeilles, Mouches, Moucherons, &c.

Parmi les Papillons, il y en a un fort grand, appellé JAMMA TSIO, ou le Papillon de Montagne : il eſt, ou tout-à-fait noir, ou de diverſes couleurs, qui font un mêlange agréable, particulierement ſur ſes aîles fourchuës. Le KOMURI eſt une groſſe mouche de nuit très-belle, tachetée de différentes couleurs, veluë. On donne auſſi le même nom aux Chauve-Souris. Il y a pluſieurs eſpeces d'Eſcarbots très-rares & d'une grande beauté, & ſurtout un, qui eſt fort gros, & reſſemble beaucoup à la mouche de fumier. Il eſt luiſant, noir, il a deux cornes recourbées & épanduës, dont la plus grande eſt placée ſur le nez, com-

Papillons, Mouches de nui, Chauves-Souris, Eſcarbots.

me la corne du Rhinoceros, & la plus petite sort de l'épaule. Cet animal marche avec peine, & vit principalement sous terre. On ne lui a point encore donné de nom.

Du Sebi. On appelle SEBI, & quelquefois SEMI une autre espece d'Escarbot d'une couleur brune. Il y en a de trois sortes. Le plus gros s'appelle KUMA-SEBI ; il a la figure & la grosseur de ces Mouches, que nous voyons en Europe voler le soir, mais il n'a point d'aîles. Au Printems il sort la nuit de dessous terre, où il s'étoit tenu pendant l'Hyver, & avec ses jambes déliées & chenuës il s'attache aux arbres, à leurs branches, à leurs feuilles, & à tout ce qu'il peut saisir. Peu de tems après il creve, & son dos se fend dans sa longueur pour faire place à une autre Mouche, qui ressemble à un Escarbot, & qui y étoit renfermée, mais qui paroît d'abord plus grande que sa prison. Gesner a décrit cette Mouche sous le nom de Cigale. Lorsqu'elle rompt l'étuit, qui l'enferme, elle déploye ses quatre aîles & fait un bruit aigu

& perçant, qu'on peut, disent les Japonnois, entendre distinctement d'un mille. Ce qui est certain, c'est que les bois & les montagnes retentissent du bruissement de ces petits Animaux, qui disparoissent peu à peu dans les jours caniculaires. On prétend qu'ils rentrent dans la terre, pour y subir une nouvelle métamorphose, & reparoître l'année suivante dans le même état, où ils avoient paru d'abord; mais Kœmpfer n'ose assûrer ce fait, n'ayant pas été à portée de l'examiner. Le nom de SEMI ou de SEBI, qu'on a donné à cet Escarbot, est pris de son chant, qui commence lentement & d'un ton bas, augmente ensuite par dégrez en vîtesse & en force, puis s'abaisse en finissant. Il ressemble assez au bruit que fait le fuseau d'un Boutonnier en tournant. Ce chant commence au lever du Soleil, & finit vers midi. La dépoüille du KUMA-SEBI est d'usage dans la Médecine, & on la vend à la Chine & au Japon.

A peu près dans le tems que ce premier Escarbot disparoît, il en

paroît un second plus petit, qu'on appelle Ko SEBI, ou le petit SEBI. Il chante depuis midi jusqu'au Soleil couché, & vit jusques vers la fin de l'Automne. Son chant n'est pas si haut, que celui du premier. L'Escarbot de la troisiéme espece ne differe de la seconde, ni dans la figure, ni dans la grosseur, mais il chante depuis le matin jusqu'au soir. Les Femelles de ces trois especes sont muettes, & ont la poitrine fermée; dans tout le reste elles ressemblent aux Mâles.

Des Cantharides. Les CANTHARIDES du Japon sont de la même couleur que les nôtres, & presque aussi grosses, que les Escarbots de l'Europe. Les Japonnois en ignorent absolument l'usage. Il y en a une espece particuliere, qu'on appelle FANMIO : elles sont extrêmement caustiques, & on les met au rang des Poisons. On les trouve sur les épis de bled. Elles sont longues, déliées, plus petites que nos Cantharides, bleuës, ou dorées, avec des taches & des lignes d'un rouge cramoisi, ce qui leur donne une grande beauté.

Enfin parmi les Mouches de nuit, il y en a une très-rare, qui est à peu près de la longueur du doigt, déliée, ronde, ayant quatre aîles, dont deux sont transparentes, & cachées sous les deux autres, qui sont luisantes, comme si elles avoient été polies, & embellies d'un mélange charmant de taches & de lignes bleuës & dorées. Cet Insecte est d'une beauté si exquise, que les Dames les mettent parmi leurs bijoux; la Femelle n'est pas à beaucoup près si belle que le Mâle, elle est de couleur grise ou cendrée, & marquettée.

Mouche, qui sert deBijoux aux Dames.

CHAPITRE IX.

Des Poissons & des Coquillages.

LEs productions de la Mer ne fournissent pas moins à la subsistance de nos Insulaires, que les fruits de la Terre, si on en excepte le Ris, qui fait plus de la moitié de leur nourriture. Les côtes de la Mer abondent en toutes sortes de

Diverses Productions de la Mer du Japon.

Plantes marines, de Poissons, d'Ecrévisses & de Coquillages, & il n'y en a presque point, qu'on ne puisse manger. Il y en a même quelques-uns, qui sont exquis, & qui font honneur sur les meilleures tables. On les nomme tous indifféremment KIOKAIS, ou IWOKAIS.

Des Baleines, de quelle maniere on les pêche.

Le plus utile de tous les Poissons est le KUDSURI, ou la Baleine: on en pêche sur toutes les Côtes du Japon, particulierement sur celles de Khumano, & de toute la partie Méridionnale de la grande Isle de Nipon, autour des Isles de Tsussima & de Gotto, sur les Côtes d'Omura & de Nomo. On les prend ordinairement avec le harpon, comme on fait en Groenland, mais les Bateaux des Japonnois semblent plus propres pour cette pêche, que les nôtres, parce qu'ils sont petits, étroits, qu'un des bouts se termine en une pointe très-aiguë, & qu'ils ont chacun dix hommes sur dix rames, ce qui les fait voguer avec une vîtesse incroyable. Vers l'an 1680. un Pêcheur fort riche de la Province d'Omura, nommé GITAI Jo, in-

venta une nouvelle maniere de prendre les Baleines avec des filets faits de cordes fortes, d'environ deux pouces d'épaisseur, ce qui fut bientôt imité dans les Isles de Gotto. On dit qu'aussitôt que la Baleine a la tête embarassée dans ce filet, elle ne nage plus qu'avec peine, & qu'on peut aisément la tuer avec le harpon; mais cette maniere de pêcher coûte trop pour les Pêcheurs ordinaires. La pêche des Baleines commence au mois de Décembre, & en 1636. il en fut pris 274. aux Isles de Firando & de Gotto.

Voici les différentes especes de Baleines, qu'on trouve dans ces Isles, 1°. le SEBIO, c'est la plus grande de toutes, on en tire beaucoup plus d'huile, que des autres, & cependant la chair en est si bonne & si saine, que l'on attribuë la santé, dont joüissent constamment ceux, qui la pêchent, malgré la rigueur du froid, & des autres injures de l'air, ausquelles ils sont exposez, à l'usage ordinaire, qu'ils en font. 2°. L'AWO SANGI, & communément KOKADSURA, c'est-à-dire, petite

Différentes sortes de Baleine. LeSebio.

Awo Sangi.

Baleine : elle est de couleur grise ou cendrée, & différe un peu du Sebio dans la figure. 3o. Le NAGA Ss; celle-ci a communément depuis vingt pieds jusqu'à trente brasses de long, & a cela de particulier, qu'elle peut demeurer deux ou trois heures sous l'eau, & pendant ce tems-là aller fort loin, au lieu que les autres Baleines sont obligées de remonter à tous momens sur la surface de l'eau pour respirer. 4o. Le SOTOOKADSURA, c'est-à-dire, la Baleine des Aveugles : on l'appelle ainsi, parce qu'elle a sur le dos la figure d'un *Bijwu*, espece de Luth, dont les Aveugles jouënt en ce Pays. Elle n'est pas fort grande, & l'on n'en voit gueres, qui ayent plus de dix brasses de long. Sa chair passe pour être mal saine; on prétend qu'elle cause des toux, des fiévres, des ulceres sur la peau, & quelquefois la petite vérole. 5o. Le MAKO; c'est une petite Baleine, qui n'a jamais plus de trois ou quatre brasses de long : on donne aussi ce nom aux Baleinaux de toutes les especes. Le Mako se prend souvent sur les Cô-

Le Sotookadsura.

Le Mako. Am-

tes Orientales, & sur celles de Kiino Kuni & de Saxuma. On tire de sa tête une quantité médiocre d'huile; mais ce qui rend ce Poisson très-précieux, c'est qu'on trouve de l'Ambre gris dans ses intestins. Lorsqu'on voit à l'ouverture de ses boyaux une substance grumeleuse, semblable à la chaulx, c'est une marque qu'on y peut trouver aussi de l'Ambre gris: souvent même l'Animal le rend avec ses excrémens; & on le trouve sur la Côte; les Japonnois l'appellent *Kunfaranofuu*, c'est-à-dire, fiente de Baleine. Il est vrai que cet Ambre gris est la moindre de toutes les especes de ce bitume. On prétend qu'il se forme dans les entrailles du Mako d'une matiere grasse, que cet Animal trouve au fond de la mer, & qu'il mange. 6°. L'IWASIKURA, c'est-à-dire, le mangeur de Sardines; il a la queuë & les nageoires comme les autres Poissons. Kœmpfer le prit d'abord pour le Poisson, que les Hollandois nomment *Noord Caper*, mais il ne dit rien de sa grandeur. L'Iwasikura.

Au reste il n'y a rien dans toutes ces especes de Baleines, qu'on ne Utilité des Baleines.

mette à profit, excepté l'os de l'épaule. La peau, qui est noire dans la plûpart; la chair, qui est rouge & ressemble à celle de Bœuf; les intestins, qui, à cause de leur longueur, sont appellez *Fiakfiro*, c'est-à-dire, cent brasses, & toutes les parties internes, se mangent marinées, boüillies, rôtics, ou fricassées. On tire de l'huile de la graisse, en la faisant boüillir: on en mange même le sédiment, après qu'elle a boüilli une seconde fois; à l'égard des os, on fait boüillir ceux, qui sont d'une substance cartilagineuse, quand ils sont frais, & on les mange: ou bien on les ratisse, on les nettoye, puis on les fait sécher, & les Cuisiniers en font usage. Des parties nerveuses & tendineuses, blanches & jaunes, on fait des cordes, qui servent principalement dans les Manufactures de coton, aussi bien que pour les Instrumens de Musique; on ne jette pas même les tripailles, & les Cuisiniers les employent dans leurs aprêts. Des os de la machoire, des nageoires, & des autres os, qui sont d'une substance plus solide, on fait plusieurs

petites choses, entr'autres ces belles Balances, qui servent à peser l'or & l'argent.

Le SATSIFOKO est un Poisson, qui a deux, trois, & quelquefois cinq ou six brasses de long, avec deux dents longues, qui s'élevent perpendiculairement hors de sa gueule, & qu'on met quelquefois par maniere d'ornement sur le haut des Châteaux, des Temples, & des autres Edifices publics. On dit que ce Poisson, qui est très-rusé, est l'Ennemi mortel des Baleines, & qu'il les tuë en se glissant dans leur gueule, & leur dévorant la langue. Pour cet effet il baisse ses dents, & dispose tellement sa tête, que rien ne l'empêche d'entrer; la difficulté est de sçavoir comment il peut sortir. Du Satsifoko.

Le Poisson si connu dans les Indes Orientales sous le nom de TENIJE, se trouve au Japon, & on l'y nomme IRUKU. De l'Iruku.

Le FURUBE est un Poisson, qui n'est pas fort gros, les Hollandois le nomment *Blaser*, c'est à-dire souffleur, parce qu'il peut s'enfler jusqu'à prendre la forme d'une boule toute ron- Du Furube.

de. On en trouve de trois especes différentes, & toutes sont très abondantes. Ceux de la premiere, appellée SUSUMEBUKA, sont petits, & l'on n'en mange pas beaucoup. La seconde se nomme MABAKU, c'est-à-dire, le véritable *Baku*. Les Japonnois le regardent comme un mets très-délicat, mais il en faut jetter la tête, les intestins, les os, & toutes les tripailles ; laver & nettoyer la chair avec beaucoup de soin, sans quoi il causeroit la mort. On prétend même qu'il est toujours venimeux, & ceux, qui sont las de vivre, choisissent souvent ce poison, plutôt qu'une corde, ou un couteau ; il cause d'abord un évanouissement, puis des convulsions & le délire, enfin un violent crachement de sang, avec lequel on expire. Il est défendu aux Gens de guerre de manger de ce Poisson, & même d'en acheter. Si quelqu'un d'eux en meurt, son Fils perd le droit, qu'il auroit de succéder à son poste. On ne laisse pas de le vendre fort cher, & on le mange par délice, mais il faut qu'il soit frais. La troisiéme espece de Furu-

be s'appelle KITAMAKURA, c'eſt-à-dire, le Couſſin ſeptentrionnal, peut-être parce qu'il dort la tête tournée vers le Nord., car on donne le même nom à ceux, qui dorment dans la même ſituation. Toutes les trois eſpeces ſont venimeuſes, ſurtout la derniere, à laquelle on ne peut jamais ôter ſon venin; auſſi n'eſt-elle recherchée que de ceux, qui veulent s'empoiſonner.

Le Cheval, ou le Chien Marin eſt un Poiſſon très-ſingulier, à peu près de la longueur d'un Enfant de dix ans, ſans écailles, ni nageoires, la tête, la gueule, & la gorge grandes, le ventre large & plat comme un ſac, & qui peut contenir une grande quantité d'eau. Il a les dents minces & aiguës, comme celles d'un Serpent; les parties internes ſont ſi petites, qu'à peine ſont-elles viſibles. Il a ſous le ventre deux pieds plats & cartilagineux, avec des doigts, qui reſſemblent beaucoup aux mains d'un Enfant, & dont il ſe ſert apparemment pour marcher au fonds de la Mer: on en mange toutes les parties ſans exception.

Du Chien, ou du Cheval marin.

Du Tai. Le TAI est ce que les Hollandois appellent *Steenbrassen* dans les Indes. Les Japonnois le regardent comme le Roi des Poissons, & comme un Animal de bon augure, tant parce qu'il est consacré à JEBIS, qui est parmi eux le Dieu de la Mer, qu'à cause de la charmante variété & de l'éclat de ses couleurs. Quand il est dans l'eau, il ressemble à la Carpe, & ses couleurs sont le blanc & le rouge. Il est si rare, qu'il ne coûte jamais moins de mille cobangs. On trouve souvent sur les Côtes du Ximo un Poisson de la même espece, appellé KHARO TAI, à cause de sa couleur noire; il n'est pas à beaucoup près si estimé.

Le Susuki. Le SUSUKI est le même Poisson, que les Allemands appellent *Kahlkope*, c'est-à-dire, *tête chauve*, ou le *Scharvish* des Hollandois, mais plus long & plus délié.

Le Funa. Le FUNA ressemble à la Carpe, & on en fait beaucoup de cas, à cause de ses vertus médicinales, particulierement contre les Vers. Il y en a de plus gros de la même espece, qu'on nomme NAJOS.

Le MEBAAR est rouge, à peu près de la grosseur & de la figure d'une Carpe ; ses yeux s'avancent hors de sa tête, comme deux balles. On en pêche partout, c'est la nourriture la plus ordinaire des pauvres gens. Le KOI est de la même espece, il a quelquefois un sackf & demi de long. Il se prend dans les Rivieres, particulierement auprès des chûtes d'eau, qu'il s'efforce de remonter. On le transporte dans tout l'Empire frais ou mariné. On en pêche quelquefois dans le Lac de SAIFA, ou de TESIU, qui ont quatre sackfs de long. Du Mebaar, & du Koi.

Le MAAR, ou Saumon, se prend dans les Rivieres & dans les Lacs d'eau douce. L'ITOJORI est un petit Saumon. Le MAKUTS est ce que les Hollandois appellent *Harder* ; le SAWARA est le Poisson du Roi ; le FIUWO est le *Draatvisch* des Hollandois. L'ARA est ce que les mêmes Hollandois appellent dans les Indes *Jacobs-Evertz* ; le KUSUNA, est le Nezcourt ; le KAMAS est le Brochet ; l'ADSI est le *Maasbancker* des Hollandois. Il y en a Saumons, Brochets, Rayes, &c.

plusieurs especes, le plus gros s'appelle OOADSI; le TAKA est ce que les Hollandois nomment *Kaye*. Le KAME & le TAKOSAME sont des Rayes; on fait de leurs peaux, qui sont très-dures, des Etuits & d'autres curiositez. Les Peaux de ceux de Siam sont plus belles.

Le Jeje. Le JEJE est un Poisson large & plat, qui a la queuë longue; il y en a une espece, qui a au bout de la queuë un aiguillon de Corne ou d'Os, que les Japonnois regardent comme un remede infaillible contre la morsure des Serpens. On en frotte la Partie, qui a été morduë: aussi en porte-t'on toujours avec soi.

Soles, &c. Le COME ou le JEI est la Sole. Le KAREY est le Bot ou le Brut. Le BORA ressemble au Brochet; il a la chair blanche & délicieuse; on l'appelle aussi le Poisson de *Songaats*, parce qu'on le prend dans le Songaats, qui est le premier mois des Japonnois. On le marine & on le fume, comme on fait les Brochets à Breme. Ce Poisson, & en général tous ceux, qu'on marine, s'appellent KARASUMI. Il s'en prend beaucoup

à Nangazaqui & à Nomo, d'où on les transſporte à Jedo & dans les autres parties de l'Empire.

Du Katſuvvo.

Le meilleur KATSUWO ſe pêche ſur les Côtes de Gotto. On le coupe en quatre, on le fait ſécher par dégrez ſur la vapeur de l'eau boüillante, & on le ſert avec l'eau. Les Hollandois en tranſportent ſous le nom de *Comblomaas*. On ne ſçait pourquoi ils lui ont donné ce nom.

Du Managatſuwo, du Sake, de la Moruë.

Le MANAGATSUWO eſt plat, & a un œil de chaque côté. Le SAKE eſt peut-être une eſpece de *Cabelliau*, ou *Cabillen*, il reſſemble à la Moruë, & ſe marine. On le tire du Pays d'Yeſſo, & ſon nom vient de ce qu'il a preſque la même odeur que la Bierre appellée Sacki. Le TARA eſt une eſpece de Moruë, qui vient des Provinces du Nord, la meilleure eſt celle qui ſe pêche à TSIO-SIHN, & on lui en donne le nom.

Du Poiſſon Aiguille.

Le SAJORI, que les Habitans de Nangazaqui nomment SUSOMOIWO, eſt ce que les Hollandois appellent *Nadblvilsh*, c'eſt-à-dire, Poiſſon aiguille. C'eſt un petit Poiſſon, qui n'a pas plus d'un empan de longueur,

& mince, avec des picquans longs & aigus le long du dos.

Poiſſon volant, Sardine, Eperland, Poiſſon blanc.

Le TOBIWO eſt le Poiſſon volant. Celui du Japon ne paſſe gueres un pied en longueur; ſa chair eſt délicieuſe, mais on le prend rarement. L'IWAS eſt la Sardine; le KIFFUGO eſt l'Eperland; le JESO, que les Hollandois nomment *Sandkroper*, tient le milieu entre l'Eperland & l'Anguille. L'AI, ou AI NO WO, que les Hollandois nomment *Modevish*, eſt un Poiſſon d'eau douce, d'un empan de long, qui nage avec une vîteſſe ſurprenante. Le SIIROIWO, appellé par les Hollandois *Kleiner-Stind*, ou *Weiſſvish*, c'eſt-à-dire, Poiſſon blanc, ſe pêche au Printems à l'embouchure des Rivieres.

Harang, Poiſſon doré.

Le KONOSIIRO, que les Hollandois nomment *Saſſap*, eſt une eſpece de Harang, qui reſſemble aux *Strohmlings* des Suédois. Le KINGJO eſt un Poiſſon doré, qui ne paſſe gueres la longueur d'un doigt; il eſt rouge, & a la queuë d'un très-beau jaune luiſant, ou de couleur d'or; mais quand l'Animal eſt jeune, il eſt noirâtre. A la Chine & au

Japon, & dans presque toutes les Indes, on en garde dans des Etangs, & on le nourrit de Mouches, qui n'ont pas encore leurs aîles. Il y en a d'une autre espece, dont la queuë est de couleur d'argent.

Anguilles. L'UNAGI est l'Anguille ordinaire. L'OOUNAGI est une autre espece d'Anguille beaucoup plus grosse que l'ordinaire. JAATZME-UNAGI, c'est-à-dire l'Anguille à huit yeux, est ce qu'on appelle en Allemagne *Neunaug*, c'est-à-dire l'Anguille à neuf yeux. Le Doodsio est ce que les Hollandois nomment *Puyt-Aal*; cette espece d'Anguille est à peu près de la longueur du doigt, & a la tête fort grosse à proportion du reste du corps: on le trouve souvent dans les champs de Ris pleins d'eau, & dans les Etangs bourbeux. Il y en a de deux sortes; les unes ont de la barbe, les autres n'en ont point. Les Japonnois s'imaginent, qu'on peut en former artificiellement en coupant de la paille, la mêlant avec de la bourbe, & l'exposant le matin à la chaleur du Soleil. Le FAMMO, appellé par les Hollandois *Conger-Aal*, est plus

grand que les Anguilles communes; il leur ressemble, lorsqu'il est dans l'eau, mais il est plus mince.

Des Polypes. L'IKA est le Polype ordinaire. Les Chinois & les Japonnois le regardent comme un morceau rare & délicat. On le prend aisément avec un appas de la chair de son semblable. Le JAKO SEPIA, ou Seche, est une autre espece de Polype, qui a de longues queües aux pieds, & à l'extrémité desquels on voit des especes de petits crochets, avec quoi il s'attache aux Rochers, ou au fond de la Mer. C'est un entre-mets ordinaire, on le mange frais, boüilli, ou mariné. Il y a deux sortes de KURAGGE, qui est aussi une espece de Polype; l'un s'appelle MIDSUKURAGE, c'est-à-dire, le Polype blanc, il se trouve dans toutes les Mers, il est blanchâtre, transparent, aqueux, & n'est pas bon à manger; l'autre est plus rare, & on peut le manger, après lui avoir ôté toute son âcreté, ce qui se fait en cette maniere. On le fait d'abord tremper pendant trois jours dans une dissolution d'Alun, ensuite on le frotte, on le lave, & on

on le nettoye, jusqu'à ce qu'il devienne transparent, puis on le marine. Avant que de le faire tremper, on lui ôte sa peau, on le lave, on le marine, & on le garde séparément. Il y a de ces Polypes, qui sont si gros, qu'à peine deux hommes les peuvent soulever. Lorsqu'ils sont marinez, ils ont la même couleur, que ce qu'on appelle *Nidi Alcyonum*, qu'on mange, & qui viennent de la Chine. Des Chinois ont assûré à Kœmpfer, que ces nids d'Oiseaux ne sont autre chose, que la chair de ce Poisson. Le NAMAKO, que les Hollandois appellent *Kafferkull*, est bon à manger. L'IMORY est un petit Lézard d'eau, venimeux, qui est noir, & a le ventre rouge. Le TAKANOMACURA est ce qu'on appelle l'Oreiller du Polype. Le TAKO est une Etoile de Mer ordinaire, & ne se mange pas.

Des Tortuës.

De tous les Animaux à quatre pieds, qui vivent dans l'eau, il n'y en a point que les Japonnois estiment autant que le KI ou CAME, c'est-à dire, Tortuë ; la longue vie, qu'on lui attribuë, le fait regarder

comme un Animal de bon augure. Les Japonnois en ont une espece chimérique, qu'ils nomment MINOGAME, & qui dans la Langue sçavante est appellée MOOKE; les Temples & les Palais sont ornez de leur figure. Les Tortuës les plus communes sont l'ISICAME, ou SANKI, c'est-à-dire, la Tortuë des pierres, ou de montagne : c'est la Tortuë commune de terre, qui ne se trouve que dans les lieux pierreux & montagneux : le JO-GAME, ou DOO-GAME, c'est-à-dire, Tortuë d'eau. On dit que sur les Côtes septentrionnales & Orientales du Japon, il y a des Tortuës assez grandes, pour couvrir un homme depuis la tête jusqu'aux pieds.

Des Ecrevisses, & des Chevrettes.

On donne en général le nom de JEBI à toutes sortes d'Ecrévisses & de Chevrettes, tant de Mer que des Rivieres. En voici plusieurs especes particulieres. Le JEBISAKO est cette petite Ecrévisse, dont on trouve une si grande quantité sur les Côtes de la Mer Baltique. SAKO signifie généralement tout petit Poisson. Le SI JEBI ne differe pas beaucoup des

Ecrévisses ordinaires, non plus que le DAKMA-JEBI, excepté que celui-ci se prend dans l'eau douce, & que quand il a un an, il devient noir. Le KURUMA-JEBI, ou Ecrévisse à rouë, ainsi appellé à cause de la figure de sa queuë. L'UMI-JEBI, c'est-à-dire, la grande Ecrévisse, il a ordinairement un pied de long. Après l'avoir fait boüillir, on le coupe en petits morceaux, & on le sert en entremets. Il faut prendre garde de ne pas manger sa queuë noire; elle cause le mal de ventre, ou le *Cholera morbus*. Le SIAKVVA; il a la queuë large, & on en prend souvent avec d'autres petits Poissons: il a très-peu de chair, & à peine lui en reste-t'il dans le tems de la pleine Lune. En général les Animaux testacez, & crustacez, qu'on trouve dans ces Mers, & partout l'Océan Indien au-delà du Gange, sont plus pleins & plus charnus dans le tems de la nouvelle Lune; c'est le contraire de ce qui arrive dans les Mers d'Europe. Le GAMINA, ou KOONA, a la coquille diversifiée de plusieurs couleurs charmantes. Le KANI, c'est-à-

dire, l'Ecréviſſe de poche, eſt notre Ecréviſſe de Riviere. On appelle du même nom tous ceux, qui vivent dans l'eau douce. Le KABUTOGANI ou UNKIU, eſt d'une ſtructure ſinguliere; il a un piquant, ou épée pointuë, longue & dentelée, qui lui ſort de la tête, & le dos un peu rond & liſſé. Le GADSAME n'eſt pas plus gros que l'Ecréviſſe ordinaire; ſon écaille ſupérieure ſe termine en pointe des deux côtez. Il a quatre pieds, mais les deux de devant ſont plus grands que ceux de derriere. Le SIMAGANI, c'eſt-à-dire, l'Ecréviſſe de poche cannellée, a la Coquille toute couverte de verruës & de pointes. Ses jambes de derriere ſont liſſes & preſque cylindriques. On en prend beaucoup ſur les Côtes Orientales, & dans le Golphe de Surunga. Il s'en trouve d'une groſſeur incroyable: Kœmpfer en acheta à Surunga une jambe, qui étoit auſſi longue & auſſi groſſe que l'os de la jambe d'un homme.

Des Huîtres & des Coquillages.

Les Mers du Japon nourriſſent une grande quantité de toutes ſortes d'Huîtres, de Moules & de Co-

quillages, qui se mangent crus, marinez, salez, boüillis, ou fris. On les amasse tous les jours sur les Côtes, quand la marée est basse. Il y a des Pêcheurs, qui les prennent à une profondeur considérable en plongeant. Les autres se servent de Filets. Voici les plus connus. L'AWABI, dont nous avons parlé dans le Livre préliminaire à l'occasion des Perles, est un Coquillage univalve ouvert, de la grosseur d'une coquille de Perle Persienne ordinaire, mais plus profond. Il se trouve fort avant sous l'eau, où les femmes des Pêcheurs les trouvent attachez aux Rochers & au fond de la Mer; ces habiles Plongeuses ont soin de s'armer de longs Couteaux, pour se défendre des KAYES, ou Marsoüins, & lorsqu'elles voyent un Awabi, elles l'enlevent tout d'un coup, avant qu'il les apperçoive, autrement il se cramponneroit de telle sorte, qu'il seroit impossible de l'arracher; sa Coquille est remplie d'une grosse piece de chair de couleur jaunâtre, ou blanchâtre, & très-coriace, quoiqu'elle n'ait point de filets. Les Japonnois

disent que c'étoit la nourriture ordinaire de leurs ancêtres, & pour conserver la mémoire de cette antique sobriété, ils en font toujours servir un plat, quand ils mangent en compagnie. On en joint aussi toujours un morceau à tous les présens, que l'on fait, pour la même raison, & parce que cette chair est, disent-ils, de bon augure. On la coupe en petites tranches, ou filets minces, & on les fait sécher sur un ais. On trouve quelquefois une Perle dans ce coquillage, mais elle est d'une vilaine couleur jaunâtre, mal formée, & n'a aucune valeur.

Le TAIRAGI est un Bivalve plat, long, mince, & fort grand, presque transparent, d'une figure, qui approche de la triangulaire, & qui sur une large face se termine en pointe. Le Poisson est attaché à chaque côté de la Coquille avec un tendon très-fort. Les meilleurs se trouvent dans le Golphe d'Arima, & on en tire quelquefois des Perles. L'AKOJA est aussi un Bivalve plat d'environ la longueur de la main ; sa surface extérieure, couverte d'Ecailles, est

l'une vilaine figure ; mais on trouve
au dedans une excellente Nacre de
Perle reluisante ; ceux de la meilleu-
e sorte, & qui produisent les plus
belles Perles, se pêchent dans le Gol-
phe d'Omura. Le MIRAKAI est la
Moule noire & commune d'eau dou-
e, qui se trouve dans les Rivieres
& les Lacs d'Allemagne:

Les FAMAGURIS sont des Bivalves
e la même figure & grosseur, mais
lus épais, lisses & blancs en de-
ans, de couleur brune, ou châ-
tin en dehors. On peint en dedans
lusieurs figures curieuses, & cela
rt d'amusement à la Cour du Dai-
r. On en a formé une espece de
eu, qui se jouë de cette maniere.
On en jette plusieurs tas à terre, &
près que chacun en a pris sa part,
elui-là gagne, qui en produit un
lus grand nombre de paires. Cha-
ue paire a des crochets particuliers,
ar où on peut facilement les distin-
uer & les assembler, quelque mê-
es qu'elles puissent être. Les meil-
urs se prennent sur les Côtes de
uanto, où ils sont en plus grande
bondance qu'en aucun autre en-
roit.

Le SIDSIMI eſt un petit Bivalve, qui reſſemble au FAMAGURI, mais qui eſt plus mince ; on le trouve enfoncé dans la bourbe. Le KATSI ou UTSIKAKI ſont les Huîtres. Celles du Japon ſont difformes, raboteuſes, pierreuſes, elles croiſſent attachées les unes avec les autres, & aux Rochers. Il y en a principalement de deux ſortes, les unes ſont fort groſſes ; les meilleures, & les plus eſtimées ſe trouvent dans le Golphe de KAMAKURA. Les autres ſont aſſez petites. Le KISA, ou AKAGUI, eſt un autre Bivalve blanc en dehors, avec des rayes profondes, preſque paralelles, & en dedans de couleur rougeâtre ; on met un manche à cette Coquille, & on s'en ſert dans les Cuiſines, comme de cuillieres. Le NAKATAGAI eſt une grande Coquille noire, difforme, un peu ronde, & cannelée. L'ASARI eſt une petite Coquille mince de couleur griſe, ou cendrée. Le TE, ou MATE'E eſt un Bivalve oblong, mince, entr'ouvert à chaque bout ; le Poiſſon, qu'il renferme, paſſe pour un délicieux manger. L'UMI FAKE eſt un autre Bival-

ve à peu près de la même eſpece, d'un empan de long, & ſi gros, qu'à peine peut-on le tenir entre le poulce & l'index. On en marine la chair. Ce coquillage ne ſe trouve que ſur les Côtes du Chicungo, & il y a des ordres exprès du Prince de ce Pays, de n'en point pêcher, jusqu'à ce qu'on en ait trouvé une quantité ſuffiſante pour la table de l'Empereur.

Les TAKARANGAIS, qu'on nomme *Cowers* dans les Indes, ſont au Japon de différentes eſpeces. Les meilleurs viennent des Iſles LIQUEIOS, & ſont le principal ingrédient du Fard blanc; dont uſent les femmes Japonnoiſes. Le SASAI eſt un Univalve turbiné, gros, épais, odoriférant, blanc, & plein de piquans. Il a la bouche fermée, & une eſpece de couvercle plat, épais, de ſubſtance pierreuſe, raboteux, & en dehors aſſez ſemblable au *Lapis Judaïcus*, mais plus pointu & plus liſſe. Le NISI eſt un autre Univalve à peu près de la même forme, mais plus gros, la chair n'en eſt pas à beaucoup près ſi bonne. Ils ſe tiennent l'un & l'autre fortement attachez aux Ro-

chers, & au fond de la Mer, comme l'Awabi.

Des Limaçons. Les TANNISIS font les Limaçons communs de terre, ils font noirs, ils cherchent leur nourriture dans la bourbe des champs de Ris; ils ont la bouche fermée, & une couverture oblongue, & presque pierreuse. Le BAI est un Limaçon dans une coquille blanche, oblongue, & turbinée. Le RAS ou MIVA en est un autre de la même espece, mais noir, & plus petit. On les trouve l'un & l'autre sur le rivage en basse marée. Le KABUTO est un Univalve petit, oval, & turbiné. Il y en a un autre plus petit encore, qui est turbiné, & qu'on nomme SUGAI.

CHAPITRE X.

De la fertilité du Japon; des Plantes, & de l'Agriculture.

QUAND le Japon ne renfermeroit pas dans son sein les Métaux les plus précieux, il n'en feroit pas moins un des plus riches Pays du monde, s'il est vrai que la bonté du

climat, la fertilité de la terre, & l'industrieuse activité des Habitans d'un Pays sont ses véritables richesses. Je ne sçai même si l'antique sobrieté des Japonnois, & le mépris, qu'ils faisoient de l'Or & de l'Argent, lorsqu'ils les possédoient sans le sçavoir, ne les rendoit pas plus heureux, que n'ont fait ces découvertes. Une plus grande opulence ne sert qu'à multiplier nos besoins, & qu'à irriter une cupidité, que tous les Trésors du monde ne peuvent assouvir : Il faut pourtant avoüer à la loüange de ces Insulaires, qu'ils ont sçû mettre un frein à leurs désirs, qu'ils sont devenus plus riches, sans cesser d'être laborieux, & que s'ils ne sont pas aujourd'hui aussi sobres que leurs Ancêtres, ils le sont encore plus qu'aucune Nation policée, que nous connoissions. En un mot, l'Etat, ainsi que je l'ai remarqué ailleurs, a augmenté ses richesses, mais le Peuple a conservé sa pauvreté, & ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la vûë des unes ne lui a rien fait perdre de son estime pour l'autre.

Rien n'a peut-être contribué da-

vantage à produire un effet si avantageux, que la nécessité, où les Japonnois, réduits à eux seuls, & sans aucun Commerce au dehors, pendant plus de deux mille ans, se sont trouvez de ne se devoir qu'à eux-mêmes tout ce dont ils avoient besoin pour la vie. Car on conçoit aisément qu'un Peuple extrêmement nombreux, qui habitoit un Païs assez peu fertile de son propre fond, & qui n'a jamais pû comprendre, ni goûter qu'il dût dépendre de ses voisins, pour avoir le nécessaire, a dû chercher dans son industrie & dans son travail de quoi suppléer à ce que la Nature lui avoit refusé. Aussi a-t'il poussé l'Agriculture plus loin qu'aucun autre, & il a par ce moyen fait naître l'abondance du sein de la stérilité; au lieu qu'on voit tous les jours des Terres favorisées de tous les dons de la Nature, fournir à peine de quoi subsister à ceux, qui les ont reçûës en partage; c'est que l'Auteur de l'Univers a condamné tous les hommes au travail, que la peine attachée à ceux, qui veulent secoüer ce joug, est une indigence forcée, &

que ce n'eſt pas tant la roſée du Ciel, que la ſueur du front, qui donne la véritable fécondité aux Campagnes.

C'eſt ainſi qu'au Japon, non ſeulement le plat Pays, qu'on n'employe preſque jamais en pâturages, mais les Montagnes mêmes les plus hautes, produiſent du Bled, du Ris, des Légumes, & une infinité d'herbes nourriſſantes & médecinales. Les Terres baſſes & unies ſe labourent avec des Bœufs, on ſe ſert des Hommes pour cultiver les lieux de difficile accès, & tout eſt fumé & façonné avec un ſoin & un art infini. Il ne manque à ces Inſulaires, pour raiſonner conſéquemment, & pour entrer tout-à-fait dans les vûës du Créateur, que d'avoir annobli l'Artiſan, après avoir bien conçu la néceſſité de l'Art, & l'avoir porté à une ſi grande perfection. Mais là, comme partout ailleurs, on a placé la Nobleſſe, non dans ce qui eſt utile, mais dans ce qui flatte, & dans ce qui ſert les paſſions. Celle des Japonnois eſt l'eſprit de domination; on ne parvient chez eux aux diſtinc-

tions & aux honneurs, que par la politique & les armes : comme s'il étoit reçû parmi les hommes, que pour s'élever au-dessus des autres, il faut être le fléau du genre humain. en suivant les régles d'une folle ambition, & d'une fausse sagesse.

De la culture de la terre, & de la distribution de la récolte.

Les Japonnois donnent à leurs Terres pour les rendre fertiles, une façon assez singuliere. Ils ont toujours pour cela de grands amas de fiante, & de toutes sortes de falerez, à quoi ils joignent de vieilles nippes, qu'ils brûlent; ils y employent même des Coquilles d'Huîtres, & ce mélange produit un excellent engrais. Avant que d'ensémencer une Terre, ils la mesurent, & la même chose se fait, lorsque le tems de la moisson approche : ensuite ils supputent ce que la récolte rapportera. Leurs conjonctures sont pour l'ordinaire d'une justesse surprenante, & par-là les Seigneurs ne sont point exposez à être trompez par leurs Fermiers. Les Propriétaires ont six dixiémes de tous les fruits de leurs Terres, les quatre autres sont pour les Fermiers. Ceux qui font valoir les

Terres du Domaine, ne donnent que quatre dixiémes aux Intendans de l'Empereur, les deux autres leur appartiennent. Si quelqu'un défriche une Terre, qui n'est point à lui, il en reçoit toute la récolte les deux ou trois premieres années; mais dans les Baux on a égard à la bonne, ou à la mauvaise qualité du terroir, & il est ordonné par une Loi, que si quelqu'un laisse passer une année sans cultiver sa Terre, il en perd la propriété.

Les Japonnois cultivent surtout ce qu'ils appellent les cinq Fruits de la terre, & qui pendant plusieurs siécles ont fait presque les seuls alimens du Pays; la Religion y défendant l'usage de la viande : mais soit dispense, soit relâchement, cette regle n'est pas aujourd'hui fort exactement observée. Les cinq fruits, dont je viens de parler, sont le Ris, l'Orge, le Froment, & deux sortes de Féves. Le Ris du Japon, surtout celui d'une certaine espece, qui est la plus commune, particulierement dans les Provinces Septentrionnales, l'emporte beaucoup sur celui des In- Des cinq fruits de la terre.

des ; il eſt blanc comme la neige, & ſi nourriſſant, que les Etrangers, qui n'y ſont pas faits, en doivent uſer fort modérément. Toute la préparation, qu'on y apporte, c'eſt de le faire bien boüillir, & on s'en ſert dans les repas, comme nous faiſons du pain. Ce qui en reſte au-delà du néceſſaire pour la proviſion annuelle, eſt employé à faire une Bierre, qu'on appelle SACKI. Le Ris ſe ſeme dans la ſaiſon des pluyes, & ce ſont les Femmes, qui s'occupent à ce travail.

On ſeme le Ris dans tous les terreins, où il en peut venir, & qui ne ſont pas néceſſairement employez à autre choſe. Les terres les plus propres pour cette ſemence, ſont celles, qui ſont baſſes & plates, & diſpoſées de maniere, qu'on puiſſe les percer de canaux, pour y porter l'eau de toutes parts. La Province de Figen eſt une des plus fertiles en Ris, & nulle autre part il n'eſt plus excellent. Auſſi les Campagnes y ſont-elles toutes coupées par des Canaux, tirez des Rivieres, & par le moyen des Ecluſes on les innonde entiere-

ment, quand on veut.

Le grand uſage de l'Orge eſt pour la nourriture des Chevaux & du bétail ; on ne laiſſe pas de ſe ſervir quelquefois de ſa farine dans les aprêts des viandes, & d'en faire des Gâteaux : les Pauvres mêmes en font du pain. Il croît dans le Pays une eſpece d'Orge, dont les épis, quand ils ſont mûrs, ſont de couleur de pourpre ; c'eſt un pur ornement pour les Campagnes, car ce grain n'eſt bon à rien : le Froment n'eſt pas ſi eſtimé dans ces Iſles, & on l'y donne preſque pour rien : on en fait néanmoins de petits Gâteaux, & des *Vermicellis*, comme en Sicile. Des deux eſpeces de Fêves, dont j'ai parlé, les unes ſont groſſes, comme des Poids de Turquie, & croiſſent de la même maniere que les *Lupins*. On fait de leur farine une boüillie, qui ſert pour les ſauſſes, au lieu du beurre, que les Japonnois ne connoiſſent point, & une ſorte de ragoût, que l'on mange au commencement du repas, pour ſe mettre en appetit. Ils le nomment *Soeju*, ou *Embamma* ; ce légume eſt après le Ris

De l'Orge, du Froment des Fèves.

le plus estimé, & on l'appelle *Fêve-Daïd*. L'autre espece, nommée *Fêve-So*, croît aussi à la maniere des Lupins ; elle est blanche, & sa figure approche assez de la Lentille, ou du *Cajan* des Indes. On fait des gâteaux de sa Farine cuite avec du sucre. Le Millet, & plusieurs autres grains connus parmi nous, entrent aussi dans la nourriture des Japonnois, & les Pauvres joignent à tout cela un peu de Poisson sec ; les personnes aisées y ajoûtent le gibier, qui ne coûte presque rien, n'y ayant gueres de Pays au monde, où il s'en trouve en si grande abondance, & de plus d'especes différentes.

Les Japonnois cultivent le Chanvre & le Cotton, autant qu'ils peuvent se ménager pour cela de terrein, sans préjudice des Plantes, qu'ils jugent plus nécessaires, ou plus utiles : mais on trouve dans toutes leurs Isles un Chanvre sauvage, dont on fait plusieurs Etoffes, & quelques-unes même assez fines. La semence de plusieurs Plantes fournit aussi des Huiles, qui sont propres à bien des choses, tant dans la Médecine, que

dans les uſages domeſtiques. La plus eſtimée de toutes ſe tire du KIRI, dont nous donnerons ailleurs la deſcription.

Goût particulier des Japonnois pour leur nourriture.

La plûpart de nos Herbes potageres, & de nos Racines, croiſſent partout, les autres y viendroient ſans peine ; les Portugais les y avoient ſemées avec ſuccès, & les Hollandois le font encore tous les jours dans leur petite Iſle de Deſima. Il y en a auſſi une infinité d'autres, qui ſont propres au Pays, & que nous ne connoiſſons pas : les Forêts, les Montagnes, les lieux les plus ſtériles, les rivages même de la Mer en ſont couverts : quelques-unes ſont venimeuſes, & les imprudens y ſont quelquefois attrapez ; mais elles ne ſont pas tout-à-fait inutiles, on a trouvé le ſecret de leur ôter leurs qualitez malfaiſantes, & de les employer pour la nourriture, & même pour les délices de la vie. On ne ſçait au Japon ce que c'eſt, que d'avoir des baſſe-cours, ni de nourrir aucune ſorte d'Animaux pour les manger. Les Bœufs ne ſont que pour le labourage, les Chevaux pour les

voyages & pour la guerre ; le reste est dans les bois, jusqu'aux Poules & aux Cochons, dont on ne mange jamais. D'ailleurs ces Peuples laissent assez ce qu'ils mangent dans leur état naturel. Le Vinaigre, le Beurre, le Laitage, le Safran, & les Epiceries, ne leur sont point connus, ou ne sont point de leur goût. Les gens de qualité, surtout ceux, qui sont de la Secte des Philosophes, & ceux, qui ne reconnoissent les Dieux que pour l'exemple, & pour ne se pas singulariser, mangent de tout, & font bonne chere à leur façon : quoiqu'en général il soit vrai de dire que la Nation n'estime pas beaucoup le plaisir de la table.

CHAPITRE XI.

De quelques especes de Mûrier, dont les Japonnois font leur Papier, & de la maniere dont il se fait.

Du Mûrier ordinaire.

LE Mûrier, si on en croit Kœmpfer, tient sans contredit le premier rang parmi les Arbres du Ja-

pon. A la vérité ſon fruit, qui eſt noir & blanc, eſt aſſez inſipide, mais ce défaut eſt abondamment récompenſé par l'avantage, qu'on tire de ſes feüilles, qui ſont la nourriture ordinaire des Vers à ſoye. Il croît dans la plûpart des Provinces du Japon, mais ſurtout dans celles du Nord, où pluſieurs Villes & Villages ne ſubſiſtent, que par le moyen des Manufactures d'Etoffes de ſoye, quoique la Soye qu'on y employe, ne ſoit pas d'une grande fineſſe. Auſſi paroît-il que les Japonnois n'ont gueres eu en vûë dans le Commerce étranger, que les Soyes de la Chine, & de quelques endroits des Indes, qui ſont beaucoup plus fines que les leurs, & dont les Exilez de Fatſiſio font leurs belles Etoffes.

Les Japonnois ont une autre eſpece de Mûrier, dont ils ne tirent pas un moindre avantage, c'eſt le KADSI, ou Arbre du Papier. Quoique cet Arbre croiſſe naturellement dans les champs, on le tranſplante, & on le cultive avec ſoin : il croît avec une vîteſſe ſurprenante, & ſes branches s'étendent fort loin. Il pro-

Du Kadſi, ou Arbre du Papier.

duit une très-grande quantité d'écorces, dont on fait du Papier, des Cordes, des Mêches, des Etoffes, du Drap, & plusieurs autres choses. Nous ne nous arrêterons qu'à ce qui regarde le Papier, dont on sera sans doute bien aise de voir ici la fabrique.

Maniere de faire de Papier.

Après la chûte des feüilles, c'est-à-dire, vers le mois de Décembre, les rejettons de l'année, qui sont fort gros, se coupent de la longueur de trois pieds au moins : on les met en pacquet, & on les fait boüillir dans de l'eau, où l'on jette des cendres. S'ils sont trop vieux coupez, & qu'ils se soient séchez, on les laisse tremper pendant vingt-quatre heures, avant que de les faire ainsi léciver. Les pacquets doivent être fort serrez, & quand on les a mis dans la chaudiere, il faut avoir soin de les faire couvrir. On les y laisse ensuite boüillir jusqu'à ce que les bâtons laissent voir un demi poulce de bois dépoüillé de leur écorce. Alors on les tire de l'eau, on les laisse refroidir à l'air, puis on les fend de long, on les dé-

poüille entierement de leur écorce, & on jette qui ce n'eſt bon à rien. On fait enſuite ſécher l'écorce, on la nettoye, & on la laiſſe tremper dans l'eau pendant trois ou quatre heures. Dès qu'elle eſt ſuffiſamment ramollie, on en racle avec un couteau la ſurface, & l'on ſépare en même tems l'écorce, qui a une année, de celle, qui eſt plus jeune & plus mince. Les premieres donnent le meilleur papier : les ſecondes en font un, qui eſt noirâtre, & qui n'eſt pas mauvais. S'il y a de la vieille écorce mêlée avec le reſte, on la met à part, pour un papier plus groſſier que les deux autres.

Lorſque toutes ces écorces ont été bien nettoyées de nouveau, on les fait encore boüillir dans la cuve, mais on y met moins de cendres que la premiere fois, & tout le tems qu'elles ſont ſur le feu, on les remuë avec un roſeau, en verſant de tems en tems de nouvelle leſſive, mais autant préciſément, qu'il eſt néceſſaire, pour arrêter la trop grande évaporation, & pour ſuppléer à ce qui s'eſt conſumé. Il faut

continuer cette opération, jusqu'à ce que la matiere devienne si déliée, qu'étant légerement touchée du bout du doigt, elle se dissolve & se sépare comme de la bourre, ou comme un amas de fibres. Au reste la lessive, dont on se sert ici, se fait de cette maniere. On met deux pieces de bois en croix sur une cuve; on les couvre de paille, sur laquelle on répand de la cendre moüillée, puis on verse dessus de l'eau boüillante, qui à mesure qu'elle passe au travers de la paille pour tomber dans la cuve, s'imbibe des parties salines de la cendre, & fait la lessive, dont il s'agit.

On lave encore les écorces, après qu'elles ont boüilli une seconde fois, mais il faut y apporter une grande atrention: car si elles ne sont pas assez lavées, elles ne feront qu'un papier grossier; si elles le sont trop, le papier sera fin & blanc, mais il boira. Pour l'ordinaire c'est dans la Riviere, qu'on les lave, & on les y trempe dans une espece de van ou de crible, & tandis qu'elles y sont, on les remuë avec la main, jusqu'à

ce qu'elles ſoient déliées à la conſiſtance de la laine, ou d'un duvet fort doux. Mais pour faire le papier le plus fin, on les lave une troiſiéme fois, ou plutôt on les laiſſe tremper enveloppées dans un linge. On a ſoin auſſi d'en ôter les nœuds & la bourre, auſſi bien que toutes les parties hétérogenes, qui pourroient s'y être gliſſées, & on les met à part avec les écorces les plus groſſieres, pour le mauvais papier. Ainſi rien n'eſt perdu dans cette Fabrique.

La matiere étant lavée, autant qu'on le juge à propos, elle eſt poſée ſur une table de bois uni & épais, puis deux ou trois perſonnes la battent avec des bâtons, juſqu'à ce qu'on l'ait renduë auſſi fine, qu'on la veut avoir; en cet état elle eſt comme du papier, qui, à force d'être trempé, n'a preſque plus de conſiſtance. Enſuite on la met dans une cuve avec l'infuſion glaireuſe & gluante de ris, & celle de la racine d'un petit arbriſſeau appellé ORENI, qui a les mêmes qualitez : le tout eſt remué avec un roſeau bien

net, & fort délié, jusqu'à ce que la matiere soit parfaitement imbibée de ces infusions. Cela se fait mieux dans une cuve étroite, d'où cette composition est transvasée dans une plus grande, assez semblable à celles, dont on se sert dans nos Manufactures de papier. On tire de cette seconde cuve les feüilles une à une dans des moules de jonc, & pour les faire sécher à propos, on les met en pile sur une table couverte d'une double natte, & l'on insere entre chaque feüille un roseau, qui avance par les deux bouts, & qui sert à les soulever les unes après les autres, quand il est tems. Chaque pile est couverte d'un ais fort mince, de la grandeur & de la figure des feüilles de papier, & l'on met dessus des poids assez légers, de peur que les feüilles, encore humides & fraîches, ne se pressent trop l'une contre l'autre : puis on en ajoûte de plus pesants, pour exprimer toute l'eau, dont elles sont imbibées. Le jour suivant on leve les feüilles une à une avec le roseau, qui les séparoit, & avec la paulme

de la main on les jette ſur des planches longues & raboteuſes, faites exprès pour cet uſage, & elles s'y tiennent aiſément, à cauſe d'un peu d'humidité, qui leur reſte encore. On les expoſe enſuite au Soleil, & lorſqu'elles ſont entierement ſeches, on les met en monceaux, on les rogne tout autour, & il ne leur manque plus rien, pour être dans leur perfection.

La couleur blanche de ce papier lui vient de l'infuſion de ris, & ſa conſiſtance, d'une certaine glaire viſqueuſe, qui ſe trouve dans cette même infuſion, & dans celle de la racine d'Oreni. L'infuſion de ris ſe fait dans un pot de terre non verniſſé, où l'on met d'abord tremper les grains de ris dans l'eau; on agite enſuite le pot, d'abord doucement, puis plus fortement par dégrez : à la fin on y verſe de l'eau fraîche, & le tout eſt paſſé au travers d'un linge. Ce qui demeure dans le linge, après qu'on l'a laiſſé bien écouler, eſt remis dans le pot, où l'on recommence la même façon, & cela ſe répete, tant qu'il reſte quelque viſ-

cosité dans le ris. Le ris du Japon est d'autant meilleur pour cet usage, qu'il est le plus blanc, & le plus gras, qui croisse dans toute l'Asie. L'infusion de la racine d'Oreni, qui doit être jointe avec celle de ris, a aussi sa façon particuliere; la voici. La racine coupée en petits morceaux, & pilée, est jettée dans l'eau fraîche, où en une nuit elle devient glaireuse, & propre à l'usage, dont il est question, après quoi on la passe dans un linge. Mais il est à observer que les différentes Saisons de l'année demandent une différente quantité de cette infusion. Par exemple, en Eté, il en faut davantage, parce que la chaleur dissout cette espece de colle, & la rend plus fluide: d'ailleurs une trop grande quantité de cette liqueur rendroit le papier trop mince, & trop peu le rendroit trop épais, inégal, & sec. Dès les premieres feüilles qu'on leve, on s'apperçoit du défaut, s'il y en a, mais il n'est plus tems d'y remédier. Au lieu de la racine d'Oreni, laquelle est souvent très-rare, surtout au

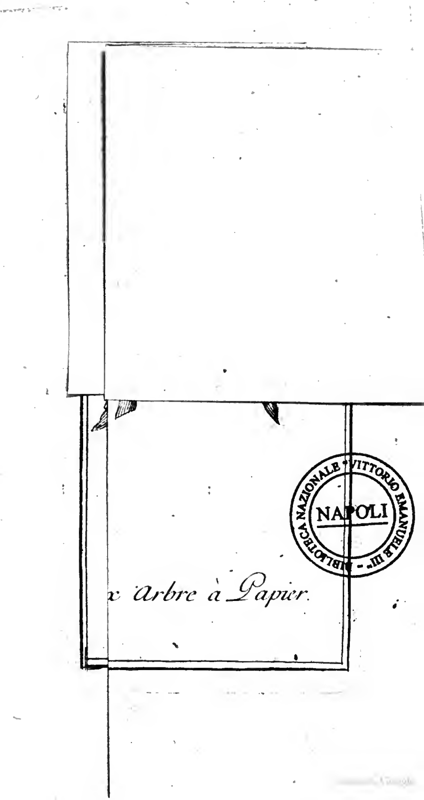
commencement de l'Eté, les Papetiers se servent d'un arbrisseau rampant, nommé SANE-KADSURA, dont les feüilles rendent une sorte de gluë assez semblable à celle de la racine d'Oreni, mais l'infusion n'en est pas tout-à-fait si bonne.

Il est bon de remarquer encore, que les deux nattes, sur lesquelles les feüilles de papier, fraîchement levées de leurs moules, sont posées en pile, doivent être différemment faites. Il faut que celle de dessous soit plus épaisse & plus grossiere, & celle de dessus plus claire, & faite de joncs plus minces. La raison pourquoi elles ne doivent pas être si serrées, c'est pour laisser un passage libre à l'eau; & on les prend plus minces, afin qu'ils ne fassent aucune impression sur le papier. On fait aussi une sorte de gros papier, dont on se sert communément pour les enveloppes, de l'écorce d'un arbrisseau appellé KADSE-KADSURA, & on y garde à peu près la même méthode. On vend à SYRIGA, Ville de la Province de Surunga, une espece de papier épais &

fort, très-proprement peint, & plié en feüilles si grandes; qu'une seule suffiroit pour faire un habit. D'ailleurs ce papier ressemble tellement à une étoffe de laine, qu'on s'y pourroit méprendre. En général tout le papier du Japon est si fort, qu'il n'en est aucun, dont on ne puisse faire de la corde.

Pour rendre cette Description complette, il y faut ajoûter celle des Plantes, dont on fait le papier.

Le KADSI ou KAADSI est un Figuier que Kœmpfer définit PAPYRUS *fructu mori celsa, sive Morus sativa foliis urticæ mortuæ cortice papyriferâ.* D'une racine forte, branchuë & ligneuse s'éleve un tronc droit, épais, uni, fort branchu, couvert d'une écorce de couleur de chataigne, grosse, ferme & visqueuse, inégale en dehors, & polie en dedans, où elle tient au bois, qui est mou & cassant, plein d'une moëlle grande & humide. Les branches & les rejettons sont fort gros, couverts d'un petit duvet, ou laine verte, qui tire sur le pourpre-brun. Ils sont cannellez, jusqu'à ce que la


x Arbre à Papier.

moëlle croisse, & séchent, dès qu'ils sont coupez. Les rejettons sont entourez irrégulierement de feüilles à cinq ou six poulces de distance l'une de l'autre, quelquefois davantage : elles tiennent à des pédicules minces & velus de deux poulces de longueur, de la grosseur d'une paille, & d'une couleur tirant sur le pourpre-brun. Les feüilles different beaucoup en figure & en grandeur : elles sont divisées quelquefois en trois, d'autres fois en cinq lobes dentez comme une scie ; étroits, d'une profondeur inégale, & inégalement divisez. Ces feüilles ressemblent en substance, figure, & grandeur à celles de l'*Urtica mortua*, étant plattes ; minces, un peu raboteuses, d'un verd obscur d'un côté, & d'un verd blanchâtre de l'autre ; elles se sechent dès qu'elles sont arrachées, aussi-bien que toutes les autres parties de l'arbre. Un nerf unique, qui laisse un grand sillon du côté opposé, s'étend depuis la base de la feüille jusqu'à la pointe, d'où partent plusieurs petites veines quasi paralelles,

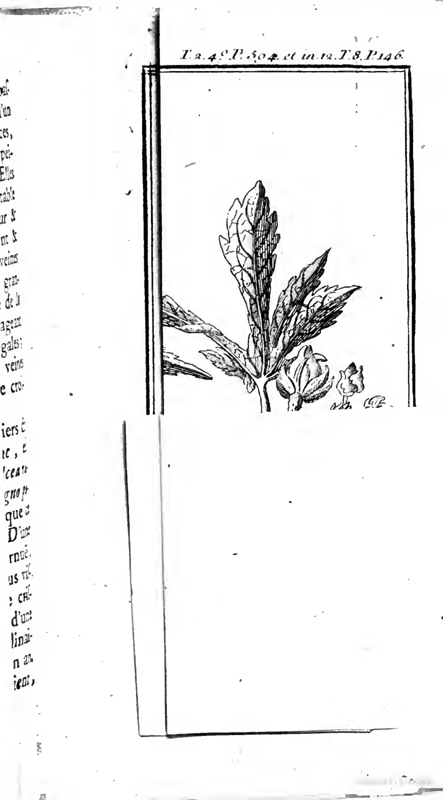
qui en pouſſent d'autres plus petites tournées vers les bords des feüilles, & ſe recourbent vers elles-mêmes. Les fruits viennent en Juin & en Juillet des aiſſelles des feüilles aux extrémitez des rejettons : ils tiennent à des queues courtes & rondes, & ſont un peu plus gros qu'un pois, entourez de poils pourprez : ils ſont compoſez de pepins verdâtres au commencement, & qui en mûriſſant tournent ſur le pourpre-brun : ce fruit eſt plein d'un jus douçâtre. On cultive l'arbre ſur les collines & ſur les montagnes ; les jeunes rejettons de deux pieds de long ſont coupez & plantez à une médiocre diſtance vers le dixiéme mois ; ils prennent d'abord racine, & leur extrémité ſupérieure ſéchant bientôt, ils pouſſent pluſieurs jets, qui peuvent être coupez vers la fin de l'année, lorſqu'ils ſont parvenus à la longueur d'une braſſe & demie, & à la groſſeur du bras d'un homme médiocre.

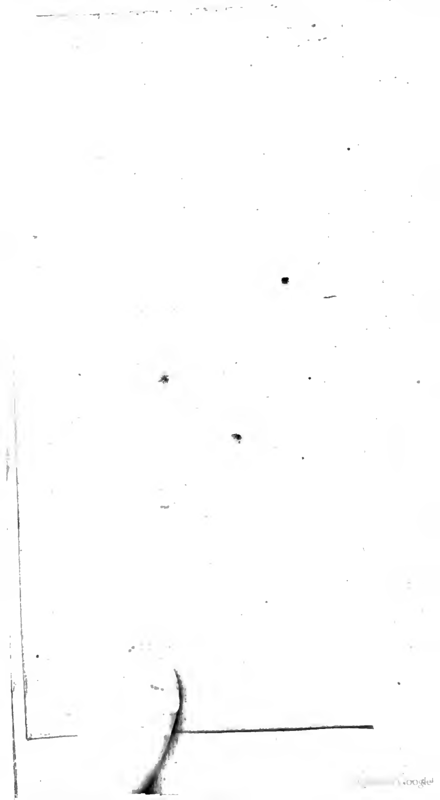
On trouve auſſi ſur les montagnes un KAADSI ſauvage, mais qui n'eſt bon à rien. Il y a bien de l'ap-

parence que c'eſt ce même arbriſſeau, que Kœmpfer appelle KADSI ou KAGO-KADSIRA; le faux arbre à papier. Il le définit *Papyrus procumbens lacteſcens, folio longe lanceato, cortice chartaceo*; il ne parle, ni de ſes fruits, ni de ſes feüilles, qu'il n'a point vûës, non plus que les fleurs du véritable *Kaadſi*. Le *Kadſi-Kadſira* a une racine épaiſſe, longue, unique, d'un blanc jaunâtre, étroite & forte, couverte d'une écorce groſſe, unie, charnuë, & douçâtre, entremêlée de fibres étroits. Les branches ſont nombreuſes & rampantes, aſſez longues, ſimples, étenduës & flexibles, avec une fort grande moëlle entourée de peu de bois. Des rejettons fort déliez, bruns, & velus aux extrémitez, ſortent des branches; les feüilles y ſont attachées à un poulce de diſtance, plus ou moins l'une de l'autre alternativement; elles tiennent à des pédicules petits & minces, dont la figure ne reſſemble pas mal au fer d'une lance, s'élargiſſant ſur une baſe étroite, & finiſſant en pointe longue, étroite, & aiguë. Elles ſont

de différente grandeur ; les plus basses étant quelquefois longues d'un empan, & larges de deux poulces, tandis que celles d'enhaut ont à peine le quart de cette grandeur. Elles ressemblent aux feüilles du véritable KAADSI en substance, couleur & superficie, sont profondément & également dentées, avec des veines déliées au dos, dont les plus grandes s'étendent depuis la base de la feüille jusqu'à la pointe, partageant la feüille en deux parties égales ; elles produisent plusieurs veines traversieres, qui sont encore croisées par de plus petites.

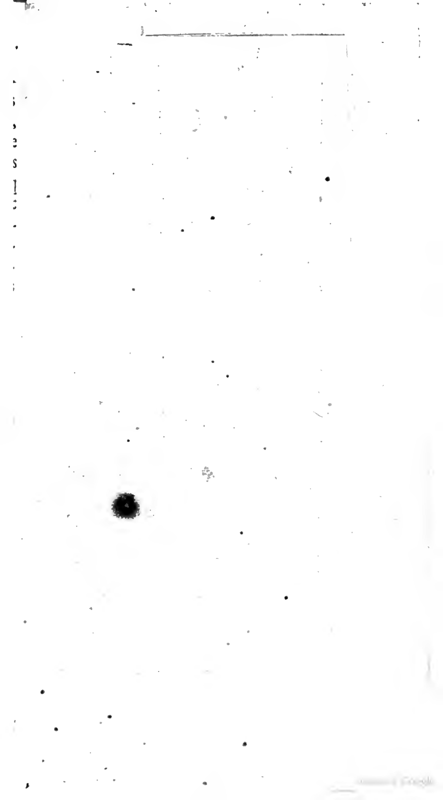
L'ORENI, dont les Papetiers du Japon se servent si utilement, est ainsi défini par Kœmpfer *Alcea radice viscosâ, flore ephemero, magno puniceo.* Voici la Description, que ce même Auteur nous en donne. D'une racine blanche, grosse, charnuë, & fort fibreuse, pleine d'un jus visqueux, transparent comme le cristal, sort une tige de la hauteur d'une brasse ou environ, qui est ordinairement simple, & ne dure qu'un an. Les nouveaux jets, s'il en vient,

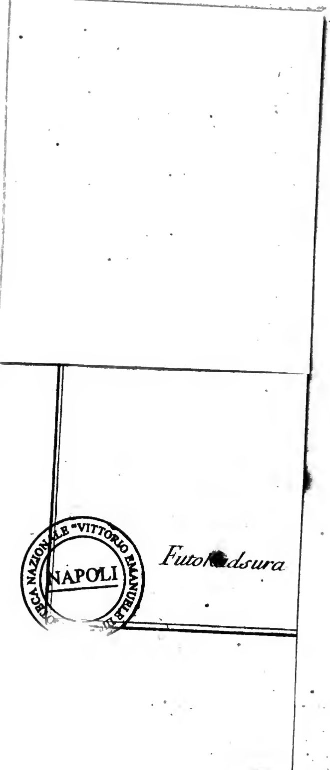

T. 2. 4°. P. 504. et in. 12. T. 8. P. 146.



ſortent au bout d'un an des aiſſelles des feüilles : la moëlle en eſt molle, ſpongieuſe, & blanche, pleine d'un jus viſqueux : ſa tige eſt entourée à diſtances irrégulieres de feüilles, qui ont quatre ou cinq poulces de longueur, cambrées, d'un pourpre détrempé ; les pédicules en ſont ordinairement creux, charnus & pleins d'humeur ; les feüilles reſſemblent aſſez à l'ALCEA de Matthiole, tirant ſur le rond, d'environ un empan de diametre, compoſées de ſept lobes, diviſez par des anſes profondes inégalement dentées aux bords, excepté entre les anſes ; les dents ſont grandes, en petit nombre, & en moyenne diſtance l'une de l'autre. Elles ſont d'une ſubſtance charnuë, pleines de jus; elles paroiſſent raboteuſes à l'œil, & ſont rudes au toucher : leur couleur eſt d'un verd obſcur. Elles ont des nerfs forts, qui partagent chaque lobe également, courant juſqu'aux extrémitez, & pluſieurs veines traverſieres, roides & caſſantes, recourbées en arriere vers le bord. Les fleurs ſont à l'extrémité de la tige & des

rejettons, & ont un poulce & demi de longueur. Elles sont portées par des pédicules velus & épais, dont la largeur augmente à mesure qu'elles finissent en calice. Les fleurs sont posées sur un calice de cinq petales, ou feüilles verdâtres avec des lignes d'un pourpre-brun, & veluës au bord. Elles sont aussi composées de cinq feüilles d'un pourpre clair tirant sur le blanc ; elles sont souvent plus grandes que la main, rondes & rayées ; le fond est d'un pourpre plus chargé & plus rouge. Le calice est étroit, court & charnu ; le pistile est long d'un poulce, gros, uni & doux, couvert d'une poussiere de couleur jaunâtre, couchée, comme si c'étoit de petites bossettes ; ce pistile finit par cinq caroncules couvertes d'un duvet rouge, & arrondies en forme de globe. Les feüilles ne durent qu'un jour, & se fannent la nuit ; elles sont remplacées peu de jours après par cinq capsules séminaires pentagones, faisant ensemble la forme d'une toupie : leur longueur est de deux poulces, leur largeur d'un poulce



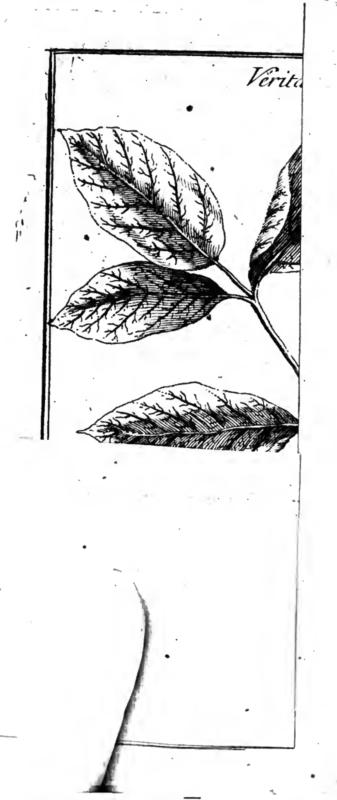


Futokadsura

& demi, leur ſubſtance membraneuſe, épaiſſe, tirant ſur le noir au tems de leur maturité, que l'on diſtingue les cinq capſules, où ſont contenuës en nombre incertain des graines, dix ou quinze dans chacune, d'un brun obſcur, raboteuſes, plus petites que des grains de poivre, un peu comprimées & ſe détachant aiſément.

Le FUTOKADSURA appellé autrement SANE-KADSURA, & ORENI-KADSURA, eſt ſelon Kœmpfer *Frutex viſcoſus procumbens folio Thelephii vulgaris æmulo, fructu racemoſo.* C'eſt un Arbriſſeau irrégulierement garni de pluſieurs branches de la groſſeur du doigt, d'où ſortent des rejettons ſans ordre, raboteux, pleins de verruës, gerſez, & d'une couleur brune. Son écorce eſt épaiſſe, charnuë & viſqueuſe, compoſée d'un petit nombre de fibres déliez, qui s'étendent en longueur. Si peu qu'on mâche de cette écorce, elle remplit la bouche d'une ſubſtance mucilagineuſe. Les feüilles ſont épaiſſes, & attachées une à une à des pédicules minces, cambrez, de couleur de

pourpre ; elles ſont placées ſans ordre, & reſſemblent aux feüilles du *Thelephium vulgare* ; étroites au fond, elles s'élargiſſent, finiſſent en pointe, & ſont de deux, trois, ou quatre poulces de longueur, d'un poulce de large au milieu ; un peu roides, quoique groſſes, quelquefois pliées vers le dos, ondées, douces au toucher, d'un verd pâle, avec un petit nombre de pointes en forme de dents de ſcie à leur bord, coupées ſur la longueur par un nerf traverſé de beaucoup d'autres preſque imperceptibles. Les fruits pendent à des queuës d'un poulce & demi de longueur, vertes & déliées : ils ſont en forme de grappes compoſées de pluſieurs bayes : quelquefois trente ou quarante, diſpoſées en rond ſur un corps tirant ſur le rond, qui leur ſert de baſe. Ces bayes reſſemblent aux grains de raiſin, tirant ſur le pourpre en Hyver, lorſqu'elles ſont mûres. Leur membrane, qui eſt mince, contient un jus épais & inſipide. Dans chaque baye on trouve deux grains ſemblables à un rognon, un peu comprimé, à l'endroit, où elles ſe


Vérita

touchent. Elles ſont de la groſſeur des pepins de raiſin, couvertes d'une membrane, qui eſt mince, & griſâtre; leur ſubſtance eſt dure, blanchâtre, d'un goût âpre & pourri très-déſagréable. Les bayes ſont diſpoſées autour d'une baſe tirant ſur l'oval, d'une ſubſtance charnuë, ſpongieuſe & molle, d'environ un poulce de diamétre; reſſemblant aſſez à une fraiſe, rougeâtre, d'une rayure relevée en forme de rets, dont les niches ſont moyennement profondes, quand les bayes en ſont détachées.

CHAPITRE XII.

Du Vernis du Japon, & de l'Arbre, d'où il ſe tire.

Les Lettrez nomment SITZ, ou SITZDJU, c'eſt-à-dire, PLANTE DE SITZ; & la langue vulgaire, URUS, URUSI, ou URUS-NOKI, l'Arbre, qui donne le véritable Vernis. Cet Arbre produit un jus blanchâtre, dont les Japonnois ſe ſervent pour vernir tous leurs meubles; leurs

plats, leurs aſſiettes de bois, qui ſont en uſage chez toutes ſortes de perſonnes, depuis l'Empereur juſqu'au Payſan; car à la Cour, & à la table de ce Monarque les uſtenciles verniſſez ſont préférez à ceux d'or & d'argent. Le véritable Urus eſt une eſpece particuliere au Japon; il croît dans la Province de Fingo, & dans l'Iſle de Xicoco; mais le meilleur de tous eſt celui de la Province de Jamatto.

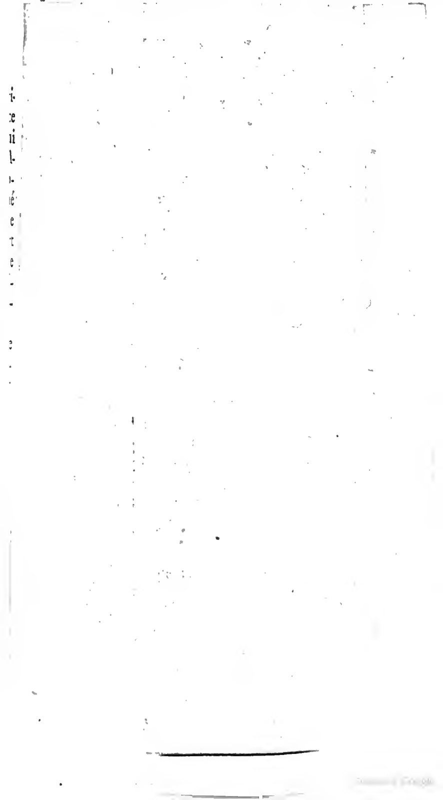
Cet Arbre a peu de branches. Son écorce eſt blanchâtre, raboteuſe, ſe ſéparant facilement: ſon bois eſt très-fragile & reſſemble à celui du Saule; ſa moëlle eſt très-abondante: ſes feüilles, qui reſſemblent à celles du Noyer, ſont longues de huit à neuf poulces, ovales & terminées en pointe, point découpées à leur bord, ayant au milieu une côte ronde, qui régne dans toute leur longueur juſqu'à la pointe, & qui envoye de chaque côté juſqu'au bord pluſieurs moindres nervures. Ces feüilles ont un goût ſauvage, & quand on en frotte un papier, elles le teignent d'une couleur

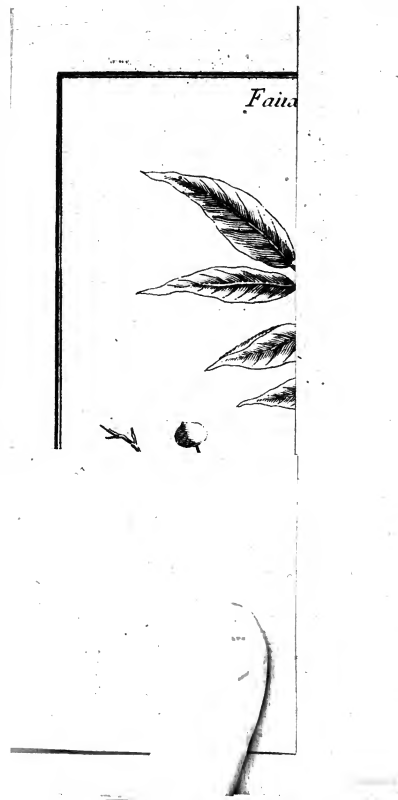
noirâtre. Les Fleurs, qui naiſſent en grappe des aiſſelles des feüilles, ſont fort petites, d'un jaune verdâtre à cinq petales un peu longs & recourbez. Les Etamines ſont en pointe & très-courtes, auſſi bien que le Piſtile, qui eſt terminé par trois têtes. L'odeur de ces fleurs eſt douce & fort gracieuſe, ayant beaucoup de rapport à celles de fleur d'orange. Le fruit, qui vient enſuite, a la figure & la groſſeur d'un pois chiche : dans ſa maturité il eſt fort dur, & d'une couleur ſale.

L'Arbre du Vernis, qui croît dans les Indes, & que Kœmpfer juge être le véritable *Anacardinus*, eſt tout-à-fait différent de l'Urus du Japon. A Siam, on l'appelle *Toni-Rack*, c'eſt-à-dire, *l'Arbre du Rack*. Il ſe tire de la Province de Corſama, & du Royaume de Cambodia. On en perce le tronc, d'où il ſort une liqueur appellée *Nam-Rack*, c'eſt-à-dire, Jus de Rack. Il croît & porte du fruit dans la plûpart des contrées de l'Orient, mais on a obſervé qu'il ne produit point ſon jus blanchâtre à l'Oueſt

du Gange, soit à cause de la stérilité du Terroir, ou par la négligence & l'ignorance des gens du Pays, qui ne sçavent pas la maniere de le cultiver. Celui de Siam & de Cambodia se vend à très-grand marché dans toutes les Indes : on en porte aussi au Japon, où l'on s'en sert pour vernir des choses de peu de valeur, & même comme un ingrédient nécessaire dans la composition du plus excellent Vernis.

Cette composition ne demande pas une grande préparation, on reçoit le jus de l'Urus, après qu'on y a fait une incision, sur deux feüilles d'un papier fait exprès, & presque aussi mince, que des toiles d'araignées. On le presse ensuite avec la main, pour en faire couler la matiere la plus pure; les parties grossieres & hétérogenes demeurent dans le papier; puis on mêle dans ce jus environ une centiéme partie d'une huile appellée Toi, faite du fruit d'un arbre nommé Kiri, & on verse le tout dans des vases de bois, qui se transportent partout, où l'on veut. Elle s'y conserve parfaite-




Faux

ment, si ce n'est qu'il se forme à la superficie une espece de croute noirâtre, que l'on jette. On rougit le Vernis, quand on veut, ou avec du Cinnabre de la Chine, ou avec une espece de terre rouge, que les Hollandois portoient autrefois de la Chine au Japon, & que les Chinois y portent présentement eux-mêmes; ou enfin avec la matiere, qui fait le fond de l'encre du Pays. Le jus du Vernis, tant de celui du Japon, que de celui de Siam, a une odeur forte, qui empoisonneroit ceux, qui l'employent, leur causeroit de violents maux de tête, & leur feroit enfler les lévres, s'ils n'avoient soin de se couvrir la bouche & les narines avec un linge.

Il y a au Japon un autre arbre de Vernis, qu'on appelle FAASI-NOKI, ou le faux Vernis. *Arbor vernicifera spuria, sylvestris, angusti folia*, il croît sur les Collines & sur les Montagnes, & ne produit qu'une petite quantité de jus, qui est même assez mauvais; aussi les Naturels du Pays ne se donnent gueres la peine de le ramasser. Cet arbre differe

du précédent en ce que ses feüilles sont beaucoup moins larges ; & moins longues, terminées par une longue pointe, & semblables aux feüilles de Pêcher. Elles deviennent rouges en Automne, & mêlées avec le verd des Forêts, elles font de loin un agréable spectacle.

CHAPITRE XIII.

Du Thé.

EN parlant des Auteurs, qui ont travaillé sur le Japon, j'ai fait mention d'une Description de la Plante du Thé par le Docteur Guillaume Ten-Rhyne. Kœmpfer, qui a succédé à cet Ecrivain dans l'emploi de Chirurgien de la Compagnie Hollandoise des Indes au Japon, qui a fait dans ces Isles un plus long séjour, que son prédécesseur, & qui a eu, dit-il, plus d'occasions de s'instruire de toutes les particularitez, qui regardent cette Plante, a trouvé la Description de Ten-Rhyne défectueuse en plusieurs choses, qui lui ont paru essentielles, & a mieux ai-

av[...] après que l'Arbrisseau
et le[...]upé.

[...]ruits Tri-capsulaires,
dé[...]apsulaires, Uni-capsulaires.
Bo[...]



mé répéter ce qu'il en a dit, que de ne pas ajoûter ce qu'il a omis. Qui ne croiroit qu'une Deſcription faite avec tant de ſoin, & ſur les lumieres de deux Hommes auſſi habiles, & qui ont eu tant de moyens de s'inſtruire, ne dût être regardée comme un Traité complet en ce genre ? Nous verrons néanmoins qu'il s'y eſt encore gliſſé plus d'une faute contre l'exactitude. D'ailleurs il n'y a pas beaucoup d'ordre dans la Deſcription de Kœmpfer. Je tâcherai d'y ſuppléer.

L'Arbriſſeau, qui produit le Thé, eſt défini par Kœmpfer : *Thea frutex, folio ceraſi, flore roſæ ſylveſtris, fructu unicocco, bicocco, ut & plurimum tricocco.* C'eſt-à-dire, qu'il a la feüille de ceriſier, la fleur ſemblable à la roſe des champs, & que ſon fruit n'a qu'une ou deux, ou tout au plus trois coques. Les Chinois le nomment THEH, les Japonnois TSJAA ou TSJANOKI (*a*), mais il eſt à remarquer qu'il n'a point dans la langue ſçavante de caractere propre, je veux dire de

(*a*) Prononcez *Tchaa*, & *Tchanoki*.

caractere, qui donne une idée de la chose. On y a suppléé par d'autres caracteres, dont quelques-uns expriment simplement le son du mot, d'autres font allusion aux vertus, & à la description de la Plante. Il y en a un, qui représente les paupieres de DARMA vingt-huitiéme Successeur de Xaca dans la Religion des Fotoques, & qui fleurissoit à la Chine dans le sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne. L'origine de ce caractere est une fable si grossiere, que je n'ai pas cru devoir l'inserer ici, & elle suppose que le Thé n'étoit point connu avant Darma, de qui les paupieres furent changées en autant de cet Arbrisseau, dont cet Imposteur reconnut, dit-on, la vertu, en goûtant de ses feüilles, & l'enseigna à ses Disciples.

Ce qu'il y a de plus commode dans une Plante si utile, c'est qu'elle n'occupe point de terrein, qui puisse servir à d'autres. Ordinairement on en fait les bordures des champs de bled, ou de ris, & les endroits les plus stériles, sont ceux, où elle vient mieux. Elle croît len-

tement, & s'éleve à la hauteur d'une brasse, & quelque chose de plus. Sa racine est noire, ligneuse, & jette irrégulierement ses branches. La tige en fait de même de ses branches & de ses rejettons, & il arrive assez souvent qu'on voit sortir ensemble du même tronc plusieurs tiges si serrées l'une contre l'autre, & qui forment une espece de buisson si épais, que ceux, qui n'y regardent pas d'assez près, croyent que c'est un même Arbrisseau; au lieu que cela vient de ce qu'on a mis plusieurs graines dans la même fosse. Il est encore à observer, que lorsqu'on coupe les vieilles Plantes à la tige, il en sort de nouveaux rangs de branches & de rejettons plus touffus & en plus grand nombre, qu'ils n'étoient auparavant; mais non pas la premiere année : car les rejettons, qui viennent d'abord, soit de la tige coupée, soit de la graine, sont plus rares, que les années suivantes. En récompense ils sont plus grands & mieux nourris. Les branches & les rejettons sont déliez, de différentes longueurs, ma

communément courts, & n'ont point les anneaux, qui marquent l'accroissement annuel des Arbres & des Arbrisseaux. Les uns & les autres sont environnez d'un très-grand nombre de feüilles, dont chacune a sa queuë, mais sans ordre.

L'écorce de cet Arbrisseau est couverte d'une peau fort mince, qui se détache, lorsque l'écorce devient séche; sa couleur est de châtaigne, grisâtre à la tige, tirant sur le verdâtre; & a une odeur, qui approche fort de celle des feüilles du Noisettier, excepté qu'elle est plus désagréable, & d'un goût amer, dégoûtant & astringent. Le bois est dur, composé de fibres forts & épais, d'une couleur verdâtre tirant sur le blanc, & d'une senteur fort rebutante, quand il est verd; la moëlle petite, fort adhérente au bois. Les feüilles tiennent à une queuë ou pédicule, court, gros, & verd, assez rond & uni au-dessous, mais creux & un peu comprimé au côté opposé: elles ne tombent jamais d'elles-mêmes, parce que l'Arbrisseau est toujours verd, & il faut

faut les arracher de force. Elles font d'une fubftance moyenne, entre la membraneufe & la charnuë ; mais de différentes grandeurs : les plus grandes font de deux poulces de long, & ont un peu moins de deux poulces dans leur plus grande largeur. En un mot, lorfqu'elles ont toute leur cruë, elles ont parfaitement la fubftance, la figure, la couleur & la grandeur du Griotier des Vergers, que les Botaniftes nomment *cerasus hortensis fructu acido*; mais lorfqu'elles font tendres, qui eft le tems qu'on les cuëille, elles approchent davantage des feüilles de ce qu'on appelle *Evonymus vulgaris fructu acido*, excepté la couleur. Ces feüilles, d'un petit commencement deviennent à peu près rondes, puis s'élargiffent davantage, & enfin elles finiffent en une pointe, qui eft piquante. Quelques-unes font de figure ovale, un peu pliées, ondées irrégulierement fur la longueur, enfoncées au milieu, & les extrémitez recourbées vers le dos. Elles font unies des deux côtez, d'un verd fale & obfcur, un

peu plus clair ſur le derriere, où les nerfs étant aſſez élevez, forment tout autant de creux, ou de ſillons, du côté oppoſé. Elles ſont dentées, la denture un peu recourbée, dure, obtuſe, & fort preſſée, mais les pointes ſont de différentes grandeurs. Elles ſont traverſées au milieu par un nerf fort remarquable, auquel répond au côté oppoſé un profond ſillon; il ſe partage de chaque côté en ſix ou ſept côtes de différentes longueurs, courbées ſur le derriere: près du bord des feüilles de petites veines s'étendent entre les côtes traverſieres.

Qualitez des feüilles. Les feüilles, lorſqu'elles ſont fraîches, n'ont aucune ſenteur, & ne ſont pas abſolument auſſi déſagréables au goût, que l'écorce, quoiqu'elles ſoient aſtringeantes, & tirant ſur l'amer. Elles différent beaucoup les unes des autres en ſubſtance, en grandeur & en figure, ce qui ſe doit attribuer à leur âge, à leur ſituation, & à la nature du Terroir, où l'Arbriſſeau eſt planté. De là vient qu'on ne peut juger de leur grandeur, ni de leur figure, lorſ-

qu'elles sont séchées & portées en Europe Elles affecteroient la tête, si on les prenoit fraîches, parce qu'elles ont quelque chose de narcotique, qui enyvre les esprits animaux, & cause un tremblement convulsif aux nerfs. Cette mauvaise qualité se perd, quand elles sont séchées, & il ne leur reste qu'une vertu de rafraîchir agréablement les esprits animaux.

En Automne les branches sont entourées d'un grand nombre de fleurs, qui continuent de croître pendant l'Hyver. Elles sortent une à une, ou deux à deux des aîles des feüilles, & ne ressemblent pas mal aux roses sauvages. Elles ont un poulce, ou un peu plus de diamétre ; & sont composées de six petales, ou feüilles, dont une ou deux se retirent, & n'approchent pas de la grandeur & de la beauté des autres. Ces feüilles sont rondes & creuses, & tiennent à des pédicules de demi poulce de long, qui d'un commencement petit & délicat deviennent insensiblement plus grands. Leur extrémité se termine en un

Des Fleurs.

nombre incertain, ordinairement de cinq ou six enveloppes petites & rondes, qui tiennent lieu de calice à la fleur. Ces fleurs sont d'un goût désagréable, tirant sur l'amer, & qui affecte sur tout la racine de la langue. On voit au fond un grand nombre d'étamines blanches extrêmement petites, comme dans les roses; le bout en est jaune, & ne ressemble pas mal à un cœur. Kœmpfer nous assûre qu'il a compté deux cent trente de ces étamines dans une seule fleur.

Aux fleurs succedent les fruits en grande abondance: ils sont d'une, de deux, & plus communément de trois coques semblables à celles, qui contiennent la semence du Ricin, composées de trois autres coques rondes de la grosseur des Prunes sauvages, qui croissent ensemble attachées à une queuë commune, comme à un centre, mais distinguées par trois divisions assez profondes. Chaque coque contient une gousse, une noisette & la graine: la gousse est verte, tirant sur le noir, lorsqu'elle est mûre: elle est

d'une ſubſtance graſſe, membraneuſe & un peu ligneuſe, s'entr'ouvrant au-deſſus de ſa ſurface, après qu'elle a demeuré une année ſur l'Arbriſſeau, & laiſſant voir la noiſette, qui y eſt renfermée. Cette noiſette eſt preſque ronde, ſi ce n'eſt, que du côté, où les trois coques ſe joignent, elle eſt un peu comprimée. Elle a une écaille mince, un peu dure, polie, de couleur de châtaigne, qui étant caſſée; fait voir un pepin rougeâtre, d'une ſubſtance ferme, comme celle des avelines, d'un goût douçâtre, aſſez déſagréable au commencement, devenant dans la ſuite plus rude & plus amer, comme le fruit du noyau de ceriſe. Il fait ſaliver beaucoup, & devient fort dégoûtant, lorſqu'il tombe dans le goſier, mais ce mauvais goût paſſe vîte. Ces pépins contiennent beaucoup d'huile, & ranciſſent fort aiſément, ce qui fait qu'à peine deux entre dix germent, lorſqu'ils ſont ſemez. Les Japonnois ne font aucun uſage, ni des fleurs, ni des pépins. Kœmpfer croit pourtant que ceux-ci pourroient avoir

de bons effets dans la Médecine.

De la culture du The.

Quand on ſeme le Thé ſur les bordures des champs de ris, ou de bled, comme j'ai dit qu'on fait ordinairement, ſans avoir aucun égard au Terroir, il faut avoir ſoin d'écarter un peu les graines les unes des autres, de peur que les Arbriſſeaux ne faſſent trop d'ombre. On les met avec leurs capſules dans des trous de quatre ou cinq poulces de profondeur, & on en met au moins ſix dans chaque trou, parce que, comme je l'ai remarqué tout à l'heure, à peine de quatre ou cinq il en pouſſe une. De-là vient l'inutilité de toutes les tentatives, qu'on a faites pour procurer à l'Europe une Plante ſi précieuſe. Peut-être qu'en la ſemant au Japon dans des pots pleins de terre, on la pourroit tranſporter, après qu'elle auroit pouſſé juſqu'à une certaine grandeur, & tranſplanter avec ſuccès dans les Provinces les plus méridionnales de l'Europe. On a cependant obſervé que les Plantes ainſi tranſportées d'Orient en Occident s'y reproduiſent difficilement, à cauſe qu'en

paſſant la Mer des Indes elles ſont ſujettes à être attaquées d'une ſorte de langueur, qui leur fait perdre leur force vitale, de ſorte que leurs graines ne mûriroient pas bien, & ne feroient plus gueres propres à pouſſer. A meſure que l'Arbriſſeau s'éleve, il faut avoir ſoin d'engraiſſer la terre, & ce qu'il y a de meilleur pour cela, eſt d'y mettre une fois l'année de la fiente d'Homme. Quelques-uns ſe contentent d'en fumer le pied de l'Arbriſſeau, juſqu'à ce qu'il ait trois ans, qui eſt l'âge, où l'on commence à cueïllir les feüilles. Quand il a ſept ans, il eſt de la hauteur d'un homme, & l'uſage eſt de le couper à la tige, d'où il ſort dès l'année ſuivante de jeunes branches aſſez chargées de feüilles. Quelques-uns different cette coupe juſqu'à ce que l'Arbriſſeau ait dix ans, mais ils n'y gagnent pas, le nombre des feüilles diminuant toujours, dès qu'on a commencé d'en cueïllir.

De la récolte des feüilles. Thé Impérial

Ce n'eſt pas une choſe fort aiſée, que cette récolte. On loue pour ce travail des Ouvriers à la journée, qui

n'ont point d'autre métier, & qui ont pour celui-ci une adreſſe ſinguliere. Les feüilles ne doivent point être arrachées à pleines mains, il les faut tirer avec beaucoup de précaution une à une, & quand on n'y eſt pas fait, on n'avance pas beaucoup en un jour. On ne les cuëille pas toutes en même tems; ordinairement la récolte ſe fait à deux fois, aſſez ſouvent à trois. Dans ce dernier cas la premiere récolte ſe fait vers la fin du premier mois de l'année Japonnoiſe, c'eſt-à-dire, les premiers jours de Mars. Les feüilles alors n'ont que deux ou trois jours, elles ſont en petit nombre, fort tendres, & à peine déployées. Ce ſont les plus eſtimées & les plus rares : il n'y a q[illegible] les Princes, & les perſonnes aiſées, qui puiſſent en acheter; & c'eſt pour cette raiſon, qu'on leur donne le nom de THE' IMPERIAL; on l'appelle auſſi FLEUR DE THE'. Ce dernier nom a fait juger à quelques perſonnes, que ce Thé étoit véritablement la fleur de l'Arbriſſeau, mais ils ſe trompoient; le THE' Boüy des Chinois, que par corruption nous

appellons THE' BOUT, appartient, dit Kœmpfer, à la même classe, mais s'il entend que l'on appelle à la Chine THE' BOÜY, précisément celui qu'on cueïlle, comme on fait au Japon le Thé Impérial, il se trompe grossierement; car le Thé Boüy est une espece de Thé particulier; il y a même bien de l'apparence qu'au Japon tout le Thé n'est pas de la même espece, non plus qu'à la Chine, où l'on en compte plus de cinquante différentes; & c'est ce que le Chirurgien Allemand ne devoit pas, ce semble, ignorer.

Seconde & troisiéme récolte.

La seconde récolte, & la premiere pour ceux, qui n'en font que deux par an, se fait au second mois, c'est-à-dire, vers la fin de Mars, ou au commencement d'Avril. Quelques-unes des feüilles sont alors parvenuës à leur perfection, les autres ne le sont pas, on les cueïlle toutes indifféremment, mais avant que de leur donner la préparation ordinaire, on les range dans leurs diverses classes, selon leur grandeur & leur bonté. Celles qui n'ont pas encore toute leur cruë, approchent de cel-

les de la premiere récolte, & on les vend sur le même pied. La troisiéme récolte, qui est toujours la plus abondante, se fait dans le troisiéme mois des Japonnois, lorsque les feüilles ont toute leur crûë, & plusieurs ne font que celle-là. On y fait aussi le triage des feüilles, selon leur âge & leur grandeur, & on en fait trois classes, qui sont distinguées sous les noms d'ITZIBAN, de NIBAN, & de SANBAN, c'est-à-dire, la premiere, la seconde, & la troisiéme. Cette derniere contient les feüilles les plus grossieres, qui ont deux mois de cruë, & dont le simple Peuple fait sa boisson ordinaire.

Différentes sortes de Thé, & leurs noms propres. Thé d'Udsi.

Kœmpfer prétend qu'on ne connoît point au Japon d'autres especes de Thé, que ces trois différentes classes des feüilles d'un même Arbrisseau, ce qui ne paroît pas vraisemblable, vû qu'à la Chine, ainsi que je l'ai déja remarqué, les diverses especes de Thé viennent des especes mêmes d'Arbrisseaux. Quoiqu'il en soit, le Thé Impérial, quand il a toute sa préparation, s'appelle FICKI TSJAA, c'est-à-dire THE' MOU-

EU, parce qu'on le prend en poudre dans de l'eau chaude. On lui donne aussi les noms d'UDSI TSJAA, & de TACKE SACKI TSJAA, de quelques endroits particuliers, où il croît. Le plus estimé est celui d'UDSI, petite Ville assez proche de Méaco ; on prétend que le climat y est le plus favorable de tous à cette plante. Tout le Thé, qui se sert à la Cour de l'Empereur, & dans la Famille Impériale, doit être cueilli sur une Montagne, qui est proche de cette Ville ; aussi n'est-il pas concevable avec quel soin, & quelle précaution on le cultive. Un fossé large & profond environne le Plant, les Arbrisseaux y sont disposez en allées, qu'on ne manque pas un seul jour de balayer. On porte l'attention jusqu'à empêcher qu'aucune ordure ne tombe sur les feüilles, & lorsque la saison de les cueillir approche, ceux qui doivent y être employez, s'abstiennent de manger du Poisson, & de toute autre viande, qui n'est pas nette, de peur que leur haleine ne corrompe les feüilles. Outre cela, tant que la récolte dure, il faut qu'ils

se lavent deux ou trois fois par jour, ou dans un bain chaud, ou dans la Riviere, & malgré tant de précautions pour se tenir propre, il n'est pas permis de toucher les feüilles avec les mains nuës, il faut avoir des gants. Le principal Pourvoyeur de la Cour Impériale pour le Thé, a l'inspection sur cette Montagne, qui forme un très-beau point de vûë. Il y entretient des Commis pour veiller à la culture de l'Arbrisseau, à la récolte & à la préparation des feüilles, & pour empêcher que les Bêtes & les Hommes ne passent le fossé, qui environne la Montagne, & que pour cette raison on a soin de border en plusieurs endroits d'une forte Haye.

Précautions pour conserver le Thé d'Udsi, & son prix.

Les feüilles ainsi cueïllies, & préparées de la maniere, que nous dirons bientôt, sont mises dans des sacs de papier, qu'on renferme ensuite dans des Pots de terre, ou de Porcelaine, & pour mieux conserver ces feüilles délicates, on acheve de remplir les pots avec du Thé commun. Le tout ainsi bien empaqueté est envoyé à la Cour sous bonne &

sûre garde, avec une nombreuse suite. Delà vient le prix exhorbitant de ce Thé Impérial ; car en comptant tous les frais de la culture, de la récolte, de la préparation, & de l'envoi, un Kin ou Catti monte à trente ou quarante siumomes ou thaëls, c'est-à-dire à quarante-deux, ou quarante-six écus, ou onces d'argent. Le Pourvoyeur, dans le Compte qu'il présente à la Cour des Finances, fait même quelquefois monter le prix de ce Thé à un *Obani*, monnoye d'or de la valeur de cent onces d'argent, ce qui paroîtra moins surprenant, si l'on considére que quelquefois un pot de ce Thé, qui ne contient que trois ou quatre Cattis, est envoyé à la Cour avec une suite de deux cens personnes. Ce n'est pourtant que par grandeur, qu'on en use ainsi ; car les voleurs ne sont pas à craindre dans cette occasion. Kœmpfer raconte qu'étant à l'Audience de l'Empereur avec le Directeur de la Compagnie Hollandoise, comme on leur servoit du Thé, un des Gentilshommes de service lui dit, en lui présentant une Tasse :

Bûvez-le de bon cœur, en voilà pour un Itsebo; c'est une monnoye quarrée d'or, qui vaut douze ou treize schellings d'Angleterre.

Feüilles de la seconde & de la troisiéme espece.

Le Thé des feüilles de la seconde espece, s'appelle, dit Kœmpfer, TOOTSJAA, c'est-à-dire, Thé Chinois, parce qu'on le prépare à la maniere des Chinois. Ceux qui tiennent des Cabarets à Thé, ou qui vendent le Thé en feüilles, soû-divisent cette espece en quatre autres, qui different en bonté & en prix; celles de la quatriéme sont ramassées pêle mêle, sans avoir égard à leur bonté, ni à leur grandeur, dans le tems qu'on croit que chaque jeune branche en porte dix, ou quinze au plus: c'est de celui-là que boit le commun Peuple. Il est à observer que les feüilles, tout le tems qu'elles demeurent sur l'Arbrisseau, sont sujettes à de prompts changemens, eu égard à leur grandeur & à leur bonté; de sorte que, si l'on néglige de les cueïllir à propos, elles peuvent perdre beaucoup de leur vertu en une seule nuit. On appelle BANTSJAA celle de la troisiéme espece;

& comme elles ſont pour la plûpart fortes & groſſes, elles ne peuvent être préparées à la maniere des Chinois, c'eſt-à-dire, ſéchées ſur des Poiles, & friſées : mais comme elles ſont abandonnées aux petites gens, il n'importe de quelle maniere on les prépare. Cependant les vertus de la Plante ſont plus attachées à ces feüilles, & ne s'y perdent pas ſi facilement, que dans les autres, qui à cauſe de l'extrême volatilité de leurs parties, ne ſçauroient demeurer quelque tems expoſées à l'air, ni même ſupporter une ſimple décoction, ſans une notable diminution de leur force. Venons à la préparation, qu'on donne aux unes & aux autres.

Préparation des feüilles.

Dès qu'elles ſont cueillies, on les étend ſur le feu dans une Platine de fer, & lorſqu'elles ſont bien chaudes, on les roule avec la paulme de la main, ſur une natte rouge très-fine, juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes friſées. Le feu leur ôte cette qualité narcotique & maligne, dont j'ai parlé, & qui pourroit offenſer la tête, & on les roule pour les mieux con-

ſerver, & afin qu'elles tiennent moins de place ; mais il faut leur donner ces façons ſur le champ, parce que ſi on les gardoit ſeulement une nuit, elles ſe noirciroient, & perdroient beaucoup de leur vertu. On doit auſſi éviter de les laiſſer longtems en monceaux, elles s'échaufferoient d'abord, & ſe corromproient. On dit qu'à la Chine on commence par jetter les feüilles de la premiere récolte dans l'eau chaude, où on les tient l'eſpace d'une demie minute, & que cela ſert à les dépoüiller plus aiſément de leur qualité narcotique. Ce qui eſt certain, c'eſt que cette premiere préparation demande un très-grand ſoin. On fait chauffer d'abord la Platine dans une eſpece de four, où il n'y a qu'un feu très-modéré ; quand elle a le dégré convenable de chaleur, on jette dedans quelques livres de feüilles, que l'on remuë ſans ceſſe ; quand elles ſont ſi chaudes, que l'Ouvrier a peine à y tenir la main, il les retire, & les répand ſur une Natte pour y être roulée.

Cette ſeconde opération lui coûte

beaucoup, il ſort de ces feüilles rôties un jus de couleur jaune, tirant ſur le verd, qui lui brûle les mains, & malgré la douleur, qu'il ſent, il faut qu'il continuë ce travail jusqu'à ce que les feüilles ſoient refroidies, parce que la friſure ne tiendroit point, ſi les feüilles n'étoient pas chaudes, de ſorte qu'il eſt même obligé de les remettre deux ou trois fois ſur le feu. Il y a même des gens délicats, qui les y font remettre juſqu'à ſept fois, mais en diminuant toujours par dégrez la force du feu; précaution néceſſaire pour conſerver aux feüilles une couleur vive, qui fait une partie de leur prix, Il ne faut pas manquer auſſi de laver à chaque fois la Platine avec de l'eau chaude, parce que le ſuc, qui eſt exprimé des feüilles, s'attache à ſes bords, & que les feüilles pourroient s'en imbiber de nouveau.

Les feüilles ainſi friſées, ſont jettées ſur le plancher, qui eſt couvert d'une Natte, & on ſépare celles, qui ne ſont pas ſi bien friſées, ou qui ſont trop rôties; les feüilles du Thé Impérial doivent être rôties à un plus

grand dégré de fécheresse, pour être plus aisément moulués, & réduites en poudre; mais quelques-unes de ces feüilles sont si jeunes & si tendres, qu'on les met d'abord dans l'eau chaude; ensuite sur un papier épais, puis on les fait sécher sur les charbons, sans être roulées, à cause de leur extrême petitesse. Les gens de la campagne ont une méthode plus courte, & y font moins de façon; ils se contentent de rôtir les feüilles dans des Chaudieres de terre sans autre préparation; leur Thé n'en est pas moins estimé des Connoisseurs, & il est beaucoup moins cher. C'est par tout Pays, que les façons, même les plus inutiles, font presque tout le prix des choses parmi ceux, qui n'ont rien pour se distinguer du commun, que la dépense. Il paroît même que ce Thé commun doit avoir plus de force, que le Thé Impérial, lequel, après avoir été gardé quelques mois, est encore remis sur le feu, pour lui ôter, dit-on, une certaine humidité, qu'il pourroit avoir contracté dans la saison des pluyes; mais on prétend qu'a-

près cela il peut être gardé longtems, pourvû qu'on ne lui laiſſe point prendre l'air ; car l'air chaud du Japon en diſſiperoit aiſément les ſels volatils, qui ſont d'une grande ſubtilité. En effet, tout le monde convient que ce Thé, & à proportion tous les autres, les ont preſque tous perdus, quand ils arrivent en Europe, quelque ſoin qu'on prenne de les tenir bien enfermez. Kœmpfer aſſûre qu'il n'y a jamais trouvé hors du Japon, ni ce goût agréable, ni cette vertu modérément rafraîchiſſante, qu'on y admire dans le Pays. (*a*)

Maniere de conſerver le Thé. Hiſtoire des Vaſes appellez Maatſubos.

Les Japonnois tiennent leurs proviſions de Thé commun dans de grands Pots de terre, dont l'ouverture eſt fort étroite. Le Thé Impérial ſe conſerve ordinairement dans des Vaſes de Porcelaine, & particulierement dans ceux, qu'on appelle *Maatſubos*, qui ſont très-anciens, d'un fort grand prix. On croit com-

(*a*) Quelques-uns prétendent que le Thé du Japon étant plus délicat, que celui de la Chine, perd beaucoup plus de ſa ſève dans le tranſport.

munément que ces derniers, non ſeulement conſervent le Thé, mais qu'ils en augmentent la vertu, & que ſi l'on y met du Thé vieux & gâté, il y recouvre celle, qu'il a perduë. Auſſi n'y a-t'il pas de grand Seigneur, qui ne veüille avoir un ou deux de ces Vaſes, & ils ſont d'autant plus recherchez, qu'il ne s'en fabrique plus de ſemblables. La tradition des Chinois & des Japonnois eſt qu'ils ſe faiſoient d'une terre de l'Iſle MAURI, voiſine de Formoſe, que les Dieux ont abîmée ſous les eaux en punition des crimes de ſes Habitans, & dont il ne reſte plus de veſtiges, que quelques Rochers, qu'on apperçoit, quand la marée eſt baſſe. Ils ſont ſur cela bien des contes, qui ſentent trop la fable, pour mériter qu'on s'y arrête; ils ajoûtent que quantité de Vaſes de Porcelaine, qui avoient été ſubmergez avec l'Iſle, ont été retirez de la Mer par le moyen des Plongeurs. Il paroît même par le récit de Kœmpfer, qu'on y en trouve encore de tems en tems; ils ſont, dit-il, attachez à des Rochers, & il faut les retirer avec beau-

coup de précaution, de peur de les rompre.

Ils ſont extrêmement défigurez par des Coquillages, des Coraux, & d'autres choſes ſemblables, qui croiſſent au fond de la Mer; ceux qui ont ſoin de les nettoyer, ne les raclent pas entierement, ils en laiſſent toujours un peu pour montrer qu'ils ne ſont point contrefaits; ainſi leur difformité fait leur prix. Ils ſont tranſparens, extrémement minces, d'une couleur blanchâtre, tirant ſur le verd: leur forme approche de celle de petits barils, ou tonneaux de vin, avec un petit col étroit, & fort propre pour tenir du Thé, comme s'ils avoient été faits pour cet uſage. Des Marchands Chinois les achetent de diverſes perſonnes, pour les revendre, & en portent quelquefois, mais rarement, au Japon. Les moindres valent environ cent thaëls; les plus grands & ceux, qui ſont entiers, ſe payent juſqu'à trois, quatre & cinq mille thaëls; mais l'Empereur ſeul a droit de les acheter à ce dernier prix, auſſi en a-t il un grand nombre dans ſon Tréſor. Il eſt bien ra-

Deſcription de ces Vaſes.

re d'en rencontrer . qui ne ſoient, ni rompus, ni fêlez; mais ceux qui ont ſoin de les nettoyer, ſçavent les reparer avec une compoſition de blanc, & ils le font avec tant d'art, & une ſi grande propreté, qu'à moins de les faire boüillir dans l'eau pendant deux ou trois jours, il n'eſt pas poſſible d'en appercevoir les fentes.

J'ai dit que le Thé de la troiſiéme récolte n'eſt pas ſi ſujet à être éventé, que les autres; les Peuples de la Campagne le tiennent dans des corbeilles de paille, faites en maniere de tonneaux, qui ſont placées ſous le toit des Maiſons, à côté de l'ouverture, par où la fumée s'échappe: car on croit que rien n'eſt meilleur que la fumée, pour conſerver la vertu des feüilles. Ces mêmes Payſans ne font pas plus de façon pour le Thé de la premiere & de la ſeconde récolte, quand ils en ont, & ils ne s'en trouvent pas mal Peut-être cela vient-il de ce qu'ils n'ont pas le goût ſi fin & ſi délicat que les autres. Quelques uns mettent par-deſſus des feüilles tendres d'une Plante, nom-

mée *Saſanga*, & ils prétendent que les unes & les autres communiquent au Thé un petit goût agréable; mais on a reconnu par expérience que d'autres odeurs, dont on a voulu faire l'eſſai, ne s'allient pas bien avec la feüille de Thé.

La boiſſon la plus ordinaire des Japonnois eſt une eſpece d'infuſion des plus grandes feüilles de Thé; on les fait boüillir dans un chaudron, qui ſe met dès le matin ſur le feu, & pour les retenir au fond, & laiſſer la liberté de puiſer l'eau à meſure, qu'on en a beſoin, on met par deſſus une corbeille, qui s'ajuſte parfaitement avec le chaudron. Chaçun va prendre de ce breuvage, quand il veut boire, & pour la refroidir d'abord au point, qu'il la ſouhaite, on a ſoin de tenir auprès un baſſin d'eau froide. Quelquefois, au lieu de ſe ſervir de ces corbeilles, on enferme les feuilles du Thé dans de petits ſachets, qui demeurent au fond par leur propre poids. Ce ſont ſurtout les feüilles de la troiſiéme eſpece, dont on ſe ſert pour cet uſage, parce que leur vertu étant plus fixe, & réſidant

ſurtout dans les parties réſineuſes, qui ne ſe détachent pas aiſément, elles peuvent mieux fournir à pluſieurs infuſions.

Uſage du Thé.
Maniere de prendre le Thé Impérial.
Uſag: du Thé, qui eſt gâté.

Pour ce qui eſt du Thé Impérial, il ne ſe prend gueres, qu'en poudre, avant & après le repas, au commencement & à la fin des viſites, ce qui ſe pratique en cette maniere. On apporte ſur une table des taſſes, de l'eau chaude, & du Thé fraîchement moulu; on verſe de l'eau dans une taſſe, & avec la pointe d'un couteau on y jette de la poudre de Thé, on la remuë enſuite, à peu près comme on braſſe le Chocolat, & on le préſente ainſi. Il a la conſiſtance d'une boüillie claire, & on l'appelle aſſez communément *le Thé épais.* Rien, ce ſemble, n'eſt plus aiſé que cette façon: il y a néanmoins un art de le ſervir de cette ſorte, & des Maîtres pour l'enſeigner. C'eſt que tout ſe fait par meſure, & que tout eſt compoſé chez cette cérémonieuſe Nation. Les Pauvres, particulierement dans la Province de Nara, ſont quelquefois boüillir le ris dans la décoction de Thé, & ils prétendent que ce mélange

le

rend plus nourrissant ; ils assûrent même qu'une telle portion de ris en vaut trois de celles, qui auroient été cuites dans de l'eau commune. Enfin il n'y a pas jusqu'au Thé, qui est trop vieux, & qui a perdu toute sa vertu, dont on ne tire quelque utilité : on s'en sert pour teindre des Etoffes de soye, ausquelles il donne une couleur de châtaigne : on fait un grand commerce de ces Etoffes à Surate.

Bonnes & mauvaises qualitez du Thé.

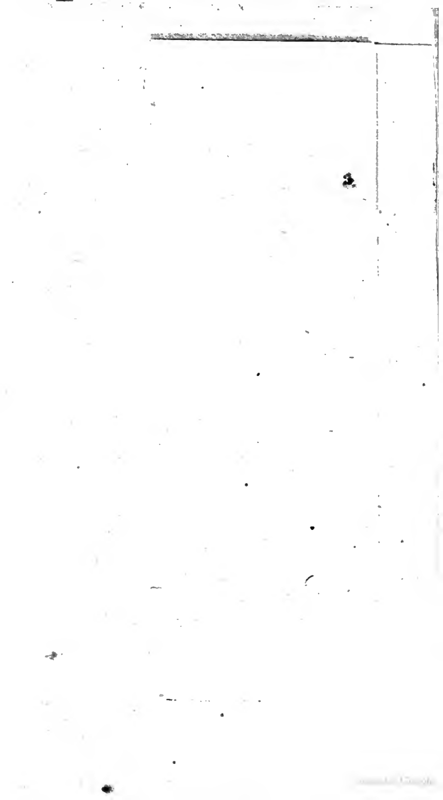
Je finis cet article par les bonnes & les mauvaises qualitez de ce célebre Arbrisseau. Ses feüilles ont une vertu narcotique, qui met les esprits animaux dans un très-grand désordre, & cause une sorte d'yvresse. Il en reste même quelque chose après toutes les préparations, qu'on leur donne, & ce n'est gueres qu'au bout de dix où douze mois, qu'elle s'évapore tout-à-fait. Alors cette boisson, bien loin de troubler les esprits animaux, les rafraîchit modérément, récrée les sens, & les fortifie. Ainsi le Thé pris dans l'année même, où les feüilles ont été cueïllies, est plus agréable au goût; mais si on en fait un

trop grand uſage, il attaque la tête, y cauſe une grande peſanteur, & fait trembler les nerfs; au lieu que pris à propos, il dégage les obſtructions, purifie le ſang, entraîne la matiere tartareuſe, qui forme la pierre & la gravelle, & cauſe la néphrétique & la goutte. Auſſi eſt-il ſans exemple qu'une perſonne, qui en uſe ordinairement, ſoit attaquée d'aucune de ces maladies. Il n'eſt point de Plante connuë, qui peſe moins ſur l'eſtomach, qui paſſe plus vîte, qui rafraîchiſſe plus agréablement, qui rende plutôt la vigueur aux eſprits abattus, & qui inſpire tant de gayeté. Mais d'un autre côté on aſſûre qu'elle trouble l'effet des remedes, & qu'elle eſt ſurtout très-nuiſible à cette ſorte de colique aſſez ordinaire au Japon, dont nous avons parlé au Chapitre cinquiéme. C'eſt ainſi que l'Auteur de la Nature a ſagement ménagé les bonnes & les mauvaiſes qualitez des Simples, pour obliger les hommes à en uſer avec diſcrétion, & à ſe modérer dans l'uſage, qu'ils en font.

Kœmpfer & Ten-Rhyne ne ſont

pas les premiers, qui nous ayent fait l'éloge du Thé ; le Pere Alexandre de Rhodes, qui a passé la plus grande partie de sa vie dans les Missions de la Chine, de la Cochinchine, & du Tonquin, après avoir observé que les Hollandois vendoient trente francs aux François, ce qu'ils achetoient à la Chine huit ou dix sols, & ne le donnoient même souvent, que vieilli & gâté, reconnoît trois vertus principales dans la feüille de cet Arbrisseau. La premiere, dit il, est de guérir & d'empêcher les douleurs de tête : « Car, ajoûte-t-il, » quand je suis tourmenté de la mi- » graine, je me sens si fort soulagé, en » prenant du Thé, qu'il me semble » qu'on me tire avec la main toute » ma douleur ; en effet son principal » effet est d'abattre les vapeurs gros- » sieres, qui montent à la tête, & » nous incommodent. Si on le prend » après le souper, ordinairement il » empêche le sommeil ; il y en a » pourtant, qu'il fait dormir, parce » que n'abattant que les vapeurs les » plus grosses, il laisse celles, qui » sont propres au sommeil. Pour

» moi, j'ai expérimenté aſſez ſou-
» vent que quand j'étois obligé
» d'ouïr toute la nuit des Confeſ-
» ſions, je n'avois qu'à prendre du
» Thé à l'heure, que j'euſſe com-
» mencé à dormir, je demeurois juſ-
» qu'au matin ſans être preſſé du
» ſommeil, & je me trouvois alors
» auſſi frais, que ſi j'euſſe dormi à
» mon ordinaire. Je pouvois faire
» cela une fois la ſemaine, ſans être
» incommodé : je voulus une fois
» le continuer pendant ſix nuits con-
» ſécutives, mais à la ſixiéme, je me
» trouvai entierement épuiſé. » En ſecond lieu, le Thé a une merveilleuſe force pour ſoulager l'eſtomach, & pour aider la digeſtion. Il paroît que Kœmpfer n'eſt pas de cette opinion ; mais comme il y a pluſieurs eſpeces de Thé, ne pourroit-on pas dire qu'il y en a, qui troublent la digeſtion, & d'autres, qui la facilitent ? Ce qui eſt certain, c'eſt que le Pere de Rhodes, qui ne parle que du Thé Chinois, ne dit rien, dont il n'ait fait l'expérience. Le troiſiéme effet du Thé, continuë le Miſſionnaire, eſt de purger les reins contre





la goutte & la gravelle, & c'eſt peut-être la vraye cauſe, pourquoi ces maladies ne ſe trouvent point dans les Pays, où l'on en fait uſage. Le Pere de Rhodes remarque ailleurs que le Thé ne ſe prend point en poudre à la Chine, comme au Japon; & que les Chinois & les Japonnois y mêlent un peu de ſucre, pour en corriger l'amertume, quoique cette amertume ne ſoit pas fort déſagréable.

Inſtrumens pour faire & pour boire le Thé.

On ſera ſans doute bien aiſe pour une parfaite intelligence de tout ce qui regarde cet Arbriſſeau, de voir ici d'un coup d'œil les deſſeins exacts, & la deſcription de la Machine portative, qui contient les taſſes, & tout l'attirail des inſtrumens néceſſaires pour faire & pour boire le Thé, tels que les Japonnois les portent dans leurs voyages, & partout, où ils veulent uſer de cette liqueur. A & B. ſont deux vûës de cette Machine portative, avec ſes anſes, ſes gonds, ſes boucles, & clouds angulaires; tout eſt de bois, excepté les portes à deux battans, & le tout eſt verniſſé. A. montre le côté de devant, & B. celui de derriere.

C. Portes, ou ouvertures à deux battans de cuivre au haut de la Machine, & arrêtées avec deux longues chevilles.

D. Ouverture, ou trou traversant justement au-dessous du haut de la Machine, où l'on peut passer une perche, pour la porter plus aisément sur les épaules; les deux anses, qui pendent, sont faites de sorte, qu'étant relevées, les anneaux 1. 2. viennent justement devant le trou de chaque côté, & sont traversez en même tems par la perche.

E. Etage du dessus de la Machine, contenant deux Vases de cuivre, 3. & 4. étamez en dedans; ils servent pour contenir & faire boüillir l'eau. On ouvre les deux couvercles 5. & 6. pour les tirer dehors.

F. Etage d'en bas de la Machine, contenant trois rangs d'étuys, 7. 8. & 9. vernissez proprement en dedans & en dehors. On y tient tout ce qui est nécessaire pour boire le Thé.

G. Trou; pour recevoir le verroüil du cercle pendant. 10.

H. Un long croc pour tenir le couvercle pendant en derriere, lorsqu'il est ouvert.

J. La porte pendante de bois tirée de ses pivots. Elle ferme l'étage inférieur A. pour empêcher les étuys de bois de tomber. On y doit remarquer le verroüil 11. qui est reçu par le trou G. dont il est parlé cidessus, & par l'anneau 12. qui répond au croc H.

K. Trou du côté opposé B. pour y passer le doigt, afin de pousser les étuys en dehors, & les prendre ainsi plus facilement.

L. Le grand Vase de cuivre, où l'on fait boüillir l'eau; il a trois ouvertures au haut, chacune avec son couvercle, la premiere sert pour y remettre de l'eau froide, la seconde pour faire couler l'eau chaude, la troisiéme ouvre un petit réchaud à vent, qui y est caché, pour mettre du charbon. J'ai représenté un de ces couvercles pendans, pour en faire voir les bords, & montrer combien ils sont propres à tenir les ouvertures bien fermées. 13. est le réchaud; il est cylindrique, fait de cuivre & placé au milieu de l'eau, attaché au Vaisseau, dans lequel il est contenu, par son orifice supé-

rieur. Le trou eſt à l'extrémité inférieure. 14. eſt le trou du poële, par où le vent paſſe pour allumer les charbons. 15. 15. 15. ſont les ſoupiraux, par où la vapeur & la fumée s'exhalent.

M. Le petit Vaſe de cuivre, qui contient l'eau froide, avec un couvercle ſemblable au précédent.

N. Etuy de bois contenant les Taſſes & les divers Inſtrumens néceſſaires pour faire & pour boire le Thé, marquez ſéparément par les nombres 16. 17. 18. 19. 20. 21.

O. Le ſecond & plus grand étuy diviſé en deux cloiſons, dans la plus extérieure deſquelles on tient les charbons, & les proviſions pour le feu, & dans l'intérieure, quelques Taſſes pour boire le Thé, ou d'autres choſes, qu'on juge à propos d'y mettre.

P. Trois petits étuys de bois ajuſtez l'un ſur l'autre avec leur couvercle commun renverſé : dans ceux-ci on met diverſes choſes bonnes à manger, qui ſe préſentent avec le Thé.

Q. Taſſe pour boire le Thé, avec un petit tuyau pour prendre l'anſe,

ou le manche 22. que l'on ôte après qu'on s'en eſt ſervi.

R. Coupe, ou boëte pleine de feüilles de Thé entieres, ou moulues.

S. Petite Cuilliere pour prendre le Thé moulu.

T. Inſtrument, qui eſt comme un Moulinet à Chocolat, ou Fourgon, pour faire mouſſer le Thé moulu.

V. Vaſe de cuivre, qui ſert à verſer le Thé. La partie inférieure, qui eſt étamée en dedans, eſt miſe dans la grande ouverture du Vaiſſeau de cuivre L. afin que les vapeurs chaudes, ou l'eau boüillante, l'empêchent de ſe réfroidir. Il a un couvercle décrit ci-deſſus.

X. Echelle, dont on s'eſt ſervi pour meſurer la grandeur & les dimenſions des diverſes parties de la Machine pour l'uſage de ceux, qui voudroient en faire faire une ſemblable. La grandeur ſe rapporte à un Sakf ou dix Suns, ce qui approche d'un de nos pieds géométriques.

CHAPITRE XIV.

De l'Ambre gris du Japon, avec quelques Observations sur cette substance bitumineuse.

J'Ai parlé au Chapitre IX. de ce Supplément d'une Baleine appellée Mako, dans les entrailles de laquelle on trouve de l'Ambre gris, & j'ai dit que de toutes les especes de ce bitume, celle-ci étoit la moins estimée. Si j'en demeurois là, on pourroit peut-être en inférer que le Japon ne produit point d'Ambre gris d'une aussi bonne qualité, que celui, qui se rencontre ailleurs, ce qui n'est pas vrai; & c'est ce qui m'a engagé à mettre ici tout de suite un précis des remarques de Kœmpfer sur ce qu'il en a appris des Chinois, & des Japonnois pêcheurs de Baleines, & sur ses propres recherches dans les différens Pays, où il a voyagé.

Les hommes, dit-il, doivent à la Mer cette précieuse substance, elle

la jette en fort petite quantité sur le rivage, & il en est ainsi de toutes les choses exquises, que la Nature semble produire avec moins de profusion. Les Auteurs, ajoûte-t-il, different entierement sur l'origine & la production de l'Ambre gris; ils ne conviennent pas même sur ce que ce peut être que cette substance. Quelques-uns la prennent pour une substance bitumineuse; d'autres pour une sorte de terre ou d'argile; d'autres pour un excrément de Baleine; d'autres pour la fiente des Oiseaux. Je rapporterois bien d'autres sentimens, si je ne craignois d'être trop long. Mais de toutes les opinions, qu'on a imaginées sur cela, ce sçavant Voyageur n'en trouve point, qui lui paroisse moins fondée, & moins vraisemblable, que celle-ci, qui est d'un Auteur François, nommé Jean-Baptiste DENYS: » que » l'Ambre gris est un mélange de » Cire & de Miel ramassé sur les » Côtes de la Mer par les Abeilles, » qui étant cuit & fondu par la cha- » leur du Soleil, tombe dans la » Mer, où il souffre une autre pré-

» paration, & que par le mouve-
» ment violent des vagues, & la
» mixtion des particules ſalines de
» la Mer, il ſe change en cette pré-
» cieuſe ſubſtance. (a)

A cela Kœmpfer oppoſe le ſentiment, qui a été généralement reçu & approuvé de ceux, qui ont pris la peine d'examiner cette ſubſtance avec plus de ſoin; ſçavoir, que c'eſt une eſpece de bitume engendré dans les entrailles de la Terre, ou bien une ſubſtance graſſe ſoûterraine, qui acquiert la conſiſtance du bitume, laquelle eſt portée dans la Mer par des Canaux ſoûterrains, où elle ſouffre une autre digeſtion, qui ſe faiſant par le mêlange des parties ſalines, & par la chaleur du Soleil, en forme ce que nous appellons Ambre gris. Or voici les preuves, dont il ſe ſert également pour appuyer ce ſentiment, & réfuter celui de M. Denys.

1°. L'Ambre gris ſe trouve en pluſieurs Contrées, qui n'ont point d'Abeilles ſur leurs Côtes, ni même

(a) Voyez le Journal des Sçavans de Paris de l'année 1672.

dans l'intérieur du Pays. Au contraire plusieurs Pays ont des Abeilles en abondance, & ne produisent point d'Ambre gris.

2°. Plusieurs Pêcheurs Chinois & Japonnois, dont le métier est de chercher sur les rochers le long de leurs Côtes des nids d'oiseaux bons à manger (a), disent tous qu'ils n'ont jamais observé rien de semblable à des ruches attachées aux rochers au-dessus de l'eau.

3°. Le Miel, la Cire, & la rayons de miel mêlez avec un fluide, ne se confondent point en une seule substance; au contraire il les dissout & les sépare.

4°. En quelque endroit du Monde, que les rayons avec leur miel soient épaissis par le feu, la substance coagulée sera toujours de même nature. Or on observe le contraire par rapport à l'Ambre gris, dont il y a plusieurs sortes, selon la diversité des veines soûterraines, où il est produit. Certaines especes sont

(a) Ce sont des nids d'Hirondelles de Mer, qui les font avec les HOLUTHURIAS, espece d'Animaux de Mer.

particulieres à certains Pays, si bien que des Personnes habiles, après y avoir regardé attentivement, sont en état de conjecturer quelles sont les Côtes, où il a été trouvé; de même que les Gourmets expérimentez connoissent en goûtant le vin, quelle en est l'espece & le terroir. Il y a de l'Ambre gris, qui ressemble au bitume grossier, ou à l'Asphaltus, ou au Naphte noir desséché : par conséquent plus ou moins noir & pesant, & d'une différente consistance à proportion. D'autres especes sont plus blanches, & cela vient du mêlange des particules plus fines : celles-ci sont plus légeres & plus cheres; & tout cela encore en différentes proportions. Quelques autres especes sont extrêmement légeres, & ne ressemblent pas mal à un champignon, d'où Scaliger a conjecturé après Sérapion que l'Ambre gris pourroit bien être une espece de Champignon de mer.

5°. L'Ambre gris, lorsqu'il est frais, & nouvellement jetté sur les côtes, est mou, & ressemble beaucoup à la bouse de Vache. Il a en

même tems une espece d'odeur de brûlé, ce qui n'a rien de commun avec aucune substance miéleuse.

6°. On trouve souvent dans l'Ambre gris des coquillages noirs & brillans, avec des fragmens d'autres substances marines, & souvent aussi des particules de ce qui peut s'y attacher, lorsqu'il est encore mou; mais je n'ai jamais ouï dire qu'on y eût remarqué des Abeilles, de la cire, ou du miel : ceux, qui ont dit le contraire à M. Denys, lui en ont certainement imposé.

7°. On trouve quelquefois de fort grandes piéces d'Ambre gris, & qui surpassent de beaucoup l'étenduë des plus grandes ruches à miel. Sans faire mention de ces masses monstrueuses, dont parle *Garcias ab Hortâ* (a), lorsque j'étois au Japon, une fort belle piéce d'Ambre gris de couleur grisâtre fut trouvée sur les Côtes de Kiinokuni : elle pesoit plus de cent cattis du Japon, ce qui revient à cent trente livres, poids de Hollande. Cette piece ne pouvant pas être achetée par une seule per-

(a) A. N. L. I. c. I.

ſonne, fut partagée en croix en quatre parties égales : on voulut me vendre une de ces quatre parties, par où je pus aiſément conjecturer que ce qu'on m'avoit dit de la piéce entiere, étoit vrai. On ſçait qu'il en fut vendu encore une plus grande par le Roi de Tidor à la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, qui en paya onze mille richedales, qui font plus de deux mille livres ſterling. On l'envoya à Amſterdam, & on la garde dans le Cabinet des Raretez de la Compagnie. Cette piéce étoit du poids de 185. livres, poids de Hollande, d'une couleur griſâtre, & d'une fort bonne eſpece. Sa figure ne reſſembloit pas mal à une Tortuë, dont on auroit coupé la tête & la queuë. Le Docteur Valentini nous l'a donnée dans ſon Muſæum Muſæorum. *Lib.* 3. *cap.* 8. & Rumphe dans ſes Amboinſch. Rariteit Kamer Tab. LIII. & LIV. avec une deſcription exacte, pages 267. & ſuivantes.

De la falſification de l'Ambre gris.

L'Ambre gris eſt aiſé à falſifier, lorſqu'il eſt fraîchement jetté ſur les côtes, parce qu'alors il eſt mou &

friable, & qu'il ressemble à une masse farineuse, où l'on peut incorporer ce que l'on veut. Rien, disent les Experts, n'est plus propre à être mêlé avec la substance de l'Ambre gris, que la fleur des cosses du Ris, qui lui donne de la légereté, & une couleur grisâtre, mais la fraude se découvre bientôt, parce que les vers s'y mettent d'abord. Il n'est pas si aisé de découvrir, si l'Ambre gris a été altéré par une addition de Storax, de Benjoin, ou d'autres aromates. Mais on distingue facilement le véritable Ambre gris de celui, qui est une composition artificielle de poix, de cire, de résine, de storax, & d'autres semblables ingrédiens, qu'on reconnoît à la vûë, à l'attouchement, & à la senteur. Kœmpfer assûre qu'on lui a souvent présenté de ces deux sortes d'Ambre gris à vendre pendant son séjour au Japon. Il ajoûte que ceux, qui trouvent de l'Ambre gris sur les côtes, ont assez la coûtume d'en fourrer différentes petites pieces dans une grande en pressant fortement, & que si la grande piece en devient

difforme & trop étendë, on la presſe, en ſorte qu'on lui donne la figure d'une balle à peu près ronde, par où la grandeur apparente eſt diminuée, & le poids augmenté, ſans aucun préjudice de ſa beauté.

Maniere de la découvrir.

Un des plus ſûrs moyens de connoître ſi l'Ambre gris a été falſifié, eſt d'en mettre quelques grains ſur une platine rougie au feu : s'il y a quelque corps hétérogene mêlé, il ſe découvre par la fumée, ou bien l'on verra que l'Ambre gris eſt pur, par le peu de cendres, qui reſtent. Les Nations Orientales au-delà du Gange font ordinairement cette épreuve ſur une piece de monnoye d'or mince, d'une figure ovale, appellée Koobang : ils l'ont toujours à la main pour cet effet, & la mettent ſur du charbon allumé avec un peu d'Ambre gris, qu'ils raclent deſſus. Les Chinois tiennent pour le meilleur Ambre gris celui, dont les raclures étant miſes dans l'eau boüillante & couverte, ſe diſſolvent le mieux, & ſe liquéfient le plus également: ils en font l'épreuve dans des taſſes de Porcelaine, dont ils ſe ſervent pour boire

le Thé. Nous avons déja remarqué, que celui, qu'on trouve au Japon dans le Mako, eſt la moindre de toutes les eſpeces; Kœmpfer ne paroît pas eſtimer beaucoup plus celui, qui eſt jetté ſur les côtes de la Mer avec les excrémens de cette Baleine, & qui doit être le même, peut-être un peu plus fait.

On trouve quelquefois ſur les côtes les plus méridionnales des Indes Orientales une certaine matiere graſſe, que la Mer y jette, & qui à l'extérieur reſſemble ſi bien à l'Ambre gris, qu'on y peut être facilement trompé. Il y a un autre Ambre gris blanchâtre, dont parle Schroder, connu ſous le nom de ſperme de Baleine, dont les morceaux flottans ſur la ſurface de la Mer ſont ramaſſez en quelque endroit, & par l'ardeur du Soleil ne font plus qu'une ſeule maſſe; ſur quoi on remarque qu'il y a trois ſortes de ſpermes de Baleines; au moins Kœmpfer dit-il, qu'il n'en a point connu davantage. La premiere eſt celle, qu'on voit flotter ſur la ſurface des Mers du Nord, & qu'on ra-

masse avec des paniers d'osier. La seconde est celle, que Bartholin, Wormius, & ceux, qui vont à la pêche de la Baleine en Groenland, disent qu'on trouve en quantité dans la tête d'une espece de Baleine, que les Latins appellent *Orca*, & les Hollandois *Potuis*. La troisiéme se ramasse aux Isles de FERRO, ou FEROE, situées au Nord de l'Ecosse. Les Habitans de ces Isles, qui ne sont gueres que de pauvres Pêcheurs, la prennent dans le corps d'une espece de Poisson, appellé en leur Langue *Buskoppe*, nom, que porte aussi une de ces Isles, aux côtes de laquelle on prend une grande quantité de ce Poisson. Cet Animal est plus grand qu'un homme à tous égards; sa tête en particulier est prodigieusement grande; couverte tout autour, & surtout près des machoires, de cette substance grasse & mucilagineuse. Les Pêcheurs l'en tirent en la ratissant; ils la nettoyent ensuite, & pour l'empêcher de rancir, ils la mettent dans une lessive forte, & la font sécher au Soleil.

De l'Ambre de Pruſſe.

Le *Succinum*, ou l'Ambre de Pruſſe, a été rangé avec plus de vraiſemblance par les Naturaliſtes parmi les eſpeces d'Ambre gris. C'eſt une ſubſtance graſſe, qui croît ſous terre, & ne reſſemble pas mal au véritable Ambre gris ; mais il eſt tranſparent, & ſe ſéche ſur les ſables de la côte : on en tire également de terre dans les Mines de Pruſſe, & des côtes de la Mer. Le premier, qui eſt foſſile, étant ordinairement tendre & friable, ſe met dans l'eau de mer, pour y être durci.

De l'Ambre jaune.

Les Japonnois ne ſont pas les ſeuls, qui préférent l'Ambre jaune à l'Ambre gris : toutes les Nations les plus Orientales de l'Aſie ont le même goût, & les premiers l'eſtiment même davantage, que les Pierres précieuſes : ils ne mettent au-deſſus de lui, que les Coraux. L'Ambre jaune tranſparent, ſi commun & ſi peu eſtimé des Européens, eſt même celui, qu'ils achetent à plus haut prix, à cauſe de la perfection & de l'antiquité, qu'ils lui attribuënt. Ils ſe moquent des Marchands d'Europe, quand ceux-ci veulent leur perſua-

der qu'ils ont tort. Les Noirs de l'Asie ne font non plus aucun usage de l'Ambre gris, qu'ils trouvent sur leurs côtes.

Usage de l'Ambre gris.

On sçait qu'en Europe l'Ambre gris est employé dans la Médecine, mais la grande consommation s'en fait en Perse, en Arabie, & dans le Mogol, où l'on s'en sert dans les confitures, au lieu de sucre. Les Chinois, les Japonnois & les Tunkinois n'en font gueres autre chose, que le mêler avec leurs aromates; ils sont persuadez qu'il en releve l'agrément, & qu'il en fixe l'odeur, qui, à cause de la volatilité de ses parties, s'exhaleroit trop vîte. Il paroît néanmoins par un secret, qui fut communiqué à Kœmpfer par un Médecin Japonnois, que ces Insulaires en connoissent plus d'une vertu médecinale.



CHAPITRE XV.

Quelques Réflexions sur l'état présent du Japon.

COmme on finissoit d'imprimer ce Supplément ; une personne d'esprit m'ayant paru charmé du dérnier Article de l'Histoire Naturelle du Japon par Kœmpfer, où cet Ecrivain examine, s'il est avantageux au bien de cet Empire qu'il soit fermé, comme il l'est, au point que les Etrangers n'y sçauroient entrer, ni les Habitans en sortir ; j'ai cru devoir le relire, & je l'ai relû en effet avec attention, dans le dessein d'en donner ici le précis, si je trouvois qu'il en vallût la peine ; mais cette lecture n'a fait que me confirmer dans la pensée, où j'étois, que l'Auteur Allemand est aussi peu juste dans ses réflexions politiques, qu'il est admirable dans ses Observations sur l'Histoire Naturelle des Pays, qu'il a parcourus, & surtout dans son excellent Ouvrage des

Aménitez étrangeres. (a)

En effet, après un grand lieu commun touchant les avantages de la Société, & du commerce mutuel entre les Nations, qui habitent sous différens climats; une courte Description du Japon, & du caractere des Japonnois, qui n'est gueres qu'une répétition de ce qu'il en avoit dit ailleurs; quelques Anecdotes historiques, fausses pour la plûpart, comme ce qu'il raconte du démêlé des Japonnois avec Pierre Nuits Gouverneur de l'Isle Formose pour les Hollandois, & dont il a formé une espece de Roman; d'autres peu croyables, quoique dans le fond elles puissent être vrayes, comme ce qu'il dit qu'on découvrit, il n'y a pas longtems, quelques restes de la Famille des Fekis (*b*), qui s'étoient cachez dans les

(a) *Amœnitatum exoticarum . . . fasciculi quinque. Authore Engelberto Kœmpfero D. Lemgoviæ* 1712. *in* 4°.

(*b*) Il faut se souvenir de ce que nous avons dit en plusieurs endroits de cette Histoire des fameuses Factions des Fekis & des Gendsis, qui se disputerent si longtems l'Empire du Japon.

Montagnes

Montagnes inacceſſibles de la Province de Bungo, où ils ſe tenoient dans des trous & dans des cavernes, ayant oublié leur haute naiſſance, privez de toutes les connoiſſances humaines, & reſſemblant plus à des Satyres, qu'à des Hommes. Après une eſpece de récapitulation de ce qu'il nous avoit appris du Commerce des Japonnois, de leurs Sciences, de leurs Arts, & de leurs Loix, & beaucoup de digreſſions étrangeres à ſon ſujet ; il vient enfin au fait, dont il s'agit, & entreprend de nous inſtruire de ce qui a engagé les Monarques Japonnois à fermer leur Empire, en ſorte qu'à l'exception de ce peu de commerce, qu'ils permettent aux Chinois & aux Hollandois dans un ſeul de leurs Ports, ces Inſulaires ſont dans l'Univers, comme s'ils y étoient ſeuls.

Mais dans l'expoſé, qu'il nous fait de la maniere, dont ce projet ſi ſingulier fut exécuté, il ne paroît pas fort inſtruit de l'Hiſtoire du Japon, dont il eſt évident d'ailleurs par tout ſon Ouvrage qu'il n'a preſque rien ſçu, que ce qu'il en avoit

vû dans les Fastes Chronologiques de cet Empire, & quelques particularitez, qu'il en a ouï dire, & qui sont presque toutes altérées. C'est ainsi qu'il fait honneur à Tayco-Sama d'avoir formé le dessein de réünir tout le Japon sous un même Souverain, quoique ce Prince n'ait fait que suivre en cela les traces de Nobunanga son Prédécesseur, qui en avoit même déja exécuté la meilleure partie; & d'avoir rappellé toutes ses Troupes de la Corée, où il est certain qu'elles étoient encore, quand il mourut. Je ne sçai non plus où il a pris cette maxime, *que les Japonnois doivent être gouvernez avec un Sceptre de fer*; & que la Corée & toutes les Isles voisines reconnoissent l'autorité de l'Empereur du Japon.

Ce qui est encore plus étonnant, c'est de voir un Chrétien, qui, après avoir compris l'abolition du Christianisme parmi les moyens, dont Tayco-Sama & ses Successeurs se sont servis pour établir leur nouveau plan de Gouvernement, ne craint point d'avancer que ces Monarques

ont en quelque maniere ressuscité l'innocence & le bonheur des premiers âges. On lui passera plus volontiers ce qu'il dit à cette occasion,
» que ces Princes exempts de crain-
» te à l'égard des révoltes domesti-
» ques, & se confiant sur l'excellen-
» ce du Pays, & sur le courage &
» les forces de leurs invincibles Su-
» jets, sont en état de mépriser l'en-
» vie & la jalousie des autres Na-
» tions .... que la condition de *ces*
» *Peuples* est heureuse & florissan-
» te.... qu'étant unis entr'eux, &
» paisibles... civils, obligeans &
» vertueux, surpassant toutes les au-
» tres Nations dans les Arts, & dans
» les productions de l'industrie,
» possédant un excellent Pays, en-
» richis par le négoce & le commer-
» ce, qu'ils font entr'eux; courageux,
» pourvûs abondamment de tous les
» besoins de la vie, & joüissant avec
» cela des fruits de la paix & de la
» tranquillité, ils peuvent se croire
» heureux. » Mais convient-il à un Chrétien d'attribuer ce bonheur à une exclusion de tout commerce avec les Etrangers, qui ferme pour

toujours la porte de leurs Isles à l'Evangile, & de prétendre qu'avant l'execution de ce projet, sans en excepter même le tems, où la moitié du Japon faisoit l'honneur & l'admiration du Monde Chrétien, ils menoient une vie libertine, dont ils ont obligation de s'être corrigez aux plus grands Persécuteurs du Christianisme? Je suis obligé néanmoins d'avertir mes Lecteurs, qu'ils ne doivent point mettre sur le compte du Médecin Allemand, mais sur celui du Traducteur, ce qu'on trouve à la suite de cet éloge des Japonnois d'aujourd'hui; *qu'ils sont fort instruits à rendre aux Dieux l'honneur, qui leur est dû*. Nous ne sçaurions croire que Messieurs les Protestans approuvent une si étrange façon de parler.



DESCRIPTION

DES PLANTES DU JAPON,

Et leurs uſages :

Obſervées par le Docteur ENGELBERT KOEMPFER. *Avec les Figures des principales & des plus curieuſes.*

KŒmpfer a diviſé ce Recueïl en cinq Claſſes. La premiere comprend les Plantes Bacciferes & les Pruniferes : la ſeconde, les Pomiferes & les Nuciferes : la troiſiéme, les Oléracées & les Frugiferes : la quatriéme, celles, qui ſont remarquables par la beauté de leurs fleurs : la cinquiéme, un mélange de Plantes de toutes ces différentes eſpeces.

Chacune de ces Plantes a preſque toujours pluſieurs noms. Le premier eſt ordinairement celui, dont les Lettrez Japonnois ſe ſervent, pour exprimer le Caractere

Chinois, qui marque la Plante : le second est le nom vulgaire dans la langue, qui se parle au Japon ; car il est bon de se souvenir de ce que nous avons dit ailleurs, sçavoir, que les Caracteres Chinois sont en usage au Japon parmi les Lettrez, qui les forment néanmoins assez différemment des Chinois, & d'une façon plus libre, & qui les expriment par d'autres termes, que les Chinois. Il y a aussi deux sortes d'Alphabets, qui sont usitez parmi le Peuple, & qui different des nôtres en ce que chaque figure signifie, non une une simple lettre, mais une syllabe entiere du langage vulgaire ; les noms variant quelquefois, ou par l'addition d'une lettre, comme on dit *Naga* & *Nanga* ; ou par le changement d'une autre, comme *Kinari-Gaki*, pour *Kinari-Kaki*: *Goquan*, pour *Koquan* : *Kibi*, pour *Kiwi* : mais tout cela ne se fait, que pour l'Euphonie.

T. 8. p. 215.

Sjio, où Arbre de camphre.



PREMIERE CLASSE.

Plantes Bacciferes & Pruniferes.

Tsus No Ki, ou *Tsutsu No Ki*. (a)

TSus signifie un Laurier : *Ki*, Plante, ou Arbre ; *No* est l'article. Ainsi *Tsus No Ki* veut dire *Plante de Laurier*. Il y en a au Japon plusieurs especes.

Kuro Tsons, autrement *Proh Tsons*.

C'est un Laurier à grosses bayes, d'un pourpre obscur : il y en a, dont les feüilles sont larges, & d'autres, qui ont les feüilles étroites & ondées.

Aka Tsutsu.

C'est un Laurier à feüilles larges, & à bayes rouges assez grosses.

Ssio, vulgairement *Kus No Ki*, autrement *Nambok*.

C'est un Laurier, qui porte *le Camphre*. Cet Arbre vient aussi épais,

(a) On prononce *Tsous No Ki*, & *Tsoutsou No Ki* : quelquefois au lieu de *Tsous*, on dit *Tsons*.

qu'un Tilleul, & c'eſt principalement ſa racine, qui fournit le Camphre. Les Payſans de la Province du Saxuma & des Iſles de Gotto font le Camphre par une ſimple décoction des racines & du bois coupez en petits morceaux, & le ſubliment. Il eſt à très-bon marché, & l'on peut avoir depuis quatre-vingt juſqu'à cent cattis du Camphre du Japon pour un ſeul catti de celui de Borneo, que l'on dit être une ſubſtance naturelle, ramaſſée ſur le tronc des vieux Arbres de cette Iſle, en faiſant des inciſions entre l'écorce & le bois.

L'Arbre de Camphre du Japon, qui ne croît que dans les Provinces Occidentales, & dans les Iſles adjacentes, eſt d'une belle figure, & de la hauteur de nos Tilleuls. Sa racine eſt forte, & n'a pas beaucoup de branches : c'eſt là principalement qu'eſt ſa vertu camphrétique, & elle en a beaucoup l'odeur. L'écorce de l'Arbre eſt rude, d'un gris obſcur : mais celle des jeunes branches eſt biſe, gluante, & ſe leve aiſément. La moëlle eſt dure & ligneuſe ; le bois eſt na-

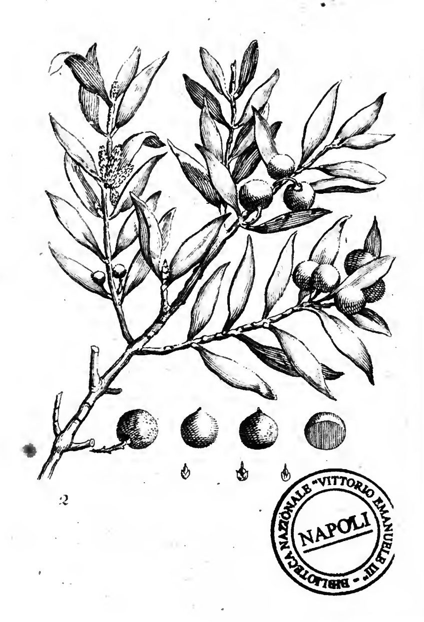
turellement blanc, mais en se séchant il prend une petite teinture de rouge : il n'est pas serré, mais il a des fibres assez durs. On s'en sert pour faire des Cabinets; mais à mesure que la résine, dont il est rempli, s'évapore, il devient raboteux. Les plus beaux Cabinets du Japon sont faits de la racine de cet Arbre, & d'un autre, nommé *Fatz No Ki*, dont nous parlerons en son lieu. Rien n'est mieux veiné, ni plus agréablement nuancé que l'un & l'autre.

Les feüilles du Camphrier Japonnois tiennent à des pédicules assez longs, & qui d'abord sont verds, puis rougissent un peu; ces feüilles, qui sont toujours seules, & poussent sans ordre, sont membraneuses, de figure approchante de l'ovale, pointuës à l'extrémité, ondées sur les bords, sans être dentelées. Elles ont beaucoup de fibres, dont la couleur est plus pâle. Le dessus de la feüille est d'un verd foncé, & luisant, le dessous a la couleur de l'herbe, & la douceur de la soye. Le nerf, qui promine des deux côtez, est d'un verd blanchâtre, & jette ses

branches en arc tout le long de la feüille : de ces branches il ſort d'autres petits rameaux encore plus déliez. L'extrémité des fibres forme aſſez ſouvent de petits poraux , qui ſont particuliers à cet Arbre , lequel pouſſe aux mois de Mai & de Juin de petites fleurs ; mais il faut pour cela qu'il ſoit dans toute ſa grandeur , & même un peu vieux.

Ces fleurs ne paroiſſent qu'aux extrémitez des petites branches , & naiſſent ſous les pédicules des feüilles : elles en ont elles-mêmes , qui ſont d'un tiers plus courts, que ceux des feüilles , & fort menus , & qui jettent de petites branches , à chacune deſquelles eſt attachée une fleur blanche hexapetale, avec neuf étamines au dedans, trois au milieu , & les ſix autres diſpoſées en rond autour de ces premieres. A meſure que le calice de la fleur croît, la graine ſe mûrit, & quand elle eſt parvenuë à ſa maturité, elle eſt de la groſſeur d'un pois , d'un pourpre foncé, & luiſante. Sa figure eſt ronde , allongée comme une poire, avec une petite enveloppe de couleur appro-

T. 8. p. 219. *Na ou Nagi.*



chant du pourpre, d'un goût de Camphre giroflé. Elle renferme un noyau de la grosseur d'un grain de poivre, dont l'écorce est d'un noir luisant; il se sépare en deux, est d'une nature huileuse, & d'un goût fade.

Na, vulgairement *Nagi*, autrement *Tsikkbura Siba*.

C'est une espece de Laurier fort rare que Kœmpfer définit *Laurus julifera, folio specioso enervi*, & qui est regardé comme un Arbre de bon augure. Il garde ses feüilles toute l'année, & on le transporte des Forêts, où il vient naturellement, dans les Maisons, où l'on a grand soin de ne le point laisser exposé à la pluye. Cet Arbre est grand comme un Cerisier, & fort droit. Son écorce est de couleur bay-obscur, molle, charnuë, d'un beau verd dans les petites branches, & d'une odeur de sapin balsamique. Son bois est dur, foible, & presque sans fibres, sa moëlle est presque de la nature du champignon, & se durcit comme du bois, quand l'arbre est vieux. Les feüilles naissent deux

à deux, ſans pédicules : elles n'ont point de nerfs, ſont d'une ſubſtance dure, & reſſemblent fort à celles du Laurier d'Alexandrie. Les deux côtez ſont de même couleur, liſſes, d'un verd obſcur, avec une petite couche de bleu, tirant ſur le rouge, larges d'un grand poulce, & longues à proportion. Il ſort de deſſous chaque feüille trois ou quatre étamines blanches, courtes, veluës, mêlées de petites fleurs, qui en tombant laiſſent une petite graine, rarement dure, à peu près de la figure d'une prune ſauvage, & qui dans ſa maturité eſt d'un noir-purpurin. La chair en eſt molle, inſipide, & en petite quantité. Cette baye renferme une petite noix ronde, de la grandeur d'une ceriſe, dont l'écaille eſt dure & pierreuſe, quoique très-mince & fragile. Cette noix contient un noyau couvert d'une petite peau rouge, qui ne peut pas lever, d'un goût amer & vaporeux, d'une figure parfaitement ronde, & ſurmonté d'une pointe, qui a ſa racine dans le milieu du noyau même.

Aiikubá.

C'eſt un grand Arbriſſeau, dont les rejettons ſont d'un verd clair, pleins de nœuds, & d'une ſubſtance graſſe. Sa feüille eſt ſemblable à celle de l'Yeuſe, un peu tournée. Sa fleur portée ſur un piſtile aſſez gros & à trois pétales, d'un pourpre tirant ſur le rouge, & preſque de la grandeur d'un grain de poivre. Son fruit rouge, oblong, aſſez gros, a peu de chair, & cette chair eſt blanche, douçâtre : elle renferme un noyau un peu dur, & d'un goût acre.

Taraijo, vulgairement *Onimotſj.* (a)

C'eſt une eſpece de *Lauro-Ceraſus*; dont les fleurs ſont à quatre pétales, ayant de l'odeur, d'un jaune pâle, ramaſſées en grand nombre ſous les aiſſelles des feüilles. Son fruit eſt rouge, de la groſſeur d'une poire, contenant quatre ſemences d'une figure ſemblable à celle du Poirier. Cet Arbre eſt peut-être le Laurier-Ceriſe de l'Ecluſe. On le

(a) Prononcez *Onimotchi.*

cultive au Japon dans les jardins, parce qu'il demeure toujours dans sa beauté.

Sankitz, vulgairement *Jamma-Tadsj* (a) *Banna.*

C'est un petit *Camæ-Cerasus* à feüilles de Cerisier sauvage, disposées en rond. Ses fleurs sont à cinq pétales, & ressemblent à celles du Muguet. Son fruit est un peu rouge, plus gros qu'un pois, d'un goût doux & styptique, ayant un noyau blanc, dur, & transparent.

Quackitz, vulgairement *Fanna-Tadsj Banna.*

C'est un Arbrisseau, qui ressemble au *Chama-Cerasus*, & qui ne quitte jamais ses feüilles. Ses fleurs & son fruit sont semblables à ceux du Sankitz. Il y a une autre espece de Quackitz, laquelle a ses feüilles semblables à celles du Saule, excepté qu'elles sont semées de petites bulles; sa petite fleur ressemble à celle du *Dulcamara*; elle est portée sur des pétales recourbez en arriere.

(a) Prononcez *Tadchi.*

Nandsjokf, (*a*) vulgairement *Natten*, ou *Nandin-Tſikku*.

C'eſt un Arbriſſeau haut d'une coudée & davantage, qui de loin reſſemble à un roſeau. Ses branches ſont diſpoſées l'une vis-à-vis de l'autre, & s'étendent à angles droits. Ses feüilles ſont longues d'un poulce & demi, & figurées comme celles du Saule. Ses fleurs ſont blanchâtres à cinq pétales, ſemblables à celles du *Solanum* ligneux, & ne durent qu'un jour. Ses bayes ſont rouges, groſſes comme un pois, & contiennent deux ſemences de figure Hémiſpherique.

Nyſimi Motſj, (b) autrement *Tanna-Wattaſj*. (c)

C'eſt le Troêne commun d'Allemagne.

Jubeta. (d)

C'eſt un Arbre de la groſſeur du Prunier, & dont les fleurs & les

(*a*) Se prononce *Nandchokf*.
(*b*) Se prononce *Motchi*. (*c*) Prononcez *Vvattachi*. (*d*) Prononcez *Joubeta*.

bayes sont comme celles du Troëne. Son écorce est verdâtre: ses feüilles sont en grand nombre, disposées l'une vis-à-vis de l'autre, de figure ovale, tendres, & qui se flétrissent bientôt. Le noyau est blanc, d'un goût astringent, & caustique. Ses bayes passent pour être venimeuses.

Kooki, vulgairement *Kúkò*, autrement *Numi-Gussuri.*

C'est un Troëne épineux, dont les feüilles, qui viennent en très-grand nombre, sont ovales, & longues d'un poulce, point découpées. Ses fleurs, qui naissent une ou deux sur chaque pédicule, sont de couleur purpurine, à cinq pétales, & ressemblent à la fleur d'Hyacinte. Ses bayes & ses semences sont comme celles du *Dulcamara*. On s'en sert en Médecine, aussibien que de ses feüilles, dont on boit l'infusion en maniere de Thé.

Feckofátz.

C'est un Arbre de grandeur médiocre, & fort branchu, dont les feüilles, qui naissent en grand nom-

bre à l'extrémité des petits rameaux, sont longues de deux poulces, pointuës à leur commencement, & terminées en oval, épaisses, dures, & légerement crénelées. Ses fleurs sont ramassées en épis ; ses bayes sont rouges, & grosses comme une cerise ; leur chair a un goût sauvage, & le noyau, qui est partagé en deux, est astringent.

Kemboku, autrement *Ruugambokf*, vulgairement *Sakaki*.

C'est un Arbre d'une médiocre grandeur, qui a les feüilles & les fleurs, comme celles du Myrthe Romain de Matthiole. Ses bayes viennent une à une sur un petit pédicule: elles sont pointuës, de la grosseur d'un grain de poivre. Les semences ressemblent à celles de l'*Ancolie*, elles ont un goût un peu amer, & sont très-astringentes. Cet Arbre est consacré aux Idoles.

Fisakaki.

C'est un Arbrisseau, qui ressemble au Thé, & qui en a les feüilles. Ses fleurs, qui croissent en grand

nombre le long des branches très-minces, ſont rouges, à cinq pétales, & en forme de cloches. Elles ſont ſuivies de bayes ſemblables à celles du Genevrier, dans leſquelles ſont contenuës pluſieurs ſemences dures. Cette Plante ſe cultive pour ſa beauté. Il y en a une autre eſpece, dont la fleur eſt blanche, & dont les bayes ſont pleines d'un ſuc de couleur de pourpre.

Saſjebu. (a)

C'eſt un Arbriſſeau, qui a le port extérieur, & les feüilles, comme le Fiſakaki. Ses fleurs ſont monopétales, de figure conique, groſſes comme un grain d'orge, blanches, ſemées le long des petites branches, & entre-mêlées de beaucoup de très-petites feüilles. Ses bayes, qui reſſemblent aſſez à celles du raiſin de bois, ſont de couleur purpurine, ſans enveloppe, groſſes comme un grain de poivre, d'un goût vineux & agréable, & renferment pluſieurs ſemences.

(a) Prononcez *Sachebou*.

Obamni, autrement *Iso Fisakaki*; c'est-à-dire, *Fisakaki* des Rivages.

C'est un Arbrisseau, dont les rameaux sont droits, minces, & en grand nombre : les feüilles d'un poulce & demi de long, ovales, épaisses, dures, foiblement dentelées, & quelquefois recourbées : les fleurs, qui naissent des aisselles des feüilles, deux à deux, ou trois à trois, sont petites, à quatre pétales, & d'un blanc incarnat : les bayes rondes, purpurines, pulpeuses, contenant des semences rousses & brillantes.

Sjiroggi. (a)

C'est un Arbrisseau, dont l'écorce est raboteuse ; les feüilles longues de trois poulces, pointuës à leurs deux extrémitez, & point découpées. Ses fleurs placées sur des pédicules disposez en parasol, sont en grand nombre, petites, & à cinq pétales. Ses bayes en Hyver, & après la chûte des feüilles, sont d'un beau rouge, & pas si grosses qu'un pois, d'une chair blanche, pulpeu-

(*a*) Prononcez *Chiroggi*.

ſe, & amere. Ses graines ſont triangulaires & groſſes comme celles du Carvi.

Sjiroggi, autrement *Namome.*

C'eſt un petit Arbre, dont les feüilles ſont creuſes dans leur longueur, recourbées, & très-légerement dentelées à leur bord. Ses bayes ſont à peu près groſſes comme une ceriſe, & ſes ſemences, qui ſont en petit nombre, de la groſſeur de celles du Cumin.

Sinſan, vulgairement *Mijamma-Skimmi*, c'eſt-à-dire, *Skimmi ſauvage.*

C'eſt un grand Arbre, dont les feüilles diſpoſées en rond autour des petites branches, ſont longues de trois poulces, & même davantage, épaiſſes, pointuës, légerement ondées, point découpées à leur bord, d'un goût de *Sagapenum*, avec une chaleur mordicante. Ses fleurs ſont à quatre & cinq pétales, petites & rougeâtres. Ses bayes ſont en forme de poire, & groſſes comme celles de l'Aube épine, renfermant quatre ſemences blanches, fenduës

en deux, & ſemblables à celles des Orangers.

Come-Gommi, autrement *Mantees*.

C'eſt un Arbriſſeau, qui reſſemble au Troëne, & qui a le port extérieur du Buis: il eſt haut de trois pieds; ſes feüilles ſont ovales, terminées en pointe, ramaſſées par paquets, & ſentent les excrémens humains. Ses fleurs ont la figure de celles du Jaſmin, & ſont découpées en long, ayant ſix & ſept lévres, & même davantage, ſuivant que le terrein eſt plus ou moins gras; ſes fleurs ſont d'un pourpre foible, & elles ſont entrelaſſées dans les paquets des feüilles.

Jamma Co-Gomme.

C'eſt un Arbriſſeau, qui croît ſur les Montagnes, & qui eſt fort branchu. Ses feüilles ſont comme celles du Thé, & oppoſées entr'elles. Ses fleurs ſont petites, de couleur purpurine, & découpées en quatre lévres. Ses bayes ſont de la groſſeur de la Coriandre, & renferment quatre ſemences.

Kenſin, autrement *Sen-Baku*, vulgairement *Inu-Maki*, c'eſt à-dire, *Faux-Maki.*

C'eſt un Arbre, qui s'éleve en forme de cône, comme le Cyprès, à la hauteur de trois braſſes. Ses feüilles ſont comme celles du Laurier-Roſe. Son fruit eſt oblong, partagé en deux, reſſemblant par ſa partie ſupérieure à un grain de poivre, & renfermant un noyau.

Sin, vulgairement *Maki*, autrement *Fon-Maki*, c'eſt-à-dire, *Vrai Maki.*

C'eſt un grand Arbre de même genre, que le précédent, & dont le bois eſt fort eſtimé pour faire des coffres, & différens vaiſſeaux, parce qu'il eſt blanc, léger, point ſujet aux vers, ni à la pourriture. Les vaiſſeaux, qui en ſont faits, rendent une mauvaiſe odeur, quand ils ſont plongez dans l'eau chaude; c'eſt pourquoi cet Arbre eſt appellé par quelques-uns Kſâ Maki, c'eſt à-dire, Maki-Fétide.

Tsjo-Tei, (*a*) vulgairement *Fimitz-Baki*, & *Fimeri-Baki*.

C'eſt un Myrthe ſauvage à longues feüilles, & le même que le Myrthe commun d'Italie de Gaſpar Bauhin.

Ojo, vulgairement *Tſuge*.

C'eſt un grand Buis, dont la feüille eſt ovale, terminée en pointe, & un peu dentelée au bord. Ses fleurs ſont blanches, à quatre pétales ronds, garnies d'un calice, & de la groſſeur d'une graine de Coriandre. Ses bayes ſont rondes, & de couleur de pourpre-noir, renfermant deux, trois, ou quatre ſemences, qui ſont groſſes, & figurées comme celles du Carvi.

Il y a un autre Tſuge, qui eſt un petit Buis, dont les feüilles ſe terminent en pointe par les deux extrémitez.

Koo kotz, vulgairement *Firaggi*.

C'eſt le Houx commun.

Sankira, vulgairement *Quaquara*.

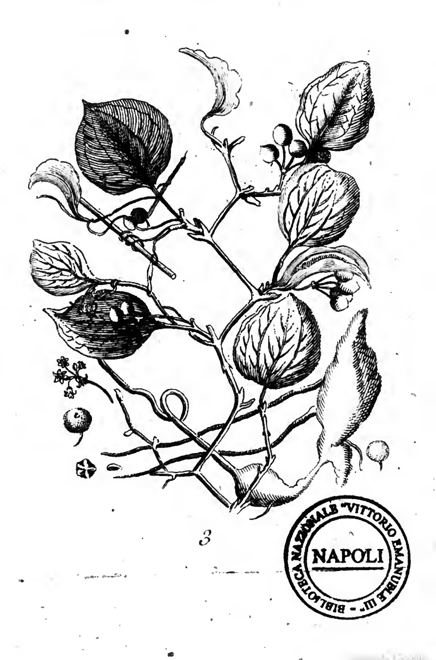
C'eſt le *Smilak minus ſpinoſa*,

(*a*) Prononcez *Tcho Tei*.

fructu rubicundo , radice virtuosâ , China dicta. Sa racine , dont la vertu est connuë des Médecins , est grosse, dure, noüeuse, inégale, garnie de longues fibres, rouge ou noirâtre en dehors,blanche au dedans,d'un goût fade. Cette Plante , quand elle ne trouve rien, qui la soûtienne, ne s'éleve que jusqu'à une ou deux coudées ; mais quand elle rencontre des buissons, elle s'éleve bien plus haut. Ses branches sont ligneuses , de la grosseur d'un tuyau d'orge , d'un rouge-brun près de terre , garnies de nœuds de deux en deux poulces , & changeant de direction après chaque nœud , d'où sortent deux tendrons pareils à ceux de la Vigne , par le moyen desquels cette Plante s'attache fortement à tout ce qu'elle rencontre. Les feüilles, qui n'ont presque point de pédicules , sont rondes, terminées par une pointe courte, de trois poulces de diamétre. Elles sont minces , point découpées , d'un verd-clair de chaque côté. Sur un pédicule très-mince, long d'un poulce, rouge ou jaune, sont disposées en parasol dix petites fleurs,

T. 8. p. 234.

Sankira le houx commun.



fleurs, plus ou moins, de couleur jaunâtre, de la grosseur d'un grain de Coriandre, à six pétales, & à six étamines, dont la pointe est blanche, tirant sur le jaune. Le sommet du pistile, qui occupe le milieu de la fleur, est d'une couleur de verd de Mer. La fleur étant passée, il vient un fruit semblable à la cerise par sa figure, sa grosseur, & sa couleur rouge; mais il a peu de chair. Cette chair est séche, farineuse, & d'un goût austere. Les semences sont au nombre de quatre, cinq, ou six, grosses comme une Lentille; d'une figure sémi-lunaire, noirâtres en dehors, quand elles sont séches, blanches en dedans, d'une substance très-dure. Cette Plante croît abondamment parmi les ronces & les fougeres.

So No Ki, autrement *Firà* & *Firàsi*.

C'est un raisin de bois, *vitis idæa*, qui croît de la hauteur d'un pied. Ses feüilles sont comme celles du *Chamæbuxus*, ou petit Buis. Ses fleurs sont à quatre pétales, garnies d'un calice, & de couleur de pourpre. Son

fruit, qui eſt gros comme un grain de poivre, eſt rouge, d'un goût doux, & inſipide, contenant trois pepins un peu amers.

Siſò, c'eſt-à-dire, *la Pourpre*, vulgairement *Muraſakki*.

C'eſt une Plante d'un pied de haut, dont la racine eſt garnie de beaucoup de fibres, la tige branchuë, les petits rameaux terminez par un épi de fleurs; les feüilles ovales, pointuës, & diſpoſées en rond autour des branches. On ſe ſert de cette Plante pour teindre la Soye.

Fakkubukon, vulgairement *Fekuſi-Kadſura*.

C'eſt une Plante rampante, & ſemblable au Liſeron : ſa feüille eſt longue de trois poulces, pointuë, figurée en cœur, & point découpée. Sa fleur eſt ramaſſée en grappe, faite en tuyau, & partagée en cinq lévres, rouge en dedans, branchâtre en dehors; ſon fruit, qui eſt comme celui du *Dulcamara*, eſt plein d'un ſuc très-fétide, & contient un petit nombre de ſemences.

Murasaki commun.

C'eſt une Plante, dont la tige eſt ronde, les feüilles longues de deux poulces, rondes, poſées une à une, & alternes, épaiſſes, pointuës, & point découpées à leur bord. De chaque aiſſelle des feüilles, il ſort un épi de fleurs long de quatre doigts. Ces fleurs ſont éloignées l'une de l'autre & ſans pédicule, groſſes comme une graine de Coriandre, de couleur de pourpre foible, à quatre & à cinq pétales, & ne s'ouvrent jamais.

Nin-Too, autrement *Sin-Too*, vulgairement *Sui-Kadſura* & *Kin-Gin-Qua*, c'eſt-à-dire, *fleur d'or & d'argent*.

C'eſt le *Periclymenum* commun, autrement, le *Caprifolium non perfoliatum* à bayes purpurines, ou noires.

Kenkoo, vulgairement *Sane-Kadſura*, autrement *Oreni-Kadſura*.

J'ai parlé de cette Plante en faiſant la Deſcription de la maniere, dont ſe fait le Papier au Japon.

Kſëi, vulgairement *Jodoriki.*

C'eſt un Gui à bayes rouges. Ses feüilles, qui ſont ſemblables à celles de l'Arbre à Papier, viennent une à une, oppoſées alternativement. Le nom Japonnois ſignifie toute ſorte de Plante paraſite, & par excellence le Gui. Kœmpfer dit qu'il n'en a vû au Japon, que dans un bois de Meleſe de la Province de Micawa. C'eſt pourquoi les Payſans de ce Canton l'appellent Gomi-Maatz, c'eſt-à-dire, *Gui de Meleſe.*

Sanſjo (a), vulgairement *Foo-Dſukki.*

C'eſt l'Alkekenge. *Solanum veſicarium.*

Kiro, autrement *Rirjo*, vulgairement *Omotto.*

C'eſt un pied de veau, qui n'eſt point acre, dont la feüille eſt grande & comme celles du Lys. Sa racine eſt groſſe, & longue, charnuë, garnie de fibres, & un peu amere; ſes fruits ſont rouges, de la groſſeur, & de la figure d'une petite Olive,

(a) Prononcez *Sancho.*

& d'un très-mauvais goût. On laisse croître cet Arbrisseau, pour garnir les murs des Jardins.

Konjaku ou Kusako, vulgairement *Konjaku & Konjakfdama.*

C'est un *Dracunculus*, dont la tige est marquée de taches vertes; la feüille longue & partagée en lobes inégaux; la racine longue, brûlante, & purgative.

Nansoo, vulgairement *Jamma Konjakf*, autrement *Osomi*, & par les Médecins *Ten-Nan Sio.*

C'est un petit *Dracunculus* à grandes feüilles pointuës, & point partagées en lobes, & dont les bayes sont très-brûlantes.

Foto, vulgairement *Jebi & Budò.*

C'est une espece de Vigne, dont le raisin est charnu, & nullement propre à faire du Vin.

Ganébu.

Autre espece de Vigne, dont les grappes sont petites, les grains, noirs & semblables aux bayes de

Genevrier : le goût en eſt doux, & le ſuc de couleur de pourpre.

Jamma Budò.

Vigne ſauvage, dont les grappes ſont petites, & les grains, comme les raiſins de Corinthe, ſans pepins; elle ſert à garnir les berceaux.

Niwa-Toka, ou *Niwa-Tonga.*

C'eſt le Sureau commun des Boutiques; il y en a d'autres eſpeces.

Tadſu.

C'eſt un Sureau à grappes. *Sambucus racemoſa* de Gaſpar Bauhin; *vulgo Sambucus cervina.*

Jamma Tooſim[illegible]eſt-à-dire, *Tooſimi des Montagnes.*

C'eſt le Sureau aquatique, dont la fleur eſt ſimple, de Gaſpar Bauhin. Sa moëlle ſert de mêche pour les chandelles, & c'eſt ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte.

Mitſe, & *Jamma Simira.*

Autre Sureau aquatique, dont les

bayes ſont rouges, de figure conique, & un peu applaties.

Niwa-Toka.

C'eſt le *Cornus Fœmina*, autrement le *Virga ſanguinea* de Matthiole.

Foo, & *Moo*, vulgairement *Itzingo.*

C'eſt la ronce commune à fruit noir.

Faſſo-Itzingo.

Autre ronce à fruit rougeâtre, bon à manger.

Ki Itzingo.

C'eſt un Framboiſier à fruit jaune, d'un goût déſagréable.

Kutz Nawa Itzigo.

C'eſt le fraiſier commun à fruit rouge, mais il n'eſt pas bon à manger au Japon.

Quanſo Itzigo.

Autre Fraiſier, dont le fruit eſt gros comme une prune, & n'eſt pas non plus bon à manger.

Soo, vulgairement *Kuwa.*

Il y a deux ſortes de Mûriers de

ce nom. L'un, dont le fruit eſt blanc; l'autre, dont le fruit eſt noir.

Den, autrement *Ootz*, vulgairement *Sendan* & *Kindéïs*.

C'eſt l'Arbre; que nous appellons *Azederac*, l'Azadarach d'Avicenna, & le faux Sycomore de Matthiole.

Kuroggi, autrement *Fon Kuroggi*; c'eſt-à-dire, *le vrai Kuroggi*.

C'eſt un grand Arbre ſauvage, dont la feüille eſt ovale, terminée en pointe, longue de deux poulces, & légerement dentelée. Ses fleurs ſont doubles, d'un jaune pâle, petites, garnies d'un grand nombre d'étamines, qui environnent le piſtile. Il a pluſieurs fleurs ſur un ſeul pédicule; les pétales extérieurs ſont écailleux & recourbez. Ses bayes ſont plus groſſes qu'un pois, oblongues, charnuës, & de couleur de pourpre.

Akai Sindſjo (a), autrement *Sindrjo*.

C'eſt un Arbriſſeau de la hauteur d'une coudée. Il pouſſe dès ſa ra-

(a) Prononcez *Sindcho*, & *Sindrcho*.

cine des branches garnies de feüilles, qui ſont alternes. Ses bayes ſont rondes, un peu applaties, pas ſi groſſes qu'un pois, de couleur d'incarnat, d'une chair molle & pleine de ſuc, avec un noyau de la couleur, & de la groſſeur à peu près d'une graine de Coriandre.

Juſura.

C'eſt un Arbriſſeau de trois coudées de haut, & même davantage, lequel reſſemble au *Phillirea*. Ses feüilles ſont garnies de poils, longues de trois poulces, ovales, terminées par une pointe, avec un bord très-découpé. Ses bayes ſont de la groſſeur d'un pois, charnuës, & rouges.

Kotai, vulgairement *Gommi* & *Fon Gommi*, c'eſt-à-dire, *vrai Olivier des Montagnes.*

C'eſt un Olivier ſauvage, ſemblable à l'Olivier de Boheme, & qui fleurit au Printems.

Sjnu (*a*) *Kotaì*, vulgairement *Akin Gommi.*

C'eſt un Olivier des Montagnes, qui fleurit en Automne.

(*a*) Prononcez *Chnou*.

Naatsme.

C'est une espece de *Paliurus.* Kœmpfer croit que c'est de lui, dont parle Prosper Albinus. Son fruit est gros comme une prune. Il est d'un goût austere, & on le mange confit au sucre. Son noyau est pointu aux deux extrémitez.

Midsikki, autrement *Ume Madakku.*

C'est un Arbrisseau à feüilles de Prunier sauvage. Ses bayes, qui viennent en très-petites grappes à l'extrémité des rameaux, sont rouges, & de la grosseur d'une graine de Coriandre, renfermant plusieurs semences rousses & triangulaires. *Ume* signifie Prune.

Abrasin.

C'est un Arbre de grandeur médiocre, & fort garni de branches. Son bois est comme celui du Saule, & a beaucoup de moëlle. Ses feüilles posées sur de longs pédicules, sont grandes, & ressemblent à celles de la Vigne : les unes sont entieres, & les autres profondément découpées en trois parties, qui se terminent en pointe : leur base est ronde, le bord

lâche & ondé. Les extrémitez des rameaux sont garnies de longs pédicules partagez en deux, ou en trois, lesquelles portent des fleurs blanches à cinq pétales, de figure ovale. Son fruit est de la grosseur d'une Aveline, d'une figure pyramidale, charnu, mou, & contient des semences semblables à celles du Ricin, desquelles on tire une huile pour les lampes.

Jaatzde.

C'est un Arbrisseau à feüilles de Ricin commun, & à fleurs blanches à cinq pétales. Ses bayes sont plus petites, qu'un grain de poivre, & ont à leur sommet une espece d'aigrette, formée par les cinq étamines de la fleur.

Fimu, vulgairement *Tooguma*, autrement *Karasi* & *Karagasju*. (a)

C'est le Ricin commun de Gaspar Bauhin.

Modcras.

C'est l'*Evonymus* commun, qu'on appelle en François *Bonnet de Prêtre*.

(a) Prononcez *Karagachou*.

Iso Kuroggi, c'est-à-dire, *Kuroggi des Rivages*, autrement *Bupò*, & *Maijumi*.

C'est l'*Evonymus* à larges feüilles de Clusius (l'Ecluse) & de Jean Bauhin.

Nisi Kingi.

C'est un Arbrisseau, que l'on cultive dans les Jardins, & dont le fruit est rouge & en grappe, & gros comme une cerise.

Il y a un autre Nisi Kingi, dont les jeunes gens attachent les sommitez aux portes des Maisons de leurs Maîtresses.

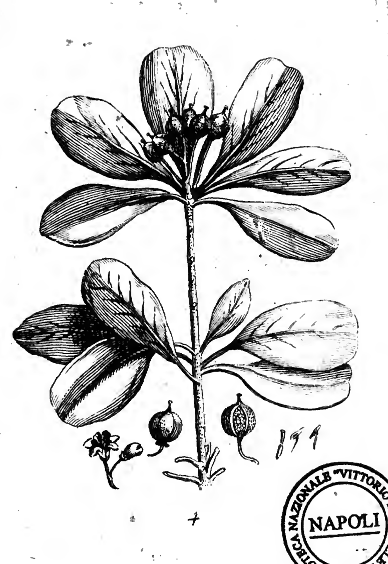
Kuro ganni, c'est-à-dire, *Bois de fer.*

Cet Arbre est ainsi nommé à cause de la dureté de son bois. Ses feüilles, qui sont sans poils, & point découpées, ressemblent à celles du *Telephium* commun. Ses bayes sont grosses comme de petites cerises, ou comme des prunes sauvages. Il y en a une autre espece, qu'on appelle *Kuro Kaki.*

Tobira.

C'est un grand Arbrisseau, qui

Tobira.



re
ef
fri
cc
pl
ga
fr

ta
p
f

I
(
g
r
b
c
c
c
e
f

reſſemble au Ceriſier, dont la fleur eſt comme celle de l'Oranger ; le fruit a pluſieurs ſemences ; l'odeur, comme celle du *Sagapenum*. Kœmpfer le définit *frutex arboreſcens, Sagapeni fœtoris, flore Mali Aurantiæ, fructu polyſpermo, ceraſi facie.*

Ses branches ſont longues, partagées dans un même endroit en pluſieurs rameaux. Son bois eſt mou, ſa moëlle groſſe, ſon écorce raboteuſe, d'un verd brun, graſſe, ſe ſéparant aiſément, & donnant une réſine blanche & viſqueuſe. Ses feüilles, attachées par un court pédicule, ſont diſpoſées en rond autour des petites branches; elles ſont longues de deux, ou trois poulces, fermes, graſſes, étroites au commencement, rondes, ou ovales à l'extrémité, le bord point découpé, d'un verd foncé à leur face intérieure. Ses fleurs, dont le pédicule a près d'un poulce de longueur, ſont ramaſſées en bouquets à l'extrémité des rameaux, & font paroître l'Arbre au mois de Mai, comme s'il étoit couvert de neige. Ces fleurs ſont à cinq pétales, ſemblables en figure & en grandeur

à celles de l'Oranger, & d'une odeur extrêmement gracieuse, ayant cinq étamines de même couleur que la fleur, mais rousses à leur pointe, qui est longue ; & un pistile court. Ses fruits sont parfaitement ronds, plus gros qu'une cerise, rouges, marquez de trois sillons, qui en Automne deviennent autant de fentes profondes, couverts d'une peau forte, bise & grasse. Ses semences sont au nombre de trois, rousses, à plusieurs angles. Leur substance intérieure est blanche, dure, & d'une odeur très-fétide.

Too, vulgairement *Momu.*

C'est le Pêcher. Il y en a plusieurs especes.

Joobai, vulgairement *Jamma Momu.*

Pêcher sauvage, qui ressemble assez à l'Arboisier de Gaspar Bauhin. Kœmpfer le définit *Malus persica sylvestris, fructu resballo granulato, osse in oblongum rotundo, nucleo integro.*

Ri, vulgairement *Ssu Momu.*

C'est un Pêcher, dont le fruit est

aigre, & rougit, quand il eſt mûr.

Kjoo, vulgairement *Kara Momu*, c'eſt-à-dire, *Momu du Catay*, autrement *Ansŭ.*

C'eſt un Abricotier, dont le fruit eſt gros.

Bai, vulgairement *Umè*, & *Umè Bos*.

C'eſt un Prunier ſauvage, épineux. On en confit avec la Bierre du Japon le fruit, qui eſt gros, & on le tranſporte à la Chine & aux Indes.

Muk No Ki.

C'eſt un Prunier ſauvage, dont l'écorce eſt noire, le bois peſant & dur, la moëlle ligneuſe, la feüille dentelée, forte & très-propre à polir le bois, comme font les Menuiſiers. Son fruit eſt d'un pourpre foncé, vaporeux & doux : on ne laiſſe pas de le manger. Le noyau ne ſe détache point.

Ruko.

C'eſt le Prunier commun des Jardins. Il y en a pluſieurs eſpeces, dont le fruit eſt différent. Les uns,

ſont blancs, les autres de couleur de pourpre. Les uns & les autres ont de petits grains comme les mûres, & ces grains entrent dans la compoſition de l'Atſiaër. On en fait auſſi une ſorte de vin très-agréable.

Jasjibo. (a)

C'eſt un Prunier, dont la fleur eſt rouge.

Mogotto.

C'eſt un Prunier, dont la fleur eſt double. On le cultive dans les Jardins à cauſe de la beauté de ſes fleurs. Plus l'Arbre eſt vieux & tortu, plus il eſt recherché.

Je, Jo, O, vulgairement *Sakira.*

C'eſt un Ceriſier à fleurs ſimples, & dont le fruit a un goût auſtere. Il y a au Japon pluſieurs autres eſpeces de Ceriſiers.

Jamma Sakira.

C'eſt un Ceriſier ſauvage, dont la fleur eſt double, & par les ſoins, qu'on en prend, elle devient auſſi large, que les Roſes. Le Prin-

(a) Prononcez *Jachibo*.

tems, lorſque ces Arbres ſont fleuris, rien n'eſt plus beau, que les Jardins, les Avenuës des Villes & des Châteaux, & les environs des Temples, qui en ſont ordinairement plantez, auſſi bien que des Abricotiers. Toutes ſes fleurs ſont blanches comme la nèige.

Ito Sakira.

C'eſt un Ceriſier Arbriſſeau, qui pouſſe des branches dès ſa racine.

Niwa Sakira.

C'eſt un Ceriſier nain, dont la fleur eſt blanche & double ; il y en a un autre, dont la fleur eſt ſimple, de couleur incarnate.

Ko Sjoï (a) *Sakira.*

C'eſt un Ceriſier de médiocre grandeur, dont la fleur incarnate eſt double, & grande comme une moyenne Roſe.

(*a*) Prononcez *Choï*.



SECONDE CLASSE,

Qui comprend les Plantes Pomiferes & Nuciferes.

Biwa.

CE nom eſt commun aux Lettrez & au Vulgaire, qui appellent auſſi cette Plante *Kuſkube.* Il paroît que c'eſt le *Mangas Tangas* de la grande Jave. C'eſt un Arbre, dont la feüille eſt comme celle de la noix Muſcade; la fleur, comme celle du Nêflier, ramaſſée en épi & en grappe. Son fruit reſſemble au Coing; il a une chair, qui étant mûre, eſt pulpeuſe, & d'un goût vineux. Il contient pluſieurs noyaux, qui ont la figure d'une Chataigne.

Ri, vulgairement *Nas.*

C'eſt un Poirier des Jardins, dont le fruit eſt gros & dur. Il y en a pluſieurs eſpeces. Kœmpfer prétend que les Poires, qui ſont fort communes au Japon, mais qu'il ne faut pas manger cruës, ſont toutes fort

grosses, les plus petites ne pesant pas moins d'une livre.

Dai, vulgairement *Kara nas.*

C'est un Poirier Chinois, ou Pommier cotonneux, dont le fruit est de médiocre grosseur, rond, & d'une chair dense.

Rai Kin, vulgairement *Ruko Reikin*, & *Reiko*.

C'est un Pommier, dont le fruit est fort petit, & d'un goût austere.

Umbatz, vulgairement *Marmeer*.

C'est un Coignassier, dont le fruit est gros & oblong, presque en forme de Poire. Ce sont les Portugais, qui l'ont porté au Japon.

Dsjakurjo (*a*), vulgairement *Sakuro*.

C'est un Grenadier de Jardin. Cet Arbre est rare au Japon, & son fruit n'est point agréable.

Kan, vulgairement *Kummi-Fo*.

C'est un Oranger, dont la feüille

(*a*) Prononcez *Dcha Kurjo*.

est assez grande, & dont le fruit appellé *To-Mican*, est de médiocre grosseur.

Juu, vulgairement *Aje-Tatz-Banna.*

Autre espece d'Oranger, dont le fruit est fort gros, inégal, & plein de fossettes à sa superficie.

Kitz, vulgairement *Tats Banna.*

C'est un Limonnier, dont le fruit est rond & petit, & dont la moëlle a une saveur vineuse.

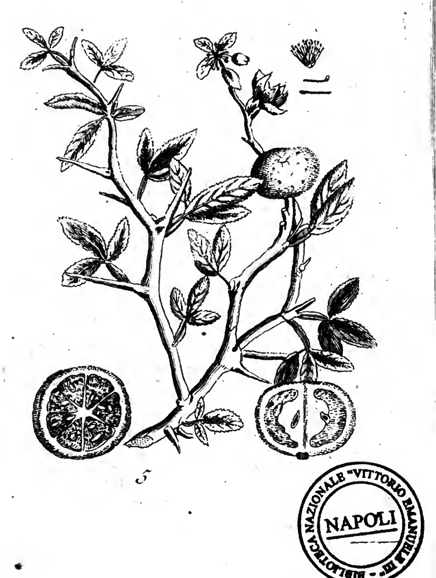
Kin Kan, vulgairement *Fimé Tats-Banna.*

Autre espece de Limonnier, dont la moëlle est douce.

Ssi, vulgairement *Karatatz-Banna*, autrement *Gees.*

Kœmpfer définit cet Arbre, *Aurantia trifolia sylvestris, fructu tetrico*; c'est un Oranger sauvage, dont le fruit est de mauvais goût. Les branches de cet Arbre sont inégales & tortueuses, garnies d'épines longues, fortes, droites, & très-piquantes.

Ssi, Oranger Sauvage. T. 8. p. 262.



5

Son bois n'eſt pas fort dur ; l'écorce en eſt d'un verd brillant, graſſe, & ſe ſéparant aiſément. Chacune de ſes feüilles eſt compoſée de trois petites feüilles, qui ſe réüniſſent au centre : leur pédicule eſt mince, long d'un demi poulce, garni d'un bord de chaque côté. Les petites feüilles ſont ovales, longues d'environ un poulce, d'un verd foncé à leur face antérieure, & d'un verd plus clair à leur face poſtérieure ; celle du milieu eſt plus longue que les autres. Ses fleurs reſſemblent à celles du Nêflier ; elles viennent près des épines, ou jointes aux feüilles, une à une, ou deux à deux, ſans pédicules : elles ſont à cinq pétales ; les pétales ont demi poulce de long ; elles ſont blanches, garnies d'un calice, & ont peu d'odeur. Le piſtile eſt court, & environné de pluſieurs étamines courtes & en pointes. Le fruit reſſemble entierement, quant à l'extérieur, à une Orange de moyenne grandeur, & il n'en differe intérieurement, qu'en ce que ſa pulpe eſt viſqueuſe, d'une odeur déſagréable, & d'un très-mauvais goût. On fait ſécher

l'écorce de ce fruit, & en le mêlant avec d'autres drogues, on en prépare un remede, qui est célebre au Japon, & qui est appellé *Ki-Kokun.*

Itabu.

C'est un Figuier sauvage, dont le fruit est de couleur purpurine; la feüille longue de quatre à cinq doigts, terminée en pointe, & sans découpure à son bord.

Inu-Itabu.

C'est un Figuier sauvage, dont le fruit est insipide, & la racine d'un noir tirant sur le roux. Ses branches sont courtes, grosses, courbées, revêtuës d'une écorce rousse, ou d'un verd clair. Ses feüilles, qui durent toute l'année, sont fermes, dures, épaisses, ovales, & terminées en pointes, longues de trois poulces pour l'ordinaire: leur face antérieure est unie & brillante, le dos est d'un verd clair, & garni dans toute son étenduë d'une infinité de nervures entrelassées les unes dans les autres d'une maniere fort agréable. Il ne paroît point de fleurs à

Inu-Itabu, Figuier Sauvage.



6

l'extérieur ; les fruits, qui sont soûtenus chacun par un pédicule court, gros & ligneux, sont de la grosseur & de la figure d'une Noix, & quelquefois de la figure d'une Poire : leur chair est blanche, fongueuse, garnie d'un grand nombre de petites semences blanches & transparentes. Si on examine attentivement ces semences, on les trouvera étroitement environnées chacune d'une très-petite fleur blanche à quatre pétales. Cet Arbre croît dans les endroits pierreux, & le long des murs.

Si, vulgairement *Kaki*.

C'est un Figuier des Jardins, à feüilles de Poirier, & dont le fruit est très-agréable à manger ; cet Arbre est fort laid, & ressemble assez à un vieux Pommier rabougri. Ses branches sont tortueuses, & en petit nombre ; son écorce est brune & noire, tandis qu'il est jeune ; blanchâtre, & raboteuse, quand il est vieux. Ses feüilles, dont le pédicule est court, ressemblent en couleur & en figure à celles du Poirier ; elles sont plus longues, ovales, & toutes plattes,

& cottonneuses par dessous. Ses fleurs sortent aux mois de Mai & de Juin des aisselles des feüilles; elles sont en forme de tuyaux, de la grosseur d'un Pois, un peu jaunes, environnées d'un calice divisé en plusieurs pieces : leur pistile est court, & entouré de plusieurs étamines. Son fruit est de la grosseur & de la figure d'une Pomme, blanchâtre en dehors, ayant une chair de couleur rousse, tendre, & d'un goût de miel fort agréable. Ses semences ressemblent à celles de la Courge, & sont arrangées en étoiles au milieu du fruit. Cet Arbre a quelques variétez.

Notre Figuier d'Europe a été porté au Japon par les Portugais, & il y a fort bien pris : les fruits y sont même plus gros, & de meilleur goût. Cependant on ne l'y a pas beaucoup multiplié. Les Japonnois ont encore un autre Figuier, dont le fruit ne différe pas beaucoup de nos Figues; ses feüilles sont larges, oblongues, toutes unies, & rudes.

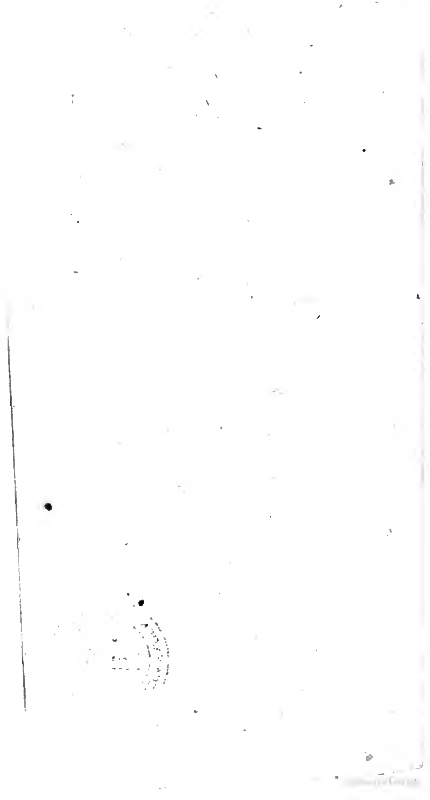
Ono Kaki.

C'est un Figuier, dont le fruit ressemble

T. 8. p. 256.

Kaki, Figuier des jardins.





ſemble à l'Orange. On les fait ſécher au Soleil, & après qu'on les a couverts de farine, ou de ſucre, on les conſerve, & on les tranſporte pour les vendre.

Kineri Gaki.

Cet Arbre & ſes fruits différent peu des précédens, à ce qu'il paroît, mais ſes fruits ne ſe conſervent point; ils ſe mangent, quand ils ſont frais.

Sſibu Kaki.

Les fruits de celui-ci ſont ſauvages, & ne ſe mangent point. On les enterre dans un pot, où ils ſe pourriſſent & ſe fondent : on paſſe ce ſuc, après quoi on y trempe le papier, dont on fait des Habits, & cela les garantit de la pourriture. On s'en ſert auſſi pour teindre en couleur bay les Toiles d'Orties & de Chanvre.

Sſi, vulgairement *Kutsjinas.* (a)

C'eſt un Nêflier ſemblable au Nêflier commun. Sa feüille eſt grande ; ſa fleur eſt très blanche, d'une odeur agréable, faite en façon de tuyau,

(a) Prononcez *Koutchinas.*

& partagée en six lévres, qui sont longues, & étroites, & qui s'ouvrent de la grandeur d'une rose. Son fruit, qui est hexagone, & d'une figure conique, a une pulpe, qui est jaune en dedans, d'un goût désagréable, & remplie d'une infinité de semences semblables à celles du Sesame. Les Teinturiers se servent de cette pulpe pour teindre en jaune.

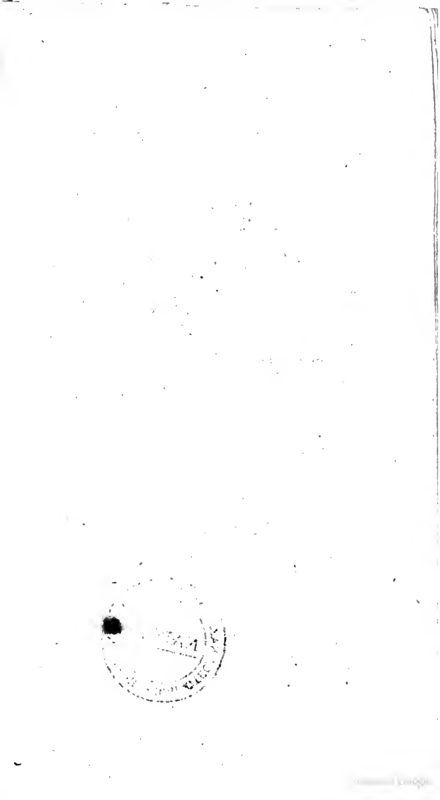
Il y a un autre Arbre de même nom, dont la feüille est plus petite, la fleur blanche & double, & dont le bouton, lorsqu'il n'est point ouvert, présente la figure d'une belle coque de Limaçon de forme oblongue.

Sidom, autrement *Sidomi notti*.

C'est un petit Arbrisseau, qui par sa feüille, & son port extérieur, ressemble au Prunier sauvage. Sa fleur est rouge, à cinq pétales, ayant un calice de figure conique, duquel il sort, avant la chûte des pétales, un fruit charnu.

Sicku, vulgairement *Ken* & *Kenpŏcŏnas*.

C'est un Poirier, qui porte un



T. 8. p. a 59. *Sicku, Poirier.*



fruit d'une figure extraordinaire, d'un goût agréable, & semblable à celui de la Poire Bergamote. Ce fruit, qui est porté sur une espece de pédicule fort long, se divise d'abord comme en deux branches, & ensuite en plusieurs autres, opposées les unes aux autres, plus grosses qu'un tuyau d'orge, longues d'un demi poulce, & tortueuses. A l'extrémité de chacune de ces branches, on voit suspendus à une petite queuë un ou deux grains de la figure & de la grosseur d'un grain de Poivre, divisez en trois lobes, lesquels contiennent chacun une semence, qui par sa couleur, son brillant, & sa grosseur, ressemble à celle du Lin. Pour ce qui est des feüilles de cet Arbre, elles sont ovales, pointuës, d'un verd clair, & finement dentelées.

Ka, autrement *Kja*, vulgairement *Nassubi.*

C'est le Pommier fou.

Feo, vulgairement *Nari Figango.*

Grande Courge, dont le milieu

eſt étroit. Il y en a une autre de même nom, dont le fruit eſt denſe, & de figure ronde.

Ko, vulgairement *Jungavo*.

Autre Courge, dont le fruit eſt oblong, la fleur grande & blanche.

Kwa, vulgairement *Furi Uri*, *Sjiroori* (a), *Tske uri*, & *Tſutké uri*.

Autre grande Courge de figure ronde oblongue, dont la croute eſt d'une chair ſolide, & a un goût de Concombre : on l'aprête avec le marc de Cervoiſe, & c'eſt un mets des plus ordinaires au Japon. On l'appelle *Connemon*.

To Kwa, vulgairement *Togwa*, & *Kamo uri*.

C'eſt un grand Melon, de figure oblongue, & dont la chair eſt ſerrée.

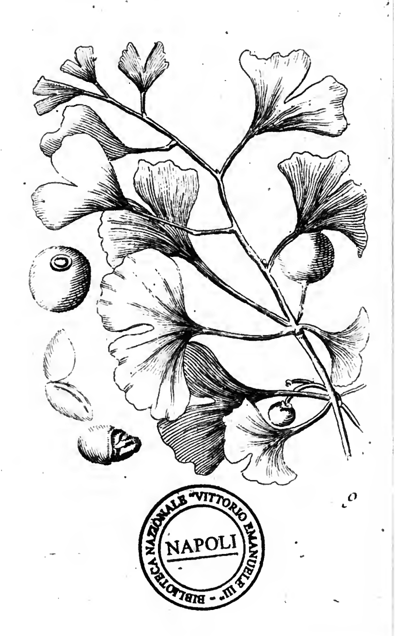
Ten Kwa, vulgairement *Kara uri*.

C'eſt le grand Melon commun cannelé.

(a) Prononcez *Chiroori*.

T. 8. p. 261.

Ginkgo, Noyer.



(a) *Sjo Kwa*, vulgairement *Awo uri.*

Autre Melon, de figure oblongue, cannelé, & plus petit que le précédent.

Akwa, vulgairement *Karas uri.*

C'eſt le Concombre commun des Jardins. Il y en a pluſieurs autres eſpeces.

Ko Kwa, vulgairement *Soba uri.*

C'eſt un grand Concombre fort long, plein de verruës & de fentes.

Si Kwa, vulgairement *Fitzma.*

Autre Concombre oblong, cannelé, tortu, & qui ſe termine en pointe.

Ginkgo, ou *Gin an*, vulgairement *Itsjo.* (b)

C'eſt un Noyer à feüilles de Capillaire. Le tronc de cet Arbre eſt long, droit, gros, & branchu ; ſon écorce eſt de couleur de cendre : ſon

(a) Prononcez *Cho Kvva.*
(b) Prononcez *Itcho.*

bois lâche & foible ; sa moëlle tendre & fongueuse : ses feüilles, qui naissent une à une, ou plusieurs ensemble d'un même endroit, ont un long pédicule : elles sont étroites dans leur commencement, & vont en s'élargissant en forme de feüilles de Capillaire, ayant trois ou quatre poulces, tant en long, qu'en large, & le bord supérieur arrondi, avec des sinuositez inégales, & une entaillure profonde au milieu : elles sont minces, lisses, de couleur de verd de Mer, & en Automne d'un jaune rougeâtre, sans nervures, ayant les deux faces semblables. Les petites branches, qui sont au sommet de l'Arbre, portent des Chatons, qui sont longs, & couverts d'une espece de farine. Sur un gros pédicule d'un poulce de long, & sorti des aisselles des feüilles, est porté un fruit rond, ou oval, qui ressemble en figure & en grosseur à une Prune de Damas. Sa superficie est inégale, & d'un jaune pâle ; sa chair, qui est blanche, pleine de suc, & d'un goût austere, renferme une Noix, à laquelle elle tient si fortement, qu'on ne

peut l'en séparer, qu'en la faisant pourrir, & en l'agitant dans l'eau. Cette Noix, qu'on appelle *Ginnaù*, ressemble à une Pistache, mais elle est presque deux fois plus grosse : le noyau qu'elle contient, est blanc, un peu dur, d'un goût doux & austere. On dit que mangé après le repas il aide la digestion, & lâche le ventre : aussi en sert-on toujours au désert après le repas. On l'employe aussi en divers ragoûts.

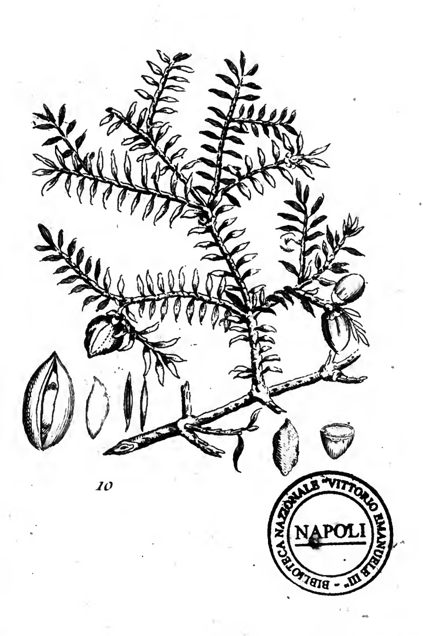
Les Noyers croissent au Japon, principalement dans les Provinces septentrionnales, où l'on trouve encore une espece de *Taxus*, qui vient fort haut, & qu'on nomme KAJA. Cet Arbre porte des Noix oblongues, renfermées dans une pulpe de chair, & qui ont la figure & la grosseur des Noix *d'Arak*. Le goût n'en est agréable, que quand elles sont séches, & elles changent alors leur qualité astringente en purgative. L'Huile, qu'on en tire, & qu'on assûre être un bon Purgatif très-doux, a presque le goût de celle d'Amande : elle sert également aux Cuisiniers & aux Apothiquaires. Enfin la

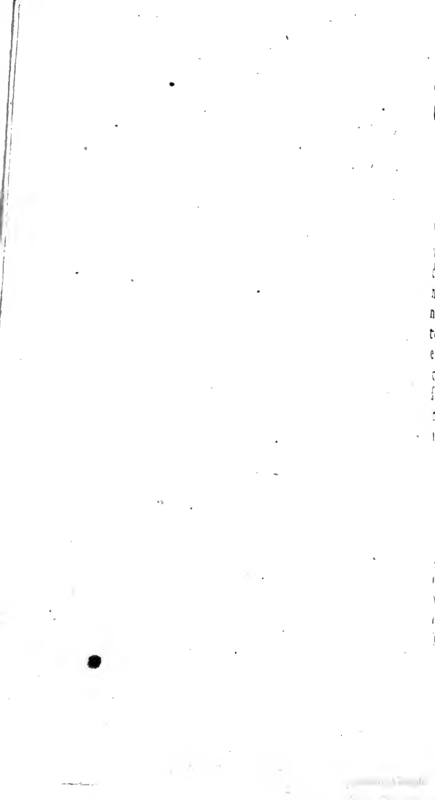
fumée, qui ſort de leurs noyaux brûlez, eſt le principal ingrédient, qui entre dans la compoſition de la meilleure Encre.

Fi, vulgairement *Kaja.*

C'eſt l'If, qui porte des Noix. Il y a bien de l'apparence que cet Arbre eſt le même, que celui, dont nous venons de parler, ou du moins une de ſes eſpeces. Il eſt commun dans les Provinces ſeptentrionnales; il devient fort grand: ſes branches naiſſent vis-à-vis l'une de l'autre, & s'étendent preſque ſur un même plan. Son écorce eſt noirâtre, groſſe, odoriférante, & fort amere. Son bois eſt ſec, leger, n'ayant que peu, ou point de moëlle. Ses feüilles, qui n'ont preſque pas de pédicule, approchent beaucoup de celles du *Romarin*, mais elles ſont roides, beaucoup plus dures, terminées par une pointe fort courte, d'un verd obſcur & brillant par deſſus, d'un verd clair par deſſous. Son fruit, qui reſſemble extérieurement à celui de *l'Arec*, vient entre les aiſſelles des feüilles, où il eſt étroitement atta-

Fi, if.





ché ſans pédicule ; il paroît au commencement du Printems, & mûrit à la fin de l'Automne. Dans une chair molle, fibreuſe, verte, d'un goût balſamique, & un peu aſtringent, eſt renfermée une Noix ovale, garnie d'une pointe à une de ſes extrémitez, ou même à toutes les deux, ayant une coquille ligneuſe, mince & fragile. Son noyau eſt d'une ſubſtance huileuſe & douce, mais tellement ſtyptique, qu'on ne peut en manger, que quand il a été gardé quelque tems. Alors on le préſente au deſſert, & il paſſe pour être très-ſain. On en tire par expreſſion une Huile, qui ſert pour la cuiſine, au moins les Bonzes de Nangazaqui en font-ils cet uſage.

Sui, vulgairement *Sſi no Ki.*

C'eſt un Hêtre à feüilles de Freſne, & dont la fleur eſt à ſix pétales, & ramaſſée en épis. Son fruit eſt une Noix renfermée dans une coque écailleuſe, garnie de pointes, & de la groſſeur d'une Aveline.

Kas No ki.

C'eſt le Chêne verd. Il y en a au

Japon de deux especes. L'un appellé KOKU, vulgairement KASJUWA, BOKU SOKU, & SJIRAKAS (a), dont le bois est blanc; l'autre nommé REKI, vulgairement KUNUGI (b), SJIRA KUNUGI, & AKAKAS, dont le bois est roussâtre & fort dur.

Riitz, vulgairement *Kuri*.

C'est le Chataigner commun. Il y en a, dont le fruit est plus grand, & d'autres, dont il est plus petit. En général les Chataigniers sont fort communs au Japon, surtout dans la Province de CHICUGEN, & ils portent un fruit plus gros & meilleur que les nôtres.

Sin, vulgairement *Fasi bami*, & *Fa*.

C'est un Coudrier, dont le fruit est oblong, & n'a point de barbes.

Sarfiò, c'est-à-dire, *le fruit des Singes*.

Autrement *Jus No Ki*, c'est-à-dire, *l'Arbre de Fer*.

Cet Arbre est d'une grandeur extraordinaire. Ses feüilles, opposées

(a) Prononcez *Chirakas*.
(b) Prononcez *Chirakounougi*.

alternativement, font ovales, pointuës, longues de deux poulces, épaiffes, dures, inégales, point découpées à leur bord ; fon fruit, qui vient fans pédicules au fommet des petites branches, eft d'une figure conique : en fe defféchant, il devient ligneux, & il fe trouve rongé au dedans comme la Noix de Galle. Sa groffeur eft telle, qu'il peut remplir la main quand il eft nouveau : les Singes s'en nourriffent.

Ri Juu, vulgairement *Vis.*

C'eft un Chardon d'eau.

Ta, autrement *Sa*, vulgairement pour les Chinois *Teh*, & pour les Japonnois *Tsja.* (*a*)

C'eft un Fruitier, qui dès le pied eft fort branchu, & dont les branches pouffent fans ordre. Ses feüilles font comme celles du Cerifier des Jardins, plus étroites à leur naiffance, & lorfqu'elles font encore jeunes, & femblables aux feüilles de *l'Evonymus.* Sa fleur reffemble à la Rofe des champs : la capfule féminale, qui eft en quelque forte ligneufe, porte indifféremment une,

(*a*) Prononcez *Tcha.*

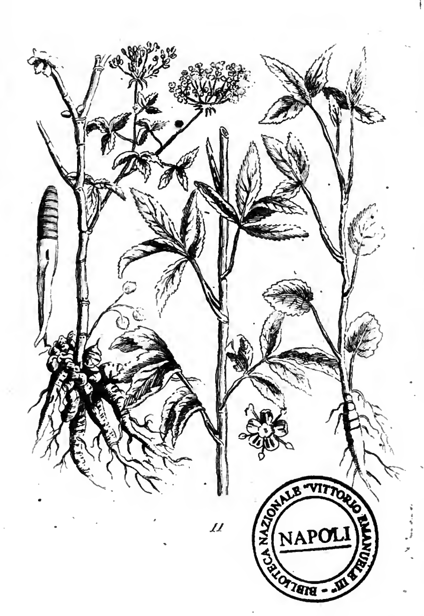
deux, & trois ſemences, & s'ouvre, quand elle eſt mûre. Chacune contient un ſeul noyau de la figure d'une Chataigne, mais plus petit, & couvert d'une écorce toute ſemblable.

Rjugan, ou *Djugan*, vulgairement *Djugan Nuki*, c'eſt-à-dire, *Oeil de Serpent.*

C'eſt un Arbriſſeau, qui vient de la Chine; ſes branches ſont minces, ſes feüilles partagées en cinq lobes; ſa fleur eſt en Roſe, & d'une blancheur parfaite: ſon fruit, qui eſt ramaſſé en grappes, eſt de la groſſeur d'une Noix. Il contient une pulpe noire, molle, & douce, & un noyau de couleur de cendre, dur, & d'un goût fade. La pulpe eſt regardée comme un manger délicieux; elle a le goût de Cériſes ſéches, que l'on auroit fait cuire avec le Vin & le Sucre. Il y a deux autres eſpeces de ce Fruitier; on les nomme ROGANNA, & RITSJI (*a*). C'eſt tout ce que mon Auteur nous en apprend.

(*a*) Prononcez *Ritchi*.

Gin-Sen du Japon.



TROISIE'ME CLASSE.

Plantes oleracées & frugiferes.

Sju ou *Sjin* (a), vulgairement *Nisji* (b), *Nindsin* ou *Dsin dsom*. En Chinois *Som*, en Tartare *Soásai*.

C'EST une espece de Chervi des Montagnes, & qui vient de la Corée. C'est le fameux GIN-SEN, dont la Racine est si fort estimée à la Chine, & dans les Pays voisins.

Quand cette Plante est nouvelle, elle a une racine simple, qui ressemble à celle du Panais, longue de trois poulces, grosse comme le petit doigt, charnuë, blanchâtre, partagée quelquefois en deux jambes, garnie de peu de fibres. Son odeur est comme celle du Panais jaune, son goût comme celui de notre Chervi, mais plus gracieux, & plus

(a) Prononcez *Dchou Dchin*.
(b) Prononcez *Nichi*.

doux, avec une petite amertume presque insensible. (Voyez la Figure n. 1.)

Quand la Plante est plus avancée, & haute environ d'un pied, elle prend une ou deux autres racines semblables à la premiere, & lorsqu'elle est dans sa force, elle en prend un plus grand nombre. (n. 2. & 3.)

La tige devient haute d'environ deux pieds, elle est plus mince que le petit doigt, inégalement ronde, cannelée, & garnie de nœuds, desquels naissent les branches opposées alternativement. Sur des pédicules longs d'un poulce & demi, & sillonnez profondément jusqu'au milieu de leur longueur, sont posées des feüilles, qui ont une figure, & une grandeur différente, suivant l'âge de la Plante. D'abord elles sont rondes, longues d'un poulce, légerement dentelées ; ensuite elles deviennent plus grandes, sont partagées en plusieurs lobes, & ressemblent entierement à celles du Chervi. Les fleurs disposées en Parasol, & chacune sur un pédicule séparé, sont blanches, à cinq pétales, de la

groſſeur d'un grain de Coriandre. Les Etamines ſont courtes, & s'élevent dans les interſtices des pétales. Le piſtile eſt preſque imperceptible : la ſemence eſt ſemblable à celle de l'Anis.

Cette Plante ſe cultive à Méaco, mais elle n'y a preſque point de vertu : ſon Pays natal eſt la Corée (*a*), & la Tartarie. Ses principales vertus ſont de fortifier les fibres, & de faciliter la circulation des humeurs : auſſi l'employe-t-on dans preſque tous les remedes, & dans tous les cordiaux, après l'avoir fait deſſécher, & mis en poudre. La doſe de cette poudre eſt d'un gros, ou d'un gros & demi.

Kofuk, vulgairement *Niſſi* (*b*), & *Jabu Ninſin.*

C'eſt le Panais commun. Le Panais ſauvage ſe nomme JAMMA NINSIN.

Buſeï, vulgairement *Aona.*

C'eſt la Rave ronde des Jardins,

(*a*) Voyez la Carte de Corée, où eſt marqué le canton, qui produit le meilleur Gin Sen.

(*b*) Prononcez *Nichi.*

appellée communément *la Rave de Limousin.*

Rei Fuku, vulgairement *Daikon.*

C'eſt le grand Raifort. Il y en a un autre, dont la racine eſt fort groſſe & oblongue : on le cultive avec grand ſoin dans les champs, & il y croît en abondance. Cette Racine fait au Japon la principale nourriture du petit Peuple. Elle ſe mange cruë, ou cuite, vieille, ou nouvelle.

Farjo, vulgairement *Karana.*

C'eſt la petite Rave pyramidale de Jean Bauhin.

Sadſin.

Ce nom eſt commun au vulgaire & aux Lettrez. C'eſt un *Lychnis* ſauvage, à feüilles de Giroflées. La hauteur de ſa tige eſt d'environ un pied. Ses fleurs ſont blanches, groſſes comme un grain de Poivre, & à cinq pétales. Sa racine eſt longue de trois ou quatre poulces, d'un goût inſipide, & ſemblable à celle du Panais. Il ſe trouve des Marchands

d'aſſez mauvaiſe foi, pour la vendre en guiſe de Gin Sen.

Kekko, vulgairement *Kikjò*, & *Kirakoo*.

C'eſt un *Rapunculus* haut d'une coudée, dont les feüilles ſont oblongues & dentelées. Sa racine eſt longue de quatre poulces, groſſe, laiteuſe, & doüée de pluſieurs vertus. C'eſt la plus eſtimée dans la Médecine après celle de Gin Sen. Ses fleurs, qui ſe trouvent au ſommet de la tige, ſont en cloche, d'un poulce & demi de diamétre, bleuës, & découpées aſſez profondement en cinq parties.

Il y a trois autres eſpeces de cette Plante. L'une a la fleur blanche, & double, diſpoſée de telle ſorte, que la ſeconde rangée couvre les ſéparations de la premiere. L'autre a la fleur ſimple d'un pourpre bleu, avec des cannelures de couleur de pourpre, garnies de poils dans les entre-deux, les pointes jaunâtres, & un piſtile bleu, garni de poils. La troiſiéme a la fleur double, d'un pourpre-bleu.

Mondo & *Biakf mondo*, vulgairement *Riuno Fige*, *Siogei Fige*, *Jamasuje*, & *Sojaii*.

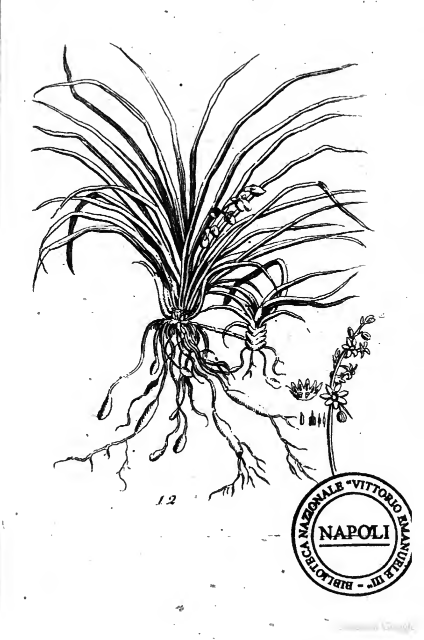
C'eſt un Chiendent, dont la fleur eſt comme à ſix pétales, & en forme d'épi. Sa racine eſt fibreuſe, & bulbeuſe.

Rjuno Fige, c'eſt-à-dire, *barbe de Serpent*.

Autre Chiendent, qui s'étend beaucoup, & pouſſe continuellement des rejettons. Elle ſert à marquer la ſéparation des Champs; on s'en ſert beaucoup dans la Médecine; les Chinois font prendre aux Malades les petites Tubercules, qui la terminent, & qu'on fait confire dans le ſucre. Le fruit de cette Plante eſt rond, un peu oblong, & renfermé dans un calice, dont les bords ſont crenelez. Ce fruit reſſemble aſſez à celui du Dulcamara.

Il y a une autre eſpece de cette Plante, appellée TEMONDO, & qui ſe trouve ſurtout en abondance dans la Province de SAXUMA. Comme la racine en eſt plus groſſe, on la préfere à la premiere.

Rjuno Fige, Chiendant. T.6.p.274.



Boofu, autrement *Fosu*, appellée encore *Fammaskanna*, & *Fammani Ganna*.

C'est le *Ligusticum Vulgare*.

San Bofu, vulgairement *Jamma Bofu*.

C'est le Persil des bords de la Mer, dont les feüilles ressemblent à celles de l'Ancholie, mais sont un peu plus grasses.

Nadagi, *Nadaki*.

C'est le Persil des Marais de Jean Bauhin.

Kin, vulgairement *Séri*.

C'est le petit Persil à feüilles de Morgeline.

Quaiko, ou *Uikio*, vulgairement *Kureno Ommo*.

C'est l'Anis commun.

Ssirò, vulgairement *Tagara Kinsò*.

C'est le Moutardier des Jardins.

Banfso (*a*), vulgairement *Toogaras*.

C'est le Poivrier commun des Indes.

Doku Quatz, vulgairement *Dosjen* (*b*), & *Udo*.

C'est un Arbrisseau annuel, dont

(*a*) Prononcez *Bancho*.
(*b*) Prononcez *Dochen*.

la racine eſt graſſe, charnuë, & bonne à manger, auſſi-bien que les premieres tiges. Ses feüilles ſont longues d'un pied, & partagées en lobes diſpoſez en triangle. Ses fleurs ſont petites, blanchâtres, & à cinq pétales.

Kjoo, vulgairement *Sſonga.*

C'eſt le Gingembre ſauvage à larges feüilles. On l'appelle encore FASI KAMI, & KURENO FASIKAMI.

Dsjooka (*a*), vulgairement *Mjoga*, *Mîonga*, & *Megga.*

C'eſt un Gingembre, qui ſe mange, & dont le goût n'eſt pas fort. Sa tige & ſes feüilles ſont comme celles du Roſeau.

San Dsjoka, vulgairement *Jamma Mjoga.*

C'eſt un *Orchis*, dont la tige a un pied de hauteur; ſa feüille eſt étroite; ſa fleur eſt diſpoſée en épi. Sa capſule ſéminale, qui eſt de la groſſeur d'un Pois, renferme un grand nombre de petites ſemences.

(*a*) Prononcez *Dchooka.*

Tſwa.

C'eſt un Doronic, dont la racine eſt noüeuſe, fibreuſe, & d'un mauvais goût. Sa feüille eſt comme celle de l'*Herbe aux Teigneux* : ſa tige eſt nuë, & haute d'une coudée. Ses fleurs ſont jaunes, & comme celle du *Chryſanthemum*. Sa ſemence eſt de la figure d'un Cylindre, un peu cannelée, argentée, petite, & d'une ſaveur onctueuſe très-mauvaiſe.

Sĕo Kuſitz, vulgairement *Kŭſaggi*, c'eſt-à-dire, *Plante puante*.

C'eſt un aſſez grand Arbriſſeau, dont les feüilles, oppoſées alternativement, ſont grandes, ſemblables à celles de Bardane, & ſe mangent. Ses fleurs reſſemblent en quelque maniere à celle du *Ledum*.

Boſſai, vulgairement *Quai*.

C'eſt un Jonc aquatique, dont on mange la racine, qui eſt fibreuſe, & garnie de beaucoup de nœuds.

Sikò, vulgairement *Omodáka*.

C'eſt le Phleos aquatique de la

petite espece, à feüilles larges. Sa racine est comme celle de la précédente, & se mange aussi. Son véritable nom est SJIRÒ (a) QUAÏ.

Kai, vulgairement *Tokoro*.

C'est une Herbe de Bois, qui monte aux Arbres, & qui approche de la Couleuvrée blanche. Sa racine est comme celle du Gingembre, & se mange. Ses fleurs rassemblées en épis, sont blanches, à six petales, grandes comme la semence de Coriandre, avec un pistile au milieu.

Dsojo, vulgairement *Jamma Imò*.

C'est une Herbe des Montagnes, qui monte aux Arbres, assez semblable à la précédente. Sa racine, qui se mange, est grosse, longue, charnuë, fibreuse, d'une figure inégale selon les lieux, où elle se trouve. Sa feüille membraneuse, ressemble à celle de la Double-feüille, ou *Gramen Parnassi*. Ses fleurs sont comme celles du Lychnis, mais s'ouvrent peu, sont très-petites, & à six pétales.

(a) Prononcez *Chiro Quaï*.

Tſukne Imò.

C'eſt une eſpece de la précédente. Elle porte des bayes ; ſes ſemences croiſſent ſous les aîles des feüilles.

U, vulgairement *Imò*, & *Satai Imo.*

C'eſt un Phleos des Marais, ſemblable au grand Phleos aquatique à feüilles larges, de Jean Bauhin. Sa tige eſt longue, groſſe, charnuë ; ſa racine tortuë, difforme, charnuë, fibreuſe, ayant des rejettons mouſſeux ; elle ſe mange, auſſi bien que la tige.

Sjun (*a*), vulgairement *Nonawa.*

C'eſt une autre eſpece de Phleos aquatique de Gaſpar Bauhin, dont la racine eſt auſſi bonne à manger.

Gobo, ſelon les Lettrez & le Vulgaire ; autrement, *Umma Bufuki.*

C'eſt la grande Bardane. On la cultive au Japon dans une terre noire, & on en mange la racine, avant qu'elle ait pouſſé ſa tige.

(*a*) Prononcez *Choun.*

Sjoorîku (*a*), vulgairement *Jamma Gobó*, & *Isjuwo Sikki*.

C'eſt une Plante ſauvage, dont on mange la racine, laquelle reſſemble à celle du Navet, & qui a l'odeur & le goût de celle de Bardane. Sa tige eſt plus groſſe que le doigt, n'ayant preſque pas de branches, fort cannelée, haute de deux coudées, & davantage. Ses feüilles, qui ont un pédicule court, reſſemblent à celles de la Patience ; elles ſont tendres, minces, inégales, d'un verd obſcur par deſſus, longues d'un empan, plus ou moins, d'une figure ovale, avec une pointe crochuë à l'extrémité, & un bord ondé, mais ſans découpure. Le nerf du milieu eſt conſidérablement élevé, & les autres à proportion. Ses fleurs ſont à cinq pétales, blanches, diſpoſées en épis, groſſes comme un Pois. Ses ſemences ſont diſpoſées comme celles de la Mauve, & lorſqu'elles ſont mûres, elles reſſemblent à celles de l'Ancholie, mais ſont trois ou quatre fois plus grandes, d'un noir brillant

(*a*) Prononcez *Choorikou*.

Sjooriku T. 8. p. 280.



13.

hors, d'une ſubſtance très-blanche au dedans, d'un goût fade.

Soo, vulgairement *Fitomóſi.*

C'eſt l'Oignon commun.

San, vulgairement *Fir*, autrement *Ninniku.*

C'eſt le Poireau commun à groſſe tête.

Kiù, vulgairement *Miira Niira.*

C'eſt le Poireau fendu à feüilles de Jonc.

Keï, vulgairement *Oó níra.*

C'eſt le Poireau fendu à larges feüilles.

Kiő, vulgairement *Tſisà.*

C'eſt la Laituë commune des Jardins, non pommée. Il y en a deux autres eſpeces, qu'on appelle Kukio, & Rìkio.

Kantaiz, vulgairement *Futsű Kűſa*, & *Too Tſiſá*, c'eſt-à-dire, *Laituë Chinoiſe.*

[illegible] choux blanc crêpé [illegible]

de la Chine, en quelques années il devient haut de trois coudées, & rarement ſa tête ſe ferme.

Bakin, vulgairement *Uma Biju*, & *Siberi Fiju.*

C'eſt le Pourpier des Jardins, à larges feüilles.

Fo ſei, vulgairement *Futſina*; *Tſugumíguſa*, & *Tampopo.*

C'eſt la Dent de Lion à larges feüilles, de Gaſpar Bauhin.

Ro, vulgairement *Fuki Sabuki.*

C'eſt le Pétaſite commun.

Tai, vulgairement *Koki.*

C'eſt la Mouſſe en général.

Soo, vulgairement *Momubah.*

C'eſt l'Herbe, ou l'Algue de Mer en général.

Naba, c'eſt-à-dire, *Champignon.*

On l'appelle ainſi par excellence. Les Japonnois le nomment auſſi comme les Portugais, *Sombrero de Campo*; les Lettrez l'appellent *Si.* C'eſt le Champignon des Champs,

bon à manger. Son pédicule eſt blanc, gros; ſa tête platte, ridée & tachetée.

Tan, vulgairement *Taki*.

C'eſt le Champignon commun, bon à manger. Il eſt blanchâtre, porté ſur un petit pédicule, dont la tête eſt pelée par deſſus, repliée en deſſous, ayant le bord inégal, ſouvent frangé. Il y en a un autre très-petit, excellent à manger, dont la tête eſt noire par deſſus.

Sjooro. (*a*)

C'eſt la Truffle. Elle croît ſous les Sapins.

Bokudſi, vulgairement *Kikurági*, & *Ki No Mimi*, c'eſt-à-dire, *Oreilles d'Arbres*.

C'eſt un Champignon, dont la tête eſt tachetée de blanc & de noir; qui vient ſous les vieux Arbres, & ſur les branches mortes. Il eſt bon à manger.

Si ſaì, vulgairement *Ama nóri*, & *Muraſáki*.

C'eſt une Mouſſe de Mer, de

(*a*) Prononcez *Chooro*.

couleur de pourpre ; & qui croît sur les Rochers. Elle est bonne à manger, quoique d'une substance dure & membraneuse.

Sékisi, vulgairement *Iwatági.*

C'est une Mousse, qui croît sur les plus hauts Rochers.

Seki Qua, vulgairement *Kokuró buto*; & *Tokoro Ténguſa.*

C'est une Algue des Rochers ; capillaire, rameuse & jaunâtre. On en fait au Japon & à la Chine des especes de Vermicellis, qu'on fait sécher, & dont on fait usage dans les cuisines. Les Chinois les nomment (a) *Tsiantjaû*, & les Japonnois *Tókoroten.*

Tai sei, vulgairement *Aü nori.*

C'est une Mousse de Mer, semblable à la Coraline, fenduë en plusieurs endroits, & dont la feuille est très-menuë.

Firomé, autrement *Konbu.*

C'est un *Fucus* marin, qui a la figure d'une Lance, & environ une toise de

(a) Prononcez *Tchiantjaû.*

longueur; ſon bord eſt dentelé. Il croît ſur les Rochers, qui ſont baignez de la Mer, & il nage ſur l'eau. Quoiqu'il ſoit d'une ſubſtance coriace, on ne laiſſe pas de le manger, après l'avoir préparé.

Kaitei, vulgairement *Arame*.

Autre *Fucus*, qui a auſſi la figure d'une Lance, mais dont le bord n'eſt pas dentelé. Il n'eſt gueres moins long que le précédent, & on le mange de même, après l'avoir bien fait cuire.

Sisjo, vulgairement *Miru*.

C'eſt une Mouſſe de Mer, branchuë en forme de coralloïde.

Rokŭ Kakŭ, vulgairement *Ino matta*, & *Tori ſaka Nori*, c'eſt-à-dire, *Corne de Cerf*.

C'eſt une Mouſſe de même nature que la précédente, plus groſſe, ayant la figure de Corne de Cerf. C'eſt ce que Gaſpar Bauhin appelle *Muſcus coralloides ſaxatilis Cervi cornu referens*.

Come, autrement *Wasi.*

C'est le Ris en général : il y en a de deux especes, l'un gras & très-blanc, appellé *Ko*, vulgairement (a) *Motsji Gomme*, & *Urursjĩne*; l'autre plus maigre, & dont la superficie est rougeâtre. On le nomme *Dà*, vulgairement *Motsj Gomme*, & *Motsj No Jôme.*

Baku, vulgairement *Muggi.*

C'est toute sorte de Bled, & en particulier l'Orge, qui s'appelle aussi *O Muggi.*

Ko Muggi.

C'est le Froment.

Jenbákŭ, vulgairement *Karàs Muggi.*

C'est le petit Bled, ou l'Avoine noire.

Jokui & *Jokuinin*, vulgairement *Dsudsŭdáma* & (b) *Fatsjĩ Kókŭ.*

C'est la Larme de Job.

(a) Prononcez *Motchi.*
(b) Prononcez *Fatchi.*

Sioku, vulgairement *Kibi*, & *Kimmi-Kibbi.*

C'eſt le Millet commun, dont le grain eſt jaune.

Sjokkuſo, vulgairement *Too Kibbi.*

C'eſt le Millet Chinois, qui a été tranſporté au Japon, il y a pluſieurs ſiécles. Sa tige & ſes feüilles ſont grandes, ſemblables à celles du Roſeau; ſon épi eſt relevé, à pluſieurs branches; ſes grains ſont jaunâtres.

Dsjéku, vulgairement *Awa.*

C'eſt un Panicum à grande queuë pendante, garnie de poils: c'eſt le *Panicum domeſticum* de Matthiole, & le *Panicum Indicum* de Taberne.

Faì, vulgairement *Fije.*

C'eſt le Panicum commun, dont le grain eſt noirâtre.

Kjokuſo, vulgairement *Nan Bankiwi*, c'eſt-à-dire, *Millet des Pays Septentrionnaux.*

On le nomme ainſi, parce que les Portugais le porterent des Indes au

Japon. *Frumentmm Indicum, jubâ fastigii divulsâ.*

Kjo, vulgairement *Soba.*

C'est le bled Sarrasin, qui se seme. Il y en a un, qui rampe dans le bois; on le nomme *Sjoo*, vulgairement *Iwó Nome*, & il y en a un autre, qui croît dans l'eau, & dont l'avoine s'atache aux habits. On l'appelle *Sui Roo*, vulgairement *Midsu Soba.* C'est apparemment le même, que *la folle avoine* du Canada, qui est fort bonne à manger en guise de Ris.

Koba, vulgairement *Gomma.*

C'est le Sesame. Son huile s'employe dans le vernis, dans les alimens, & dans la Médecine, à cause de sa vertu émolliente.

Jeïsokü, vulgairement *Kes.*

C'est le Pavot en général.

Wan, vulgairement *Nora Mame.*

C'est le gros pois des Jardins, dont la fleur & le fruit sont blancs.

(a) Prononcez *Choo.*

Sandſu, vulgairement *Sora Mame*.

C'eſt la Féve des champs, dont le fruit eſt noirâtre.

Fèn; vulgairement *Adſi Mame*, & *Kaadſi Mame*.

C'eſt le Haricot des champs, qui s'étend beaucoup en rampant. Sa fleur eſt grêle, & purpurine. Ses gouſſes ſont courtes, larges, & ont une queuë. Sa ſemence eſt rouge, & ſemblable au pois chiche.

Toodſu, vulgairement *Natta Mame*.

Ce nom vient de ce que ſes gouſſes ont la forme d'une épée. C'eſt un Haricot à grandes feuilles, & dont les fleurs, qui ſont d'un blanc purpurin, & longues de deux poulces, ont un étendart ample & crénelé. Sa gouſſe, qui eſt longue d'un pied, & large de trois poulces, renferme des ſemences rouges, & plus groſſes que la féve des Jardins.

Reedſu vulgairement *Fásjo* (a) *Mame*.

Autre Haricot, dont la fleur eſt d'un beau pourpre, & dont les gouſ-

(a) Prononcez *Facho*.

ſes, qui ont chacune leur pédicule particulier, reſſemblent en groſſeur & en figure à celles des pois des Jardins.

Nankin Mame.

C'eſt la même Plante à peu près que la précédente, dont la fleur & le fruit ſont blancs. On l'appelle ainſi, parce qu'elle a été portée de la Province de Nankin au Japon.

Koo, vulgairement *Saſági*, & *Sjiro* (a) *Saſangi.*

C'eſt le Haricot des Jardins, dont les gouſſes ſont larges & étroites, deux à deux ſur un même pédicule, & dont les féves ſont ovales, blanches, rouges, ou noires.

Rioku, & *Rok*, vulgairement *Jajenari*, *Sasági.*

C'eſt le Haricot des champs, dont les gouſſes ſont un peu plus longues que les précédentes, & le fruit moins blanc.

Too, vulgairement *Atſuki.*

C'eſt un Haricot, donr les feuilles

(a) Prononcez *Chiro.*

T. 8 p. 291.

Daidsu



ont une espece d'oreillette à chaque côté. Sa tige est droite, cannelée, & haute d'une coudée. Ses fleurs, qui viennent deux à deux sur un seul pédicule, & qui sortent des aisselles des feuilles, sont d'un jaune-pâle, & ont les pétales fort recourbez. Sa gousse, longue de trois poulces, ronde, & courbée, contient des semences de la grosseur d'un pois chiche. On les réduit en farine, pour en faire des gateaux.

Daídsu, & par excellence *Mame*; c'est-à-dire, *Légume*.

Le premier nom est employé également par les Lettrez & par le Vulgaire. Cette plante est une espece de Haricot à gousses de Lupin, & dont le fruit est comme celui des gros pois.

Elle s'éleve à la hauteur de quatre pieds : sa tige est tortueuse & branchuë : ses feuilles sont semblables à celles du Haricot des Jardins, mais couverte sur le dos d'un poil plus rude. Ses fleurs, qui s'épanoüissent au mois d'Août, sont des fleurs à papillon, jaunes & bleuës, & semblables à celles de l'*Ers*. Ses gousses,

ou ſiliques, ſont en grand nombre, longues d'un poulce & demi, hériſſées de poils, & ſemblables à celles du Lupin : elles renferment ordinairement deux ſemences, rarement trois, leſquelles ont la figure, la groſſeur, & le goût des pois des Jardins.

Ces ſemences ſont d'un fort grand uſage chez les Japonnois : ils en font une eſpece de boüillie, dont ils ſe ſervent au lieu de beurre, qui leur eſt entierement inconnu, & une ſauce fameuſe, qu'ils ſervent avec les viandes rôties. Cette boüillie ſe nomme *Miſo*, & la ſauce *Sooju* : elles demandent l'une & l'autre beaucoup d'attention pour leur préparation.

Siuku, vulgairement *Kuro Mame*.

C'eſt une eſpece de la précédente Plante, dont elle ne differe, qu'en ce que ſon fruit eſt noir. Il y en a une autre, dont le fruit eſt noirâtre, plus petit, & qui eſt employé par les Médecins. On en fait prendre trois ou quatre grains en poudre aux Aſthmatiques.

Katz, vulgairement *Kudſu*, *Kudſu*
Kádſura & *Kádſune*.

C'eſt un Haricot à fleurs purpurines, dont les gouſſes ſont hériſſées & recourbées à leur extrémité. Son fruit eſt petit & blanchâtre, ſa racine charnuë, longue d'une coudée, & groſſe comme le bras. On la met en farine, & on en prépare un aliment.

Koquan, ou *Goquan*, vulgairement
Nemu No Ki, & *Neburi No Ki*,
c'eſt-à-dire, *Arbre qui ſommeille*.

On le nomme ainſi à cauſe de ſes gouſſes pendantes : c'eſt l'*Aeſchynomene lævis montana* à feuilles d'Acacia.

Quai, vulgairement *Jens* & *Quai*
Káků.

C'eſt un Arbre, dont le tronc eſt extrêmement gros, dont les feuilles ſont garnies de quatre lobes, & les gouſſes articulées. Cet Arbre eſt étranger & rare au Japon, où il eſt preſque ſtérile. C'eſt peut-être le *Tamarin*.

Sokìo, vulgairement *Kawar*
Fudsj. (a)

C'eſt un très-grand Arbre, dont

(a) Prononcez *Foudchi*.

les feuilles sont très-longues, & ont plusieurs lobes ; les branches longues & minces. Il vient de la Chine, & il est presqu'entierement stérile au Japon. Ne seroit-ce point l'Arbre de la Casse ?

Kakusju (*a*), vulgairement *Kawara Fisági*, autrement *Adsja*. (*b*)

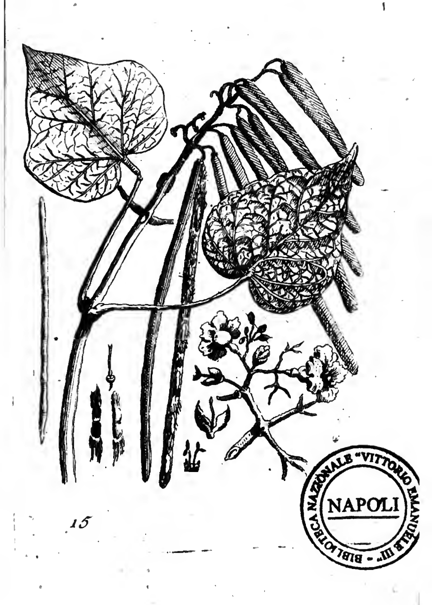
C'est un Arbuste à feüilles de Bardane, dont la fleur est monopétale, les siliques longues & menuës, la semence petite & en forme de rein, garnie de poils aux deux extrémitez.

Cet Arbuste a peu de branches, mais elles sont fort longues. Des pédicules, qui sont fort longs, portent des feüilles, qui d'une base large se terminent peu à peu en pointe, & qui ont quelquefois de chaque côté comme deux oreillettes : leur longueur est d'un empan, & leur bord n'est point découpé. Plusieurs nerfs égaux naissent du pédicule, & se font remarquer de chaque côté des feüilles ; autour de

(*a*) Prononcez *Kakouchou*. (*b*) Prononcez *Adscha*.

T. 8. p. 294.

Kakusju.



15

l'endroit où ils naiſſent, on voit des points de couleur de pourpre foncé, & qui ſont brillans. Le calice, qui eſt porté ſur un pédicule court, mince, & qui s'ouvre en deux, ſoûtient une fleur monopétale, de couleur pâle, d'une odeur aſſez douce, découpée en cinq lévres, qui s'ouvrent environ la largeur d'un poulce, & dont le bord eſt un peu frangé. Le piſtile eſt court, & accompagné de deux étamines. Il ſe change, après que la fleur eſt paſſée, en une ſilique pendante, longue de plus d'un empan, ronde & groſſe, comme un tuyau d'avoine, qui contient pluſieurs ſemences, de la figure d'un rein, de la longueur d'un grain d'avoine, garnies à leurs deux extrémitez de poils fort longs, d'un goût fade & douçâtre. Celui des feüilles & de l'écorce eſt d'une amertume inſupportable.

On fait boire aux Aſthmatiques la décoction des Siliques. Les feüilles s'appliquent ſur les parties douloureuſes, & paſſent pour être amies des nerfs.

QUATRIE'ME CLASSE.

Plantes remarquables par la beauté de leurs Fleurs.

Sjiko (a), vulgairement *Rintſjó*, (b) & *Ranttsjôge*. (c)

C'Eſt un Arbriſſeau haut de deux coudées, dont la feüille eſt pointuë, & dont la fleur, qui eſt comme celle du Jaſmin blanc, eſt ramaſſée en paraſol au ſommet des rameaux. Son odeur eſt très-gracieuſe.

Jamma Rinſjo. (b)

C'eſt la même Plante, mais ſauvage : ſes feüilles ſont plus longues, & plus étroites, & approchent fort de celles du *Cariophyllum Aromaticum*.

Mokkſei

Les Lettrez & le Vulgaire ſe ſervent du même mot. C'eſt un Arbre, que l'on cultive dans les Jardins, & dont la feüille eſt comme

(a) Prononcez *Chiko*. (b b) Prononcez *Rintcho*. (c) Prononcez *Rantchôje*.

celle du Châtaignier. Ses fleurs, qui naiſſent aux aiſſelles des feüilles, ſont petites, à quatre pétales, d'un blanc jaunâtre, & ont l'odeur du Jaſmin. Elles ſont fort eſtimées des Chinois.

Buke.

C'eſt un petit Arbuſte, qui reſſemble à l'Acacia d'Allemagne, dont la fleur eſt rouge, & à cinq petales.

Teïto, vulgairement *Jamma Buki.*

C'eſt un Arbriſſeau ſauvage, qui reſſemble au Cytiſe ; ſa feüille qui a trois poulces & davantage de long, eſt ronde à ſa baſe, & terminée par une longue pointe ; ſon bord eſt découpé par de très-fines dentelures, ſa fleur eſt jaune, & ſemblable à la Renoncule ; elle a le plus ſouvent cinq pétales, quelquefois ſix & ſept.

Il y a un autre Jamma Buki, dont la fleur eſt double, jaune, ſans étamines, & qui reſſemble à la Marguerite.

Bioru, vulgairement *Bijò Janági.*

C'eſt un petit Saule à grandes

fleurs de Renoncule. Kœmpfer le définit : *Androsæmum Constantinopolitanum flore maximo Wheleri.*

Sini & Confusi, vulgairement *Kobus*, autrement *Síde-Kobúsi, Mokusitzqua, Kisinqua & Jokuranqua.*

C'est un Arbre sauvage de la grandeur d'un Cerisier : ses branches sont tortueuses & peu serrées. Son écorce est raboteuse, & sent le Camphre ; sa feüille est comme celle de Nêflier ; ses fleurs naissent au commencement du Printems, & ressemblent, tant par leur grosseur, que par le nombre de leurs pétales, à la Tulippe, ou au Lys blanc commun. Elles ont un gros pistile de figure conique, & environné d'un grand nombre d'étamines.

Mokkwurèn.

C'est un Arbrisseau de même genre que l'Arbre précédent, & qui porte des fleurs à peu près semblables, si ce n'est qu'elles sont rouges.

Il y en a un autre de même nom à fleur blanche. Cette fleur a ordinairement neuf pétales ; elle est peu

T. 8. p. 299. *Tsutsusi, Cistus des indes.*



16.

ouverte ; ses étamines sont d'un rouge purpurin.

Tecki Tsjocku, (a) vulgairement *Tsutsûsi.*

C'est le *Cistus* des Indes à feüilles du *Ledum* des Alpes, & à grandes fleurs de Paul Herman.

C'est un Arbrisseau couvert d'une écorce de verd-brun. Son bois est solide, léger, d'un blanc sale : ses branches se partagent dans le même endroit en plusieurs autres petites, qui portent des fleurs à leur sommet. Ses feüilles posées sur un pédicule court, sont longues d'un poulce & davantage, terminées en pointe un peu recourbée ; leur bord est sans découpure. Ses fleurs sont monopétales, & ressemblent beaucoup à celles du Martagon : leur couleur varie beaucoup : le pistile est tendre, mince, un peu long : les étamines sont ordinairement au nombre de cinq ayant une pointe oblongue, & fenduë en deux. Ses semences, renfermées dans une capsule, sont fort petites, & d'une couleur rousse.

(a) Prononcez *Tchockou.*

Cet Arbrisseau est fort commun au Japon ; il embellit les Jardins & les Campagnes par la beauté de ses fleurs, qu'il produit au Printems & en Automne, & par ses différentes especes, dont il y a un grand nombre de variétez.

L'une a la fleur blanche, un peu grosse, & marquetée de longues taches rouges. Ses pétales sont amples, les pointes des étamines rousses, & couvertes d'une farine blanche.

Une troisiéme a la fleur d'un violet-blanchâtre, marquée de taches d'un pourpre-foncé : ses étamines, qui sont au nombre de dix, sont garnies à leur sommet d'une farine jaune.

La quatriéme a une petite fleur d'un pourpre-foncé ; les pétales & les pistiles rouges ; les sommets des étamines marquetez de points bruns.

Riuku Tsutsúsi.

Cette Plante vient des Isles de Liqueios, & des Philippines. Elle porte une fleur en Lys d'un jaune-pâle, & dont les pétales sont droits, & marquez de points d'un jaune-foncé.

Il y a une autre Plante du même nom, dont la fleur eſt d'un rouge-purpurin, tachetée d'un pourpre-foncé.

(a) *Jedogawa Tſutſuſi.*

C'eſt un Cytiſe de la Ville de Jedogawa, & fort célebre au Japon. Ses rameaux ſont hériſſez de pointes : ſa feuille eſt toute couverte de poils, & figurée comme le fer d'une lance. Il y en a un autre à fleurs blanches, un autre à fleurs purpurines, un autre à fleurs incarnates.

Jamma Tſutſuſi.

C'eſt un Cytiſe des campagnes à fleurs en Lys, d'un vif incarnat, & tachetées de points roux.

Il y en a un autre, dont la fleur, qui paroît au mois de Mai, eſt couleur incarnate, avec beaucoup de points rouges ; & un troiſiéme à fleurs de couleur de vermillon, avec des taches de rouge foncé.

Mijawma Tſutſuſi.

C'eſt un Lys des Montagnes ;

(a) J'ai remarqué ailleurs qu'il faut apparemment lire Jedogawa.

dont les fleurs, d'un pourpre-incarnat, naissent abondamment avant & avec les feuilles. Il y en a un autre, qui croît sur le Mont *Sakanosta*, dont la fleur purpurine vient avant les feuilles ; & une troisiéme du même surnom, dont la fleur, qui naît aussi avant les feuilles, est purpurine, & garnie de dix étamines.

Kirisma Tsutsusi.

C'est un Arbuste fort touffu, qu'on cultive avec soin dans les Jardins des Princes, & qu'on estime beaucoup. Sa fleur, de couleur écarlate, est très-petite, & l'Arbuste en est tellement couvert au mois de Mai, qu'il paroît tout en sang.

To Kèn, vulgairement *Sátsuki.*

C'est une espece de Tsutsúsi, ou Cytise, qui porte des Lys, & qui fleurit en Automne. Son écorce est d'une couleur obscure ; ses branches sont rudes, & pleines de piquans ; ses feuilles couvertes de poils environnent les branches, Ses fleurs sont râres, viennent une à une, & ne poussent pas toutes de la même ma-

niere. Il y a plus de cent especes différentes de cette Plante. Les unes ont les fleurs d'un bel incarnat; d'autres, d'une écarlatte un peu détrempée; d'autres, dont la fleur est blanche & double, c'est-à-dire, l'une dans l'autre; d'autres d'une belle écarlatte, qu'on appelle *Satsuma* (a) *Sátsuki*, parce qu'elles sont fort communes dans la Province de Satsuma : une autre, dont la couleur est de pourpre, tirant sur le blanc, & qu'on nomme *Jedogawa Sátsuki*, parce qu'elle croît aux environs de cette Ville.

Sakanan dsio.

C'est un autre Arbrisseau, qui porte aussi des fleurs de Lys, mais plus larges. Il n'est pas à beaucoup près aussi commun, que les précédens.

Sá & *Sjùn*, (b) vulgairement *Tsubakki*.

C'est un Arbrisseau à fleurs en roses, dont le fruit est de figure pyramidale, & contient trois semences. Il y a un Tsubakki sauvage, & un

(a) Saxuma.
(b) Prononcez *Choun*.

autre, qu'on cultive ; celui-ci a la fleur double & plus belle : l'un & l'autre a une infinité de variétez, qui ont différens noms. Le Tſubakki reſſemble fort à l'Arbre de Thé ; & comme celui-ci n'a point encore de caractere propre, on ſe ſert, pour l'exprimer du caractere de Tſubakki.

Sán Sa, vulgairement *Jamma Tſubakki*, c'eſt-à-dire, *Tſubakki des Montagnes*, ou *Tſubakki ſauvage*, *à fleurs ſimples en roſes.*

C'eſt un grand Arbriſſeau, dont le tronc eſt court, l'écorce d'un verd-brun, unie, & ſe ſéparant difficilement du bois, qui eſt dur. Ses feuilles, poſées ſur un pédicule long d'un demi poulce, ſont parfaitement ſemblables à celles du Ceriſier des Jardins, ſi ce n'eſt qu'elles ſont un peu plus roides, plus dures, & brillantes des deux côtez. De leurs aiſſelles il naît en Automne un, ou deux boutons écailleux, de la groſſeur d'une balle de fuſil ; leſquels venant à s'ouvrir, font éclorre une fleur à ſix, ou ſept grand[illegible] dif-

San Sa



posez comme dans la rose de la Chine. Une espece de couronne, qui sort du fond de la fleur, donne naissance à plus de cent étamines d'un blanc incarnat, courtes, ayant des pointes jaunes, & divisées en deux. Le pistile, qui occupe le centre de la fleur, est de même longueur, & de même couleur, que les étamines : il devient ensuite une capsule pyramidale, longue d'un poulce & demi, laquelle renferme trois semences de la grosseur & de la figure d'une Aveline, d'une substance charnuë & blanche, d'un goût onctueux. Cette Plante a un grand nombre de variétez, qui ont toutes leur nom particulier. Les principales sont :

Dsisi.

C'est un Tsubakki des Jardins, dont la fleur, qui est double, d'un vif incarnat, & marquetée de taches blanches, a quatre doigts de diamétre.

Sasanqua.

C'est un petit Tsubakki à fleurs rouges & simples, qui est le plus

ſouvent à cinq pétales. Son fruit, qui eſt de la groſſeur d'une piſtache, renferme trois noyaux blancs & parfaitement ronds. On prépare les feuilles, & on les mêle avec celles de Thé, pour lui donner une odeur gracieuſe. La décoction des mêmes feuilles ſert encore aux Femmes, pour ſe laver les cheveux.

Il y a un autre Tſubakki, lequel eſt un Arbre, ou un grand Arbriſſeau à fleurs doubles d'un rouge incarnat. Ces fleurs ſont entierement ſemblables à la roſe des Jardins. Ses étamines, qui ſont en petit nombre, & terminées en pointe, ſe trouvent mêlées parmi les pétales. Il croît dans les bois & dans les hayes : enfin on prétend que la Langue Japonnoiſe n'a point aſſez de termes pour exprimer toutes les différentes eſpeces de Tſubakkis.

Il y en a un, dont la fleur à cinq pétales eſt double, & un peu rouge. Un autre, dont la fleur d'un incarnat blanchâtre, a des taches rouges. Un autre, dont la fleur double eſt rouge à cinq pétales, dont les extérieurs ſont grands, & les intérieurs

petits & pliez, avec beaucoup d'étamines, qui dégénerent ſouvent en petits pétales. Un autre enfin, dont la fleur ſimple eſt de couleur écarlatte, & dont les étamines prennent la forme & la ſubſtance des pétales.

Sijo, vulgairement *Adſai*, *Anſai*, & *Adſiki*.

C'eſt un Sureau aquatique à feuilles d'*Hortula Malabarica*, à fleurs bleuës de quatre & de cinq pétales, & ramaſſées en grappes de figure ronde.

Fundàn, vulgairement *Tè Mariqua*.

C'eſt un Sureau, dont la feuille eſt plus ronde, que celle du Sureau aquatique. Elle eſt garnie de beaucoup de nervures, & ſon bord eſt dentelé. Sa fleur eſt blanche, à cinq pétales, ramaſſée en grappe de figure ronde, groſſe comme une balle de jeu de paulme.

Kode Mariqua.

C'eſt un Sureau à feuilles étroites, oppoſées alternativement, dente-

lées à leur bord, & longues de trois poulces. Ses fleurs ſont blanches, à cinq pétales, & ramaſſées en grappe.

Joro, vulgairement *Utſúgi* & *Jamma Utſúgi.*

C'eſt un Arbriſſeau, qui par ſon port extérieur reſſemble au Sureau, & qui a quatre ou cinq pieds de haut. Son écorce eſt blanche; ſon bois eſt dur & léger; ſes feuilles ſont deux à deux, longues d'un poulce & demi, ovales, & terminées en pointe, minces, un peu rudes, ayant le bord très-finement dentelé. Ses fleurs, qui naiſſent à l'extrêmité des rameaux, ſont en grand nombre, blanches, à cinq pétales, & très-ſemblables aux fleurs de l'Oranger: ſes étamines, au nombre de dix, ſont d'une ſtructure particuliere. Le calice de la fleur eſt rond, charnu, & dentelé. On ſe ſert de l'écorce du milieu pour les emplâtres.

Utſúgi autrement *Fon Utſúgi*, c'eſt-à-dire, *vrai Utſugi.*

C'eſt une variété de la précédente. Sa fleur eſt double & très-blan-

che. Cet Arbrisseau est fort estimé pour l'ornement des Parterres.

Korei Utsúgi.

C'est un Arbrisseau, qui vient de la Corée : ses branches ressemblent à celles du Sureau : ses feuilles sont comme celles de l'Adsai, si ce n'est qu'elles sont plus garnies de veines, & plus pointuës. De longs pédicules, qui naissent au bout des rameaux, & qui sont partagez en cinq lambeaux, vont embrasser la base d'une très-belle fleur monopétale, découpée en cinq grandes lévres ovales, qui laissent paroître un pistile garni d'une grosse tête, & environnée de cinq étamines en pointe. Cette fleur est d'une très-agréable odeur: sa couleur est de blanc-incarnat & de rouge.

Nippon Utsúgi, c'est-à-dire, *Utsugi du Japon.*

C'est une variété du précédent Arbrisseau; il croît sur les Montagnes; sa fleur est de même structure, mais pas si grosse : elle est d'un rouge-purpurin.

Sibi, vulgairement *Fokudſitqua*, *Fakuſinda* & *Fakuſitz*.

C'eſt un Arbre très-rare, de la grandeur d'un Grénadier, tortueux, de couleur jaune, tirant ſur le blanc, & qui paroît comme ſans écorce. Ses feuilles ſont l'une vis-à-vis de l'autre, d'une grandeur inégale, & poſées ſur un très-petit pédicule. Ses fleurs, ramaſſées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, ſont très-belles, groſſes comme des œillets de Jardin, de couleur de chair, à ſix pétales friſez. Leur pédicule eſt long & fort mince; elles ont un très-grand nombre d'étamines, & un calice partagé en cinq lévres.

Riotsjo, (a) vulgairement *Nodſen Kadſura*, & *Nodsjo* (b).

C'eſt un Arbriſſeau, qui s'étend extrêmement, & dont la feuille eſt comme celle du Roſier des Jardins. Sa fleur eſt d'un beau rouge, ayant un tuyau long d'un poulce & demi,

(*a*) Prononcez *Riotcho*. (*b*) Prononcez *Nodcho*.

qui s'épanoüit en cinq lévres semblables aux pétales d'une rose. Elle a cinq étamines terminées chacune par deux pointes, & un pistile à deux têtes. Son fruit renferme quatre noyaux.

Kingo, vulgairement *Asagawo*, c'est-à-dire, *qui s'ouvre le matin.*

C'est le Lisot commun à grandes fleurs blanches du matin.

Kos & *Kudsi*, vulgairement *Firagáwo*, c'est-à-dire, *qui s'ouvre à midi.*

C'est le Lisot commun à grandes fleurs blanches du midi. On cultive l'une & l'autre Plante dans les Jardins, & on les fait soûtenir par des perches.

Too, vulgairement *Fudsï & Fisji.* (a)

C'est un Arbrisseau des jardins, qui s'éleve, & qui jette, comme la Vigne, une grande quantité de farmens; c'est pourquoi il sert à garnir les treilles & les berceaux. Ses feüilles sont tendres, longues d'un empan, point découpées à leur bord.

(*a*) Prononcez *Fouchi.*

Il porte un très-grand nombre d'épis de fleurs longues d'un empan, d'un empan & demi, & davantage, qui durent tout le Printems, & qui étant suspenduës comme des grappes de raisin, font un charmant spectacle. Les fleurs sont en papillons, & sans odeur. Elles dégénerent quelquefois en siliques, dont les phaséoles sont noirs, mais cela arrive rarement. On trouve souvent à Ozaca & ailleurs de grandes places toutes ombragées par un seul, ou par deux ou trois pieds de cette Plante. Les Curieux mettent au pied de l'Arbrisseau de la lie de Sacki, ou Bierre de ris; elle l'engraisse, & cela produit des épis de fleurs de trois ou quatre empans de long. Il y a de ces treilles, & de ces grands couverts, qu'on va voir par curiosité, & pour lesquels même on fait payer. Il est d'usage que, quand il s'y rencontre quelque bel Esprit, il fait des Vers en l'honneur de la Déesse, qu'on suppose présider dans ces beaux lieux. Les fleurs du Fudsi sont, ou toutes blanches, ou toutes couleur de pourpre.

Jamma Fudsi.

C'est le même Arbrisseau, qui vient dans les bois. Ses feuilles & ses fleurs sont plus petites, que les précédentes, & les épis ne sont point pendans, mais relevez.

Saru Kake Banna.

C'est un Arbrisseau, qui ressemble fort au *Crista Pavonis* de Breynius : ses branches sont longues, & en petit nombre ; ses feuilles sont comme celles de la Réglisse commune ; ses fleurs, qui viennent en épis sur des pédicules longs d'un poulce & demi, sont jaunes à cinq pétales, dont un est plus petit que les autres, & marqueté de points rouges : les quatre grands sont disposez en croix : les étamines sont au nombre de dix, & ont une pointe rouge, qui renferme une farine jaune.

Sui Sin Kadsira.

C'est la seconde Clematis de l'Ecluse, à fleur double.

In Dsin Kadsira.

Autre sorte de Clematis sembla-

ble à la précédente, mais dont les pédicules sont longs, & en touffe; la fleur blanche à six pétales, & la moitié du calice de couleur de pourpre.

Kin, vulgairement *Mukunge*.

C'est une espece de Mauve des Jardins, dont les tiges sont longues, droites, & peu branchuës; la fleur simple, & d'un bleu purpurin. Il y en a une autre, dont la fleur est double & bleuâtre, qui a beaucoup de pétales frisez, sans stile & sans étamines.

Fujoo, vulgairement *Kibatsisso*.

C'est peut-être la grande guimauve à feuilles de Figuier de Gaspar Bauhin. Ses feuilles sont découpées profondément, & dentelées à leur bord: la capsule séminale, qui est de figure pyramidale, longue de trois poulces, membraneuse & hérissée de pointes, contient quatre semences, & s'ouvre en quatre dans sa maturité.

Ki, vulgairement *Awoi*.

C'est la Mauve-Rose, dont il y a

T. 9. p. 315.

Too, Kiri du Japon.

18.

plusieurs variétez. On appelle *Ko Aywoi* la même Plante à petites fleurs.

Fujò.

C'est la Rose de la Chine à fleurs éphémeres, rouge le matin, & tirant au pourpre à midi.

Too, vulgairement *Kiri*, & *Nippòn Kiri*, c'est-à dire, *Kiri du Japon.*

C'est un Arbre, dont la fleur ressemble à celle de la digitale. Cet Arbre est assez grand, son tronc est gros, ses branches tortueuses; son écorce grasse, verdâtre, se séparant facilement, d'une odeur & d'un goût désagréable; son bois très-léger, & très-ferme, est fort employé pour faire des coffres & des tablettes: sa moëlle est fongueuse, grasse & fort blanche. Ses feuilles soutenuës sur un pédicule rond, garni de poils blancs, long d'un empan & davantage, sont extrêmement grandes, cottonneuses, & semblables à celles de la Bardane, ayant de chaque côté une oreillette. Elles sont minces, molles, blanches par dessous, fortifiées de gros nerfs, qui partent du

centre de la Rose, se divisent en plusieurs branches, & occupent toute l'étenduë de ces feuilles. Ses fleurs, qui ressemblent à celles de la digitale, ou du mufle de veau, sont d'un bleu-purpurin, blanchâtres en dedans, d'une odeur douce, longues de deux poulces, ayant cinq lévres crénelées, & d'une figure très agréable. Le pistile est long d'un demi poulce, rond avec un sommet recourbé. Il est environné de quatre étamines de longueur inégale, dont la pointe est pâle, & a deux valvules. La capsule séminale longue d'un poulce & demi, & de figure conique, renferme dans deux alvéoles séparées deux semences de la grosseur, & en quelque façon de la figure d'une amande, couvertes d'un petit duvet, noirâtres à leur superficie, & d'une substance charnuë & onctueuse. On en tire une huile, qu'on employe à divers usages.

Les Dairys ont choisi pour leurs Armoiries la feuille de cet Arbre, à cause de sa beauté : elle est surmontée en chef, dans leur Ecusson, de trois épis de fleurs.

Go Too, vulgairement *Go Too Giri*, autrement *Tei Too*, vulgairement *Fi Giri*, c'eſt-à-dire, *Kiri de feu*.

C'eſt un Arbriſſeau étranger, apporté de l'Iſle de Luçon & de la Corée. Sa feuille eſt comme celle de la vigne; ſa fleur, qui eſt très-belle, eſt à cinq pétales en forme de cloche, & d'un poulce de diamétre.

Saku Jaku, autrement *Kawu Junkuſa*.

Le premier nom eſt commun au Vulgaire & aux Lettrez. C'eſt la pivoine commune, ou femelle, à fleurs ſimples, couleur de ſang. Il y en a d'autres, dont les fleurs ſont pleines & de couleur incarnate; & d'autres, qui ont des pétales longs, dreſſez, & qui forment une maniere de crête.

Botan, *Fkamiguſa* & *Hatzkánguſa*.

C'eſt la grande pivoine, dont la tige ligneuſe eſt droite, la feuille branchuë, & inégalement frangée.

Foo Sen, autrement *Kinfu Qua*, vulgairement *Ibara*, autrement *Igi*, c'eſt-à-dire, *épine*; & *Igino fanna*, c'eſt-à-dire, *fleur d'épine.*

C'eſt notre Roſier commun, qui a été porté au Japon par les Portugais; mais les roſes n'y ont pas une odeur auſſi gracieuſe qu'en Europe, & dans l'Aſie occidentale. Il y en a de rouges & de blanches, & des Roſes de Bois à cinq pétales, qui ont l'odeur très-douce.

Kéi Quan, vulgairement *Kéi tóge*, c'eſt-à-dire, *crête de Coq.*

C'eſt l'Amaranthe, dont la fleur a pluſieurs variétez. Il y a l'Amaranthe commune, dont les panaches ſont rouges & pendans : l'Amaranthe à fleurs rouges, & ramaſſées en crête de Coq : l'Amaranthe à fleurs rouges & ramaſſées, avec quelques panaches, qui pendent : l'Amaranthe à fleurs jaunes & ramaſſées: l'Amaranthe à fleurs jaunes, avec des taches rouges, qui font un très-bel effet. Sa tige eſt auſſi rayée de jaune & de rouge.

Goositz, vulgairement *Ino Kadsitz*.

C'est l'*Amaranthus siculus spicatus* de Boccon, à fleurs blanches.

Joksan, vulgairement *Gibboosi*, autrement *Sagi Juri*, c'est-à-dire, *Lys de Juri*.

C'est un Glayeul à fleurs de plantain : sa tige, qui est droite & haute d'un pied, porte à son extrémité dix à douze fleurs en Lys d'un pourpre blanchâtre, longues de trois poulces, & qui viennent au Printems. Les étamines, au nombre de six, sont recourbées, aussi bien que le pistile. Il y a une autre espece de cette Plante, dont la feuille est étroite, & qui fleurit en Automne.

Ran.

Ce nom est en usage également parmi les Lettrez & le Vulgaire. Cette Plante est une petite Iris, dont la racine est fibreuse; la feuille, comme celle du roseau ; la tige mince ; la fleur, comme celle de l'*Ornithogalum*. Cette fleur est à cinq petales, de trois poulces de diamétre, d'un

blanc jaunâtre, avec des rayes purpurines, & d'une odeur très-gracieuse.

No Ran, c'est-à-dire, *Ran sauvage*, autrement *Jamma Gibboosi.*

C'est une Iris, dont la tige est grosse, droite, & enveloppée de feuilles dès le bas. Cette fleur est jaune, à cinq pétales, & comme celle de l'*Ornithogalum.* Cette Plante a plusieurs variétez. Celles, que Kœmpfer a vûës, sont :

No Ran à fleurs jaunes & petites, le dos des pétales tirant sur le roux.

No Ran à très-petites fleurs, de couleur de pourpre & de vermillon.

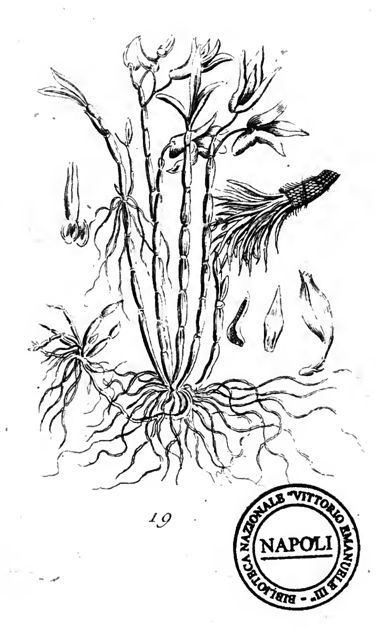
No Ran, autrement *Sassa Rindo*, dont la fleur est aussi très-petite, ayant des pétales verds, & d'autres jaunes, & sur le dos une raye purpurine.

Sju (a) *Ran.*

C'est l'Elléborine, ou Gentianelle des Marais, ou des prez, à feuilles étroites de Gaspar Bauhin.

(*a*) Prononcez *Chou.*

Fu Ran, petite Iris.



19

Fu Ran.

Cè nom eſt commun au Vulgaire & aux Lettrez. C'eſt une eſpece de petite Iris, dont la fleur eſt blanche & en maſque, & dont la ſemence reſſemble à de la farine. Ses racines ſont minces, fibreuſes, blanchâtres, & traçantes, & ſe répandant de côté & d'autre, produiſent de nouvelles Plantes ſemblables. Quelques-unes des tiges font la même choſe par de petites racines, qui ſortant de leurs nœuds, vont gagner la terre. Ces tiges ſont pluſieurs en nombre, hautes d'un empan, groſſes comme une plume d'Oye, garnies de nœuds éloignez d'un poulce l'un de l'autre. Les feuilles, qui naiſſent autour des tiges, ſont étroites, groſſes, & ſemblables aux roſeaux : elles occupent ſouvent les nœuds & les ſommets des tiges ; mais alors elles ſont fort courtes, n'ayant qu'un poulce ou deux de long. Les fleurs, qui viennent pluſieurs enſemble, portées chacune ſur un pédicule mince, d'un poulce de long, ſont des fleurs en maſque, longues d'un poulce &

demi, d'un blanc incarnat. Après que la fleur est passée, il paroît une capsule séminale, de figure conique, longue d'un poulce, charnuë, & remplie d'une espece de farine d'un jaune pâle.

Les Japonnois suspendent par superstition au-dessus des portes de leurs maisons des paquets de cette Plante; c'est-à-dire, des tiges, & des feuilles.

Angurèk Warnà, c'est-à-dire, *de diverses couleurs.*

C'est une Plante parasite, dont la racine est fibreuse, la tige ronde, flexible, garnie de peu de branches, & ayant des tendrons visqueux, par le moyen desquels elle s'attache aux arbres. Ses feuilles sont rares, dures, épaisses, étroites, & semblables à celles des roseaux. Sa fleur, qui est soûtenuë sur un pédicule mince, long d'un poulce & demi, ressemble par la disposition de ses pétales, à un papillon, qui vole; ces pétales sont au nombre de six, ovals, longs d'un poulce & davantage, ayant une raye purpurine, jusqu'au


T. 8. p. 322.
Angurek Warnà
20



milieu de leur longueur à chaque face, & étant marquée d'un grand nombre de points de même couleur. Après la fleur il paroît une capſule ſéminale à trois lobes. La fleur, ſuivant qu'elle eſt cultivée, différe beaucoup en beauté & en grandeur.

Katong' Ging, en Langue de Java, vulgairement, & en Portugais *Fouli Lacra*, c'eſt-à-dire, *fleur de Scorpion.*

C'eſt une autre Plante paraſite à feuilles de roſeau. Sa fleur, qui reſſemble à un Scorpion, a l'odeur du muſc, & ce n'eſt gueres que par là, qu'elle differe de la précédente, à laquelle elle eſt fort ſemblable par ſa tige, par ſa figure, & par ſes feuilles, ſi ce n'eſt qu'elle les a un peu moins longues & plus larges.

Sa fleur eſt à cinq pétales, de couleur de citron, variée de belles taches purpurines. Les pétales, qui ont deux poulces de long, & la largeur d'une plume d'Oye, ſont roides, gros, plus larges à leur extrémité, & un peu recourbez. Celui du milieu eſt plus long que les autres,

& s'étend en droite ligne, comme la queuë du Scorpion : les quatre autres, deux de chaque côté, se courbent en façon de croissant, & représentent les pieds du Scorpion. A l'opposite de la queuë est une espece de trompe courte & recourbée, qui ne représente pas mal la téte de cet Animal. Cette fleur rend une odeur de musc très-abondante, & très-agréable ; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que cette odeur ne se trouve qu'à l'extrémité du pétale, qui ressemble à la queuë du Scorpion : car si on le coupe, la fleur demeure sans aucune odeur.

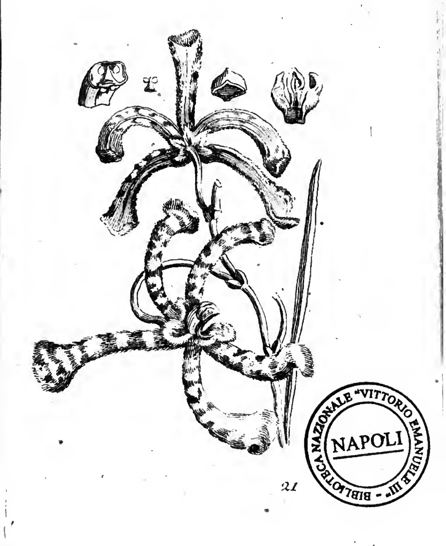
Cette Plante, qui vient de l'Isle de Java, aussi bien que la précédente, est fort estimée, mais sa culture demande de grandes attentions.

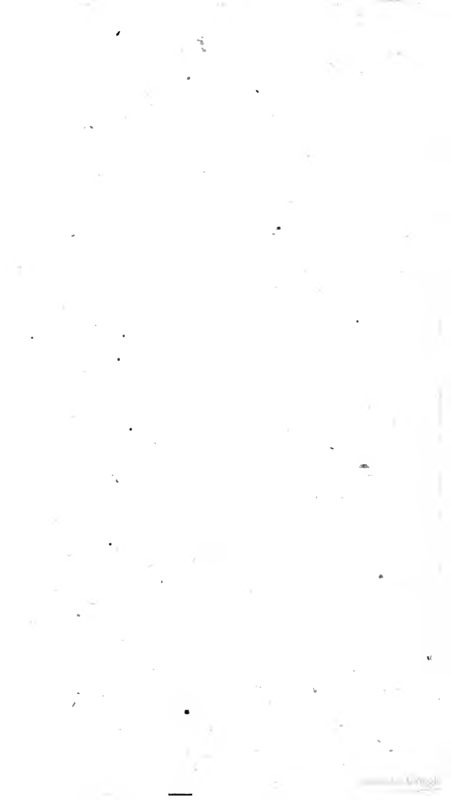
Sekika, vulgairement *Kisinso*, & *Jukinosta*.

C'est une espece de *Sanicle* étrangere, qui par son port extérieur ressemble au *Cotyledon*, ou *nombril de Venus*. Sa feuille est comme celle du *Cyclamen*, ou *pain de Pourceaux*, & d'une agréable variété de couleurs,

T. 8. p. 324.

Katong' Ging, Fleur de Scorpion.





Sa tige haute d'un pied & demi, eſt garnie de pluſieurs fleurs à cinq pétales, & qui reſſemblent à une Gueſpe volante. Elles ſont de couleur de vermillon.

Sjirè (a), ou plutôt *Sjirôi* & *Osjiroi.*

C'eſt un Lys blanc à feüilles de ſouci des Marais : ſa tige eſt groſſe, & haute d'une coudée & demie. Ses fleurs ſont au ſommet de la tige, en petit nombre, de trois poulces de diamétre, & peu ouvertes : les pétales en ſont étroits, & marquetez en dedans de points rouges.

Jamma Osjiroi.

C'eſt un Lys ſauvage, dont les feuilles partagées en trois grands lobes, ont de longs pédicules cannelez, qui embraſſent la tige.

Biakko, vulgairement *Juri.*

C'eſt notre Lys blanc commun, & qui a la même odeur. Les Plantes ſuivantes en ſont des variétez,

Sazuri.

C'eſt un Lys à fleur blanche mo-

(a) Prononcez *Chirè*, *Chiroi*, ou *Ochiroi*.

nopétale, & partagée en six lévres.

Kentan, vulgairement *Oni Juri*, c'est-à-dire, *Lys du Diable*, autrement *Jamma Juri*, c'est-à-dire, *Lys des Montagnes, ou des Bois.*

C'est un Lys Martagon, dont la tige est grosse, & d'une coudée de haut. Sa fleur est belle, de quatre doigts de diamétre, garnie de taches & de tubercules d'un rouge purpurin. Sa racine est bulbeuse, & on la mange.

Kasbiako, vulgairement *Konókko Juri*, c'est-à-dire *Lys de différentes couleurs*; autrement *Corei Juri*, c'est-à-dire, *Lys de Corée.*

C'est encore un Lys Martagon, qui ressemble au précédent, & qui a la feuille du *sceau de Salomon.* Sa tige est mince; sa fleur est magnifique, d'un blanc incarnat, & marquetée de taches de couleur de sang, ayant des pétales recourbez en dehors, & terminez en pointe, & un pistile fort long, environné de cinq étamines, dont les pointes sont rousses, & inclinées transversalement.

Santan, vulgairement *Fime Juri.*

C'est un Lys, qui paroît tout

couvert de ſang. Sa tige eſt de la hauteur d'un pied, environnée en forme d'épis de feuilles étroites. Il y en a une autre eſpece, qu'on appelle *Couronne Impériale*, & dont la fleur, qui eſt rouge & très-petite, eſt ſemée de petites taches de couleur de ſang, & une autre, nommée *Fi Juri*, c'eſt-à-dire, *Lys couleur de feu.*

Seki San, vulgairement *Sibito Banna*, autrement *Doku Symira*, c'eſt-à-dire, *Symira venimeuſe.*

Ce dernier nom vient de ce que l'oignon de cette Plante eſt un vrai poiſon. C'eſt un Narciſſe, dont la fleur eſt d'un jaune éclatant comme de l'or.

Kui Symira, c'eſt-à-dire, *Symira bon à manger.*

C'eſt une Aſſrodille, dont la tige, haute d'un pied, eſt cannelée, & environnée en forme d'épis de fleurs à ſix pétales, de couleur tirant ſur le pourpre.

Jakan, vulgairement *Karáſu Oogi* & *Fi Oogi.*

C'eſt une Plante à fleur de Lys,

petite, rouge, & femée en dedans de petites taches de couleur de fang.

Siaga.

Autre efpece de la même Plante, laquelle croît fur les Montagnes, & dont la fleur blanche, eft double, & quelquefois d'un bleu détrempé.

Dandoqua.

Ceft la grande Canne fauvage des Indes à larges feuilles, dont la fleur eft d'un jaune d'or.

Sjigógufa. (a)

C'eft l'Iris commune, qui par rapport à fes fleurs a plufieurs variétez.

Farín, vulgairement *Buran*, & *Refo Kjofa.*

C'eft l'Iris blanche des Jardins d'Allemagne, dont parle Gafpar Bauhin. Il y en a une autre, qui croît dans les Montagnes, & dont la fleur eft petite.

Ken, vulgairement *Quanfo*, & *Wafrigufa.*

C'eft l'Iris des Jardins à larges

(a) Prononcez *Chigógoufa*,

feuilles,

feuilles, & à grandes fleurs doubles couleur de feu.

Kaki Tſubatta.

C'eſt l'Iris des Jardins à fleurs doubles, de couleur de violette. Il y en a une autre, dont les feuilles ſont étroites, les fleurs doubles & bleuës. Une troiſiéme à larges feuilles, dont les fleurs ſont de couleur d'outremer, tachetées de pointes de couleur de ſafran.

Fanna Sſob.

Autre Iris, dont la fleur eſt d'un rouge-purpurin.

Sſibi, vulgairement *Itz Fatz.*

C'eſt une petite Iris à grandes fleurs doubles.

Sſisèn, dans la Langue des Lettrez & dans la vulgaire.

C'eſt un Narciſſe blanc des Montagnes, qui a beaucoup de fleurs. Il y a la grande & la petite eſpeſe.

Sen Sjun (a) *Ra*, vulgairement *Ganpi.*

C'eſt une Lychnis couronnée. Sa

(a) Prononcez *Choun.*

fleur, qui eſt d'un verd blanchâtre, a la ſuperficie comme de ſoye, avec des pétales dentelez, & les extrémitez de couleur de cendre. Il y en a une autre eſpece, dont la fleur eſt toute blanche.

Senno.

Ce nom eſt commun aux Lettrez & au Vulgaire. C'eſt une autre Lychnis couronnée, dont les feuilles & le calice ſont pleins de petits poils; la couleur, de ſang lavé, les pétales frangez, & les extrêmitez de couleur violette.

Fusji (a) *Guro.*

C'eſt encore une Lychnis couronnée, dont la tige eſt ſemée de nœuds d'un pourpre-obſcur, d'où lui vient le nom, qu'elle porte. Sa fleur eſt petite, de couleur de vermillon, ſes pétales entiers. On l'appelle encore *Fjugo Senno*, du nom de la Province, où elle croît.

Mokokf.

C'eſt un Arbre à feuilles de *Tele-*

(a) Prononcez *Fouchi*.

Mokokf.



22

phium, à fleurs monopétales, dont le fruit reſſemble à la ceriſe, & dont les ſemences ont la figure d'un rein.

Cet Arbre eſt d'une grandeur moyenne, ſon tronc eſt droit, & plus gros que la jambe. Ses feuilles ſont comme celles du *Telephium* commun; un peu dures, point cannelées à leur bord, ſi ce n'eſt quelquefois tant ſoit peu vers le bout; ſoûtenuës ſur un pédicule court & rougeâtre. Ses fleurs ſont monopétales, partagées en cinq lévres de la grandeur d'un ongle, d'une couleur pâle, d'une odeur de giroflée jaune, très-agréable, garnies d'un grand nombre d'étamines. Chaque fleur ne dure qu'un jour, le fruit eſt de la groſſeur & de la figure d'une ceriſe, d'un blanc incarnat, d'une chair blanche, ſéche, & friable, d'un goût un peu amer & ſauvage. Quand il eſt mûr, il s'ouvre, & laiſſe paroître trois ou quatre ſemences rouges, groſſes comme un pois chiche, figurées comme un rein, d'un goût un peu amer & légerement aſtringent.

Kiusai, vulgairement *Súmire*.

C'est la Pensée, autrement *fleur de la Trinité*, à cause de ses trois couleurs.

Sju (a), vulgairement *Fagi*.

C'est un Cytise à fleurs d'Anagyrise. Cette fleur, qui est de couleur de pourpre, croît sur de petits épis cannelez; ses gousses, ou siliques sont étroites & très-petites.

Tsoo Sju, vulgairement *Sso Fagi*, c'est-à-dire, *herbe de Fagi*.

C'est une herbe des Jardins de la hauteur d'une coudée, de la figure de l'hyssope commune sans odeur. Sa fleur à six pétales, est de couleur de pourpre.

Kik, *Kikf*, ou *Kikku*.

Ces noms sont communs aux Lettrez, & au Vulgaire, qui nomme encore cette Plante *Kawara Jamógi*. C'est une Matricaire, dont il y a un grand nombre d'especes, tant sauvages, que cultivées. *Jamogi* veut

(a) Prononcez *Chou*.

dire *Armoise*; ainsi cette Plante tient de l'une & de l'autre. Elle est par sa beauté singuliere, & par l'abondance de ses fleurs, le principal ornement des campagnes & des Jardins. Il y en a des especes différentes pour toutes les saisons de l'année. Ces especes sont,

No Gikf, c'est-à-dire, *Matricaire des champs.*

C'est la Matricaire commune d'Europe, dont la fleur est jaune, petite, & d'une excellente odeur.

Keitsjo (a), vulgairement *Jomega Fagi.*

C'est une Matricaire des Bois, qui fleurit pendant l'Eté, & jusqu'à la fin de l'Automne. Sa feuille est grasse, longue, étroite, un peu âpre : sa fleur bleuë, tirant sur le pourpre, un peu odoriférante : sa semence oblongue, serrée, couverte de poils, & fort adhérente.

Ko Gikf, ou *Joméga Fagi.*

C'est une Matricaire rampante

(*a*) Prononcez *Keitcho.*

des Bois, dont la tige eſt mince, & courte, & la fleur petite. Quand cette Plante eſt jeune, elle eſt comptée parmi les légumes, & on l'appelle alors *Fagina*. Il y en a une autre eſpece, qui fleurit en Automne, dont la fleur eſt double, de couleur d'or, d'un poulce de diamétre, avec des pétales marginaux, oblongs, larges, ovals, & pliez.

Sſo Sjo, (a) vulgairement *Ko Gikf*.

C'eſt une petite Matricaire des Jardins, à grandes feuilles ſimples, & dont la fleur tire ſur le bleu. Il y en a une autre à fleurs doubles, variée de jaune & de rouge, d'un poulce de diamétre. Une autre variée de même, de trois poulces de diamétre. Une autre à larges feuilles odoriférantes, dont la fleur eſt de couleur d'or, très-double, & ſans odeur, laquelle eſt ſemblable en grandeur & en figure à la Roſe de Provins, qu'on nomme *Roſe à cent feuilles*. Une autre à fleurs blanches de différentes grandeurs. Une autre à fleurs doubles, un peu incarnates,

(a) Prononcez *Cho*.

& de deux poulces de diamétre. Une autre à fleurs d'un rouge purpurin. Une autre fort branchuë, à fleurs d'un rouge écarlate. Une autre enfin à fleurs blanches, ayant les extrémitez des pétales de couleur purpurine, & de petits tuyaux jaunes mêlez parmi les pétales.

Dsio Gikf, vulgairement *Tengai Fanna.*

C'eſt le *Chryſanthemum Peruvianum* de Dodonée, ou le grand *Helenium* des Indes de Gaſpar Bauhin.

Sekki Nan, vulgairement *Sáku Nange.*

C'eſt un Arbriſſeau, qui eſt de la hauteur d'une braſſe, & dont les feuilles, qui enveloppent les rameaux de diſtance en diſtance, ſont étroites, longues, épaiſſes, argentées à leur dos, pont découpées aux bords, & pendantes. Ses fleurs ſont incarnates, & ramaſſées à l'extrémité des rameaux par bouquets de dix, juſqu'à quinze, qui ſortent d'une enveloppe commune & écailleuſe. Elles ſont monopétales, & découpées

en sept grandes lévres rondes. Il y en a deux autres especes; l'une, qui a la fleur blanche; & l'autre, qui l'a rouge & plus petite.

Sen Fúku, vulgairement *Oguruma.*

C'est un *Aster* jaune, qui a une tige branchuë, garnie de poils, & haute d'une coudée & demie. Sa feuille approche de celle de la *Persicaria siliquosa.*

Obai, ou *Róbai.*

C'est une espece de Jasmin à fleurs doubles. Son écorce est brune, son bois foible, ayant beaucoup de moëlle : ses branches opposées alternativement, & posées sur de courts pédicules, sont terminées par une pointe un peu recourbée. Elles ont trois poulces de long, & un poulce & demi de large, ne sont point découpées à leur bord, & sont garnies dans le milieu de leur longueur d'une côte remarquable. Ses fleurs, qui paroissent au mois de Février, avant les feuilles, & qui sortent d'un calice écailleux, sont d'un jaune pâle, & composées de deux sortes de pétales, dont les extérieurs sont le plus souvent au nombre de huit, longs

Obai, Jasmin double. T. 8. p. 336.





d'un demi poulce, & en oval : les intérieurs plus petits, de grandeur inégale, au nombre de huit & davantage, marquez de points de couleur de sang. Le pistile, qui occupe le milieu de la fleur, est court, fait en pyramide, & garni à son sommet de cinq pointes d'un jaune-blanc. L'odeur de la fleur est comme celle de la Violette, mais dégoûtante, si on la sent fréquemment : le goût en est très-désagréable. Le pistile, après que la fleur est passée, devient une capsule membraneuse, de figure conique, & longue d'un poulce & demi, qui renferme cinq ou six semences oblongues, d'une substance charnuë & huileuse, d'un goût doux & un peu amer. Cet Arbrisseau a été apporté de Nanquin au Japon, où on le cultive dans les Jardins à cause de sa beauté.

Ren.

Ce nom est commun au Vulgaire & aux Lettrez. On nomme encore en langue vulgaire cette Plante *Hatsis*, & elle est connuë aux Indes sous le nom de *Tarate*. C'est le Nénuphar des Indes, & la Féve d'Egypte

de *Prosper Alpinus.* Ses tiges sont d'une longueur extraordinaire, & on les mange. Sa racine, qui est aussi fort longue, s'étend en travers : elle est grosse comme le bras, garnie de nœuds éloignez les uns des autres, & fibreux. Les Idolâtres regardent cette Plante comme sacrée, & ils se servent de ses fleurs pour orner les Autels de leurs Temples.

Feifo, vulgairement *Kawa Bone.*

C'est le grand Nénuphar de Gaspar Bauhin, dont la feuille est pointuë comme une épée.

Somo, vulgairement *Skimmi*, ou *Fanna Skimmi*, & *Fanna Skiba*, & par excellence *Fanna*, c'est-à-dire, *fleur.*

C'est un Arbre sauvage à feuilles de Laurier, à fleurs de Narcisse, & dont l'écorce est aromatique.

Cet Arbre est de la grandeur du Cerisier : son bois est roux, dur, fragile, ayant peu de moëlle : ses feuilles disposées en rond autour des petites branches, sont longues de trois poulces, semblables à celles du

Somo.



Laurier, mais plus molles, garnies de peu de nerfs, que l'on n'apperçoit presque pas, à cause de l'épaisseur de la feuille. Les fleurs sont situées au bout des petites branches, & ressemblent à celles du Narcisse. Elles sont d'un blanc-pâle, d'environ un poulce & demi d'étenduë, composées de seize pétales, de structure & de grandeur différentes. Ses semences, qui sont contenuës chacune dans une loge particuliere, & dans une capsule commune, ont la figure des pepins de pomme, & ont du rapport avec la semence du *Ricin*. Après qu'on a rompu la petite écorce dure, qui les couvre, on voit un noyau blanc, mou, charnu, & d'un goût fade.

Les Bonzes de la Chine & du Japon disent que les Dieux aiment fort cet Arbre; aussi mettent-ils devant les Idoles, & sur les Tombeaux, des bouquets & des paquets de ses feuilles.



CINQUIE'ME CLASSE.

Plantes de toutes les eſpeces précédentes.

Sjo (a) , vulgairement *Maatz.*

C'Eſt le Pin en général. Il y en a pluſieurs eſpeces, qui tirent leur différence du nombre, de la ſituation & de la figure des feuilles; on les appelle *Fusji* (b) *Maatz*, *Aka Maatz*, *O Maatz*, *Me Maatz*, *Gojono Maatz.*

Seoſi, vulgairement *Kara Maatz Nomi.*

C'eſt une Meleſe, qui porte des fruits, dont les noyaux ſont de figure pyramidale; cet Arbre quitte ſes feuilles en Hyver.

Moro, autrement *Sonoro Maatz.*

C'eſt un grand Genevrier, dont les bayes ſont comme celles de la *Sabine.*

Fi Moro.

C'eſt un Genevrier barbu, dont

(a) Prononcez *Cho.* (b) Prononcez *Fouchi.*

les barbes sont écailleuses, & portent une fleur de couleur de safran. Ses bayes, semblables à celles de la Sabine, sont à plusieurs angles.

San, vulgairement *Ssugi.*

C'est un petit Pin-Cyprès, qui produit de la résine, dont le fruit est écailleux, de figure sphérique, & de la grandeur d'une prune; & dont les semences sont rares, oblongues, serrées, cannelées, & de couleur rouge-baye.

Nanquin Ssugi.

C'est le Genevrier de la Bermude de Hermand. On lui a donné ce nom, parce qu'il a été porté de Nanquin au Japon, où on le cultive avec soin à cause de sa beauté.

Ssugi Biakkusj (a), autrement *Tatsj Biakkusj.*

C'est un petit Arbrisseau à feuilles de musc de terre pointuës.

Faijo Ssugi.

C'est un Arbre de la hauteur de

(a) Prononcez *Biakkouch.*

quelques Brasses, qui ressemble à la Sabine. Ses sommitez sont terminées par des boutons écailleux, parfaitement semblables aux Pommes de Pin.

Jempak, vulgairement *Ibuki.*

C'est un Genevrier en Arbre, qui a le port extérieur du Cyprès, & qui rend une très-mauvaise odeur,

Quai, vulgairement *Fi No Ki*, & *Ibuki.*

C'est un Cyprès, qui est plein d'un suc gras, visqueux, & aromatique, ayant l'odeur de genievre. Son fruit est de la grosseur d'un pois, garni de tubercules. On voit aussi au Japon notre Cyprès commun, dont les feuilles ont une odeur balsamique, & dont le fruit contient ordinairement cinq semences semblables aux grains de froment.

Fa ku, vulgairement *Kasiwa.*

C'est un Arbre de grandeur médiocre, abondant en feuilles, qui sont comme celles de la Patience. Ses rameaux sont terminez par de longs

épis de fleurs blanches à étamines, & grosses comme un pois. Son fruit est hérissé de pointes.

San Kakso.

C'est une Aristoloche *Clematite*, qui monte & s'étend extraordinairement, & dont la fleur est de diverses couleurs.

Senninsso.

Ce nom, qui est commun aux Lettrez & au Vulgaire, signifie *herbe des Hermites*. C'est une autre Aristoloche *Clematite*, dont la fleur est blanche, à quatre pétales, ayant l'odeur du Muguet, & un grand nombre d'étamines.

Tsio Méguſa.

C'est une petite Joubarbe à fleurs jaunes, dont la feuille est pointuë. *Sedum minus Hamatoides I. Tabernamont*, & le *semper vivum III.* de Dioscorides.

Gendsjino (a) *Kubi Tsugi.*

C'est le *Telephium* commun : *cras-*

(a) Prononcez *Gentchino.*

sula major, *sive fabaria* de Dodonée.

Tsito Megusa.

C'est une petite Joubarbe à fleurs jaunes. *Crassula*, *sive telephium folio compresso* de Dodonée.

Tsisu, vulgairement *Fawa Kingi*, autrement *Niwa Gusa*, & *Fooki Gusa*.

C'est la *Scoparia*, autrement la Belvedere des Italiens. Les Japonnois en tirent un Remede célebre parmi eux.

Tudsi Bakama.

C'est une petite Plante, qui ressemble à la verveine, & qui en a la feuille; sa tige ronde & purpurine soûtient à son extrémité des bouquets de petites fleurs à cinq pétales, de couleur de pourpre-blanchâtre; & enveloppées d'un calice rond & écailleux. Sa semence est en angles, grosses comme celles du Carvi: brune, & d'un goût fort amer. On trouve aussi cette Plante à fleurs & à tige blanches.

Ominamisj (a), autrement *Sjiro* (b) *Banna*, c'eſt-à-dire, *fleur des femmes.*

On appelle ainſi cette Plante à cauſe de ſa beauté : elle reſſemble à la verveine, & en a la feuille. Sa tige, qui eſt ronde & cannelée, fournit pluſieurs branches terminées par des bouquets de fleurs rouges, & ſemblables à celles du Sureau. Sa graine eſt ovale, & groſſe comme l'Anis.

Tobi, vulgairement *Taranoo*, c'eſt-à-dire, *queuë de Dragon.*

C'eſt une Plante, qui par l'épaiſſeur de ſes feuilles, & par ſes branches terminées en épis de fleurs, & appliquées contre la tige, reſſemble effectivement à une queuë de Dragon. Sa feuille eſt longue de trois poulces, étroite, & inégalement dentelée. Ses fleurs ſont ſéparées l'une de l'autre, très-petites, d'un bleu tirant ſur le blanc, faites en forme de tuyau, & partagées en quatre lévres. La capſule ſéminale eſt applatie, & contient des ſemences très-petites.

(*a*) Prononcez *Ominamich.* (*b*) Prononcez *Chiro.*

Sitsisu Ssoo, vulgairement *Ssusu Kaki*, c'est-à-dire, *Cloche suspenduë.*

C'est un Marrube, dont la tige est droite, haute d'une coudée, & à peu près ronde. Ses fleurs, qui sont grosses comme celles de la Lavande, & d'un bleu clair, sont fort serrées les unes contre les autres. Elles naissent des aisselles des feuilles, & vont embrasser la tige en façon de bourlet. La capsule séminale contient quatre semences oblongues & anguleuses.

Il y a une autre Plante de même nom, qui a l'odeur d'Anis, & dont la feuille terminée par une longue pointe, est comme celle de la Mélisse. Sa tige est quarrée; sa fleur est petite, de couleur de pourpre tirant sur le bleu, faite en tuyau, & découpée en quatre ou cinq lambeaux. Si on la frotte, elle rend une odeur, qui approche de celle de l'Anis, ou du Basilic. Sa semence, qui est ovale, applatie, rousse, & petite, a pareillement un peu le goût d'Anis.

Tsiosigusa.

C'est une verveine, dont les fleurs

ſont arrangées en épis, fort ſerrées les unes contre les autres, & ſemblables à celles de la Sauge.

Tsjoo (a), vulgairement *Tſta*, autrement *Fon Tſta.*

C'eſt un Lierre, qui monte & s'étend extrémement. Ses feuilles, qui reſſemblent à celles de la Vigne, tombent chaque année. Ses bayes ſont oblongues & charnuës; ſes ſemences ſont fort petites.

Fotogi Tſta, c'eſt-à-dire, *Lierre de l'Idole.*

C'eſt le Lierre commun, qui porte des bayes. On ne dit point d'où lui vient ce nom.

In Tſta, c'eſt-à-dire, *Lierre de pierre.*

Cette Plante eſt ainſi nommée, parce qu'elle s'attache aux pierres. Sa racine eſt ligneuſe, & toute garnie de fibres; ſa feuille eſt comme celle du Lierre nummulaire, & dure toujours.

Tſta Mongira.

C'eſt un Lierre ainſi appellé, par-

(*a*) Prononcez *Tchoo.*

ce qu'il rampe à terre. Sa feuille est comme celle de la petite Nummulaire. On le nomme encore *Mame Tsta*, à cause de la figure de sa feuille.

Sakusetz, vulgairement *Kakidoro*, & *Tsubógusa*.

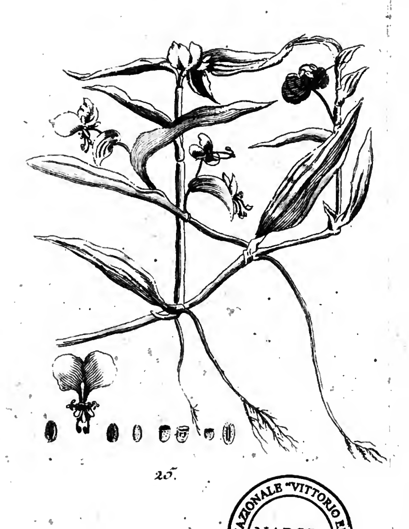
C'est une Plante rampante, semblable par sa feuille & son port extérieur au Lierre terrestre. Ses fleurs naissent parmi les feuilles dès le bas de la tige : elles sont très-petites, de couleur de pourpre, & à six pétales. Ses semences sont rondes, un peu applaties, & couvertes d'une peau mince.

Sjukaido (a), c'est-à-dire, *Kaido d'Automne*.

C'est une espece d'Ozeille haute d'une coudée, & dont le suc est extrêmement acre. Sa tige est grasse, branchuë, garnie de nœuds. Ses feuilles, qui ressemblent à celles de l'Herbe aux Teigneux, sont épaisses, & finement dentelées ; ses fleurs sont à quatre pétales, de couleur de

(a) Prononcez *Choukaido*.

Koo Seki.



25.

chair, & d'une ſtructure ſinguliere-ment admirable.

Sasjo, vulgairement *Katabámi*, & *Simmóguſa*.

C'eſt l'Alleluya à fleurs jaunes de Dodonée, ou le *trifolium acetoſum corniculatum* de Gaſpar Bauhin.

Koo Seki, vulgairement *Skiguſa*, & *Tſuguſa*, autrement *Aſango*.

C'eſt une eſpece d'*Ephemerum* à feuilles de Muguet, & dont la fleur reſſemble à celle de la Trinité.

Cette Plante a un petit nombre de racines fibreuſes & noirâtres, qui pouſſent des tiges rondes, rampantes, groſſes comme un tuyau d'avoine, longues d'une coudée & davantage, garnies de nœuds de couleur de pourpre. Ses feuilles, qui n'ont point de pédicules, ſont comme celles du Muguet, quant à leur ſubſtance, leur couleur, & leur figure, mais un peu plus petites & plus étroites. Sa fleur, qui reſſemble à celle de la Trinité, & qui eſt de même grandeur, eſt bleuë, à deux pétales, inégalement ronds, très-

tendres, élevez & ſemblables aux aîles de Papillons. Le piſtile eſt bifurqué, & entouré de cinq étamines d'une longueur inégale. La capſule ſéminale, qui eſt de figure oblongue, & de la groſſeur d'un pois, contient dans deux loges ſéparées deux ſemences ovales, noires, dures, d'une ſubſtance huileuſe, & un peu douce.

Les fleurs de cette Plante ſervent pour faire la couleur bleuë, qu'on appelle *outremer*. Pour cela on mêle ſes pétales, avec du ſon de ris, & on les humecte. On exprime enſuite cette maſſe, & on plonge dans ſon ſuc un papier net, que l'on fait ſécher, après qu'il eſt bien imbibé. On réïtere pluſieurs fois cette manœuvre, & alors ce papier ſert pour la couleur.

Fakkona Kſa.

C'eſt un Capillaire célebre, qui naît ſur la Montagne de *Fakkona*, & dont on ſe ſert en Médecine. C'eſt le Capillaire à feuilles de Coriandre.

Sin Sioos, vulgairement *Firu Muſiro.*

C'eſt l'Epi d'eau à feuilles de Lys des Vallées.

Fibi.

C'eſt la petite Lonchitis âpre. Il y en a une autre à feuilles friſées du Polýpode.

Dsjemmai (a).

C'eſt une Phyllitis à feuilles branchuës. Il y en a une autre, dont la racine eſt bonne à manger.

Secki Ji, vulgairement *Juwanokawa*; *Ftotsba*, *Jwanbami* & *Jwangasjuwa*.

C'eſt une Hermionitis pierreuſe, dont la feuille eſt ſimple, oblongue, & aſſez grande; fort large à ſa racine, & ſe rétréciſſant toujours, de ſorte qu'elle prend la forme d'un épieu pointu.

Moku Sokku, vulgairement *Tokuſa*.

C'eſt la Prelle des Marais à longues ſoyes de Gaſpar Bauhin.

Tsjò (b), vulgairement *Sjiro* (c) *Oo*, autrement *Karauuſi*, *Karao* & *Mao*.

C'eſt un Chanvre blanc, ou plu-

(a) Prononcez *Dchemmai*. (b) Prononcez *Tcho*. (c) Prononcez *Chiro Oo*.

tôt la grande Ortie commune, qui fleurit au Printems. Sa tige a des fils propres à faire de la toile. Sa semence est d'un goût très-acre, & on en tire une huile caustique. Il y a une autre Ortie commune, qui fleurit en Automne.

Rio, vulgairement *Tade.*

C'est la Persicaire acre & brûlante, autrement nommée *Curage*, ou *poivre d'eau.* Les Japonnois se servent de ses feuilles en guise de poivre.

Koo, vulgairement *Ke Tade*, & *Inu Tade.*

C'est une Persicaire, dont la tige, qui est garnie de poils, haute de quatre pieds, & divisée par articulations, se partage à son sommet en plusieurs épis de fleurs incarnates. Sa feuille est grande, terminée par une longue pointe, & n'a point le bord découpé.

Sooni, vulgairement *Namome.*

C'est le petit Glouteron, *Xanthium, Lappa minor*, de Matthiole.

Keequan

T. 8. p. 363. *Sao, Poivre du Japon..*

26.

Keequan Mokf, vulgairement *Kaide*, autrement *Momidſi.*

C'eſt un Erable, qui prend ſon nom de la couleur de ſes feuilles, leſquelles ſont petites, variées de pourpre & de jaune à meſure qu'elles croiſſent.

Il y en a une autre eſpece, dont les feuilles ontcette variété pendant l'Automne.

Seò & *Sansjo* vulgairement & ſelon les Lettrez. Le Vulgaire l'appelle encore *Naru Fatſi Kami*, ou *Kaywa Faſi Kami.*

C'eſt le poivre du Japon. Cet Arbriſſeau, ſi célebre chez les Japonnois, s'éleve à la hauteur de deux toiſes. Son écorce eſt graſſe, de couleur tannée, garnie de tubercules, & de quelques pointes longues d'un demi poulce, & qui ſe ſéparent avec elle. Son bois eſt léger & foible, ayant beaucoup de moëlle. Ses feuilles, dont le pédicule eſt très-court, ſont en forme d'aîles, l'une vis-à-vis de l'autre, longues de quatre à cinq travers de doigt, ſemblables en partie à celles du Frêne, ovales, avec

un bord un peu crénelé, d'un verd agréable, ayant une côte tendre, qui les traverſe dans leur longueur d'un bout à l'autre. Ses fleurs, qui naiſſent aux aiſſelles des feuilles, & au bout des petits rameaux, ont ſept à huit pétales, & autant d'étamines longuettes, dont le ſommet eſt rond & jaune. Ses fleurs ſont d'une figure à peu près ronde, & de la groſſeur d'un grain de Coriandre. Le calice eſt partagé en autant de piéces, qu'il y a de pétales, & le plus ſouvent il manque. La fleur étant tombée, il paroît une, ou deux capſules ſéminales, de la groſſeur d'un grain de poivre, membraneuſes, couvertes d'un grand nombre de petits tubercules, rouſſâtres dans leur maturité, dures, & qui s'ouvrent pour laiſſer échapper une ſeule ſemence ovale, un peu dure, groſſe comme un grain de Cardamome, couverte d'une peau noire & brillante, ſans ſaveur, mais ſeulement tant ſoit peu chaude.

Cet Arbriſſeau a dans toutes ſes parties, mais principalement dans ſon écorce, ſes feuilles, & ſon fruit, un goût de poivre & de Pyréthre

brûlant & aromatique. C'eſt pourquoi on l'appelle *Fadſi Kami*, c'eſt-à-dire, *Gingembre crud*. Ses feuilles nouvelles, ſon écorce ſéche, & ſurtout ſes capſules ſéminales, s'employent à la cuiſine au lieu de poivre & de gingembre. Les Médecins pilent les feuilles, & avec la farine de ris en font une eſpece de bouillie, qu'ils appliquent en forme de cataplaſme ſur les parties attaquées de fluxions douloureuſes, afin de réſoudre la matiere.

Jamma Sansjo (a), c'eſt-à-dire, *Sjo* (b) *des Montagnes*.

C'eſt à peu près la même Plante, que la précédente, mais qui eſt ſauvage, & croît ſur les Montagnes, dans les Bois & dans les Buiſſons. Outre ſon goût de poivre, elle a encore un goût de mucoſité. Ses fleurs ſont d'un verd blanchâtre, & à cinq pétales, du moins celles, que Kœmpfer a vûës. Elles ont un calice découpé en cinq dents & cinq étamines, dont les pointes ſont jaunes & fenduës en deux. Les capſu-

(a) Prononcez *Sancho*. (b) Prononcez *Ch*.

les séminales, qui viennent plus souvent au nombre de trois d'une seule fleur, ont un goût d'Anis, avec une acrimonie brûlante & aromatique. On se sert des feuilles dans la Médecine : on les broye, & on les applique en forme d'emplâtre sur des tumeurs inflammatoires, afin de les résoudre, ou de les mûrir.

Baibokf, vulgairement *Fusj* (a).

C'est un Arbre, qui croît sur les Montagnes, & qui a de grandes & belles feuilles. Ses fleurs sont très-petites, blanches, à cinq pétales, & ramassées à l'extrémité des rameaux en épis de figure conique. Sa semence ressemble à celle de l'Urusi, si ce n'est qu'elle est plus petite. Il vient sur les feuilles des excroissances, qui ont au Japon le même usage, que parmi nous les noix de Galle.

Sjo (b) *Ri*, vulgairement *Kaadsi Kansi*.

C'est le Mûrier à papier, dont nous avons donné la description

(*a*) Prononcez *Fouche*. (*b*) Prononcez *Cho*.

plus haut, aussi bien que du Kadsi Kadsura.

Kióh, vulgairement *Dara.*

C'est un grand Arbrisseau sauvage, qui a beaucoup de branches, & qui est hérissé d'épines. Ses feuilles sont fort grandes, terminées en pointe, & finement dentelées. Ses fleurs, qui naissent sur des pédicules longs d'un poulce, sont blanchâtres, à cinq pétales, grosses comme un grain d'épis, & disposées en parasol. La capsule séminale, qui n'est pas plus grosse qu'un grain de Coriandre, renferme cinq semences, qui ressemblent à celles du Lin.

Asjebo, autrement *Asjemi.*

C'est un Arbrisseau, qui s'éleve à la hauteur d'une coudée, & dont les branches sont très-flexibles. Ses feuilles sont étroites, point découpées à leur bord, d'un goût amer & styptique; leur décoction fait mourir les mouches & les vers. Ses fleurs sont monopétales, très-blanches, grosses comme un pois, & soûtenuës par un calice découpé en cinq.

Après qu'elle eſt paſſée, le piſtile devient une graine groſſe comme celle de Coriandre.

Ibutta.

C'eſt un Arbriſſeau, qui a les feuilles & le port extérieur du Prunier ſauvage. Sa fleur eſt blanche, & reſſemble à celle du Troëne.

Takuſitſu, vulgairement *Totaiguſa.*

C'eſt la petite Eſule commune, ou le *Tithymalus arvenſis latifolius* d'Allemagne de Gaſpar Bauhin.

Fan Ru, vulgairement *Fa Kobi*, & *Fagu Jera.*

C'eſt la Morgeline commune, autrement nommée *morſus gallinæ.*

Mondo, vulgairement *Jamaſuje*, & *Sogaif.*

C'eſt la Benoîte commune de Gaſpar Bauhin.

Kakko, vulgairement *Utſu Boguſa*, & *Urukki.*

C'eſt la grande Brunelle, dont la feuille n'eſt point découpée, de Gaſpar Bauhin.

Gai, vulgairement *Jamogi.*

C'est la grande Armoise commune. Quand elle est jeune, elle se nomme *Futz.* C'est des feuilles de celle-ci, qu'on fait le *Moxa*, dont nous avons parlé au Chapitre VI. de ce Supplément.

Koo, vulgairement *Jamogi.*

C'est l'Armoise à très-petites feuilles.

Intsjin (a), vulgairement *Fki Jamogi*, & *Kawara Jamogi.*

C'est l'Abrotonon, ou l'Aurore mâle des Champs.

Ba, autrement *Ma*, vulgairement *Asa.*

C'est le Chanvre, qui se seme.

Kei, vulgairement *Asami.*

C'est le Chardon des Prez à larges feuilles de Gaspar Bauhin.

Rei, vulgairement *Akasa.*

C'est l'Arroche des bois, dont les

(a) Prononcez *Intchin.*

feuilles ont de grandes découpures.

Sei, vulgairement *Nadſuna*.

C'eſt le Tabouret, dont les feuilles ſont profondément découpées, *Burſa paſtoris major*.

Teſſio, vulgairement *Sotits* & *Sodetz*.

C'eſt une eſpece de Palmier, qui croît dans l'Iſle d'Amboine, & dans pluſieurs autres cantons plus Orientaux de l'Inde. On fait de ſa moëlle une farine, appellée *ſagu*, avec laquelle on prépare une boüillie, qu'on eſtime ſouveraine contre la Phtiſie. Kœmpfer définit cette Plante *Palma Japonica, ſpinoſis pediculis, polypodii folio*, & ajoûte que dans le caractere, qui l'exprime, il eſt fait mention du fer, parce qu'on y inſere des cloux, pour la rendre plus ſaine, & pour l'engraiſſer. Auſſi il n'y a point à douter que ce ne ſoit le même Palmier, dont on trouve la deſcription dans quelques Hiſtoires du Japon, & dont il eſt parlé dans l'*Hortus Malabarius* 39. ſous le nom de *Todda Panna*. Kœmpfer croit auſſi que c'eſt le même, que les Hollan-

dois appellent *Jager Boom*. On prétend que l'humidité fait sur lui le même effet, que le feu sur le Parchemin, qu'on lui met de la limaille de fer au pied, au lieu de fumier, & que quand quelqu'une de ses branches est cassée, on l'attache au tronc avec un clou, & qu'elle reprend. Cet Arbre est prunifere.

Sjuro (a), autrement *Sodio*.

Ces deux noms sont communs aux Lettrez & au Vulgaire. Cette Plante approche beaucoup du Palmier des Montagnes de Malabar, appellé *Codda Panna* dans l'*Hortus Malabaricus*, mais elle a la feuille plus petite. Le Palmier de Malabar a la feuille grande, pliée & pointuë : il porte du fruit dans les Indes, mais au Japon il est stérile, & on ne le cultive, que pour l'ornement.

Soo Tsiku, vulgairement *Sjuro Tsiku*.

C'est une petite espece de la précédente Plante, & dont les feuilles, qui croissent à l'extrémité de la tige, sont pointuës comme celles du Roseau.

(a) Prononcez *Churo*.

Tsiku, vulgairement *Tacke* & *Fatsku*.

C'eſt le Roſeau en général, & par excellence le Roſeau des Indes, appellé *Bambou*. Cet Arbre & le Sapin ſont eſtimez au Japon, comme étant de bon augure, parce qu'ils ſont toujours verds, & à cauſe de je ne ſçai quelle influence bénigne, qu'on leur attribuë. Les Japonnois diſent que le Bambou dure pluſieurs ſiecles : en effet on en voit d'une groſſeur énorme, & qui ont toutes les apparences d'une extrême vieilleſſe. On en fait quantité de meubles, & quelquefois les murailles & les goutieres des Maiſons. On confit les rejettons de ſes racines avec le vinaigre, le ſel; l'ail; & les gouſſes de poivre de Guinée, & on fait grand cas de cette confiture. Près du Bourg de KUSATSU dans la Province d'Omi, où le terroir eſt extrêmement boueux, & d'une vertu ſinguliere, les racines de cet Arbre pouſſent en grande quantité, & ſont d'une beauté rare. On en fait ces belles Cannes, que nous connoiſſons ſous le nom de *Rottangs*. Pour cela on com-

mence par couper les deux bouts de la racine, à laquelle on ne laiſſe que la longueur, dont on veut avoir la canne. On coupe enſuite avec un couteau d'une trempe particuliere pour cet uſage les petites racines & les fibres, qui ſont autour des jointures, où il reſte un petit trou, qu'on y laiſſe exprès. Si les racines ſont courbées, on les redreſſe par le moyen du feu, après quoi on les lave, & on les nettoye avec ſoin. Ces cannes ſont ordinairement à grand marché, ſi ce n'eſt lorſque le Seigneur de la Province défend de les arracher pendant quelques années; ce qu'il eſt obligé de faire de tems en tems, de peur qu'une trop grande conſommation ne faſſe tort à l'accroiſſement & à la multiplication de la Plante, & parce que les racines étant fort avant en terre, on ne les peut avoir, ſans faire de grandes ouvertures. Les Bambous, qui croiſſent ailleurs, que dans ce canton, ont les racines trop courtes pour en faire des cannes.

Rotsikku, vulgairement *Naio Dacke*, autrement *Niga Dacke*.

C'est le Roseau amer des Indes ; l'amertume est dans sa racine : ce Roseau forme une espece d'Arbrisseau.

Futsiku, vulgairement *Futamma Tacke*, c'est-à-dire, *Roseau fourchu*.

C'est aussi un Arbrisseau, dont la tige forme deux fourches.

Ssi Tsiku, c'est à-dire, *Roseau plié*, vulgairement *Murisakki Dacke*, c'est-à-dire, *Roseau pourpré*, autrement *Mandara Dacke*.

C'est encore un Roseau, qui croît en Arbrisseau. Sa tige est d'un noir purpurin, mince, bien remplie : ses feuilles sont courtes, un peu larges, pendantes, & pliées.

Kaansia, vulgairement *Satto Dacke*.

C'est une Canne de Sucre. Cette Plante est rare au Japon, & il n'y a que quelques Curieux, qui la cultivent.

Dso, vulgairement *Sasa*, autrement *Si Nosa*.

C'est un petit Roseau bas, & à

feuilles étroites : ou plutôt c'est un petit Arbrisseau à feuilles de Roseau.

Coma Sasa.

C'est à peu près la même Plante, mais les feuilles en sont plus larges, & cannelées.

Fackona Sasa.

C'est encore à peu près le même Arbrisseau, qui croît sur la Montagne *Fakkona*. Ses feuilles ont les bords & le nerf du milieu d'un très-beau blanc.

Fuku, vulgairement *Tsikkusitz*, *Tsikube*, *Sasadsitz*, & *Sasa Méguri*.

C'est le petit Roseau *Epigeiós*, branchu, en petit Arbuste.

I Juu, vulgairement *Fankusa*, *Jeno Konkusa* & *Innubie*.

C'est le *gramen paniceum* velu, ou bouru de Taberne, ainsi nommé, parce que sa fleur ressemble à celle du *panicum*. Gaspar Bauhin en parle sous le nom de *gramen paniceum spicâ simplici*.

Boo, vulgairement *Obanna Ssussukki*.

C'est le *gramen paniceum spicâ divi-*

sâ de Gaſpar Bauhin, & le *gramen Manna* II. de Mathiole.

Boo, vulgairement *Tſubanna*.

Il ſe pourroit bien faire que cette Plante fût le Roſeau petit *Epigeios*. Kœmpfer dit que c'eſt le *gramen arundinaceum caule longiori, paniculâ ſparsâ*, & peut-être le *gramen arundinaceum majus* de Taberne. Il y en a une autre eſpece, dont la tige eſt plus courte, & le ſommet en epis.

Dſin, vulgairement *Karrias*, *Kakkina*, & *Arai*.

C'eſt le *gramen arundinaceum minus* de Taberne, & que Gaſpar Bauhin nomme *gramen arundinaceum ſpicatum*.

I, vulgairement *Aſſi*, *Juſſi*.

C'eſt le Jonc commun des Marais, dont les feuilles ſont larges, les tuyaux fermes, & dont Kœmpfer croit qu'on fait les pinceaux pour écrire.

Fo, vulgairement *Kamma*.

C'eſt le Souchet des Marais. Kœmpfer le définit *gramen cyperinum paluſtre*.

Rin, vulgairement *Sickiso*.

C'eſt une eſpece de Jonc, qui eſt mince, uni, fort long, & que l'on cultive dans des Plaines humides à la maniere du Ris. On en fait de très-jolis tapis, qui ſervent à couvrir le pavé des Chambres.

Sju (a), vulgairement *Soobü*.

Kœmpfer définit cette Plante *herba arundinacea paluſtris foliis liliacis.* C'eſt un Jonc des Marais à fleurs de Lys. On le garde dans les Jardins & dans les Cîternes à cauſe de ſa beauté. Il y en a trois autres eſpeces, qui ne different, que par la grandeur des feuilles. La plus grande s'appelle *Soo*; elle a les feuilles très-longues : la ſeconde, *Ajami*, dont les feüilles ſont médiocres; la troiſiéme *Siki Soba*. Les feüilles de celle-ci ſont très-petites. On la conſerve dans des vaſes de terre.

Setz, vulgairement *Suge*.

C'eſt une Herbe des Marais, à feüilles de Jonc, très-courtes & roides. On les blanchit, & on en fait de très-beaux Chapeaux, dont les

(a) Prononcez *Chou*.

Femmes se couvrent la tête, quand elles vont à la promenade.

Kjoo, & *Koo*, vulgairement *Asasa.*

C'est une espece de Nénufar à feuilles de Thora.

Ken, vulgairement *Midsubaki.*

Autre espece de Nénufar à feuilles de Populago.

Fe, vulgairement *Ukingusa*, c'est-à-dire, *Herbe qui nage.*

C'est la Lentille commune des Marais. Il y en a une autre, dont les feuilles sont quarrées.

Wanhòm.

Ce nom est Siamois. Les Portugais & les autres Etrangers établis dans le Royaume de Siam donnent à cette Plante celui de *Kantsjoor* (a). Elle est étrangere au Japon, & on ne l'y connoissoit pas même avant Kœmpfer, qui en reçut un pied de la Cour de Siam, & qui la cultiva avec succès.

Elle ressemble au Plantain; sa ra-

(a) Prononcez *Kantchor.*

Wanhom.



cine est longue, fibreuse, noüeuse, assez ressemblante au grand Galanga, d'une substance blanche, tendre, & charnuë, d'un goût aromatique très-agréable : toute la Plante a le même goût. Ses feuilles, qui naissent de la racine, réünies ensemble, & posées sur de gros pédicules, longs d'un poulce & demi, & cannelez, ressemblent fort à celles du Plantain, & ont plusieurs nervures disposées de la même façon : elles sont rondes, & terminées par une pointe fort courte, d'un verd foncé & brillant par devant, blanchâtre par derriere : le bord est ondé, & point découpé. La fleur est blanche, à six pétales, semblable à celle de l'*Orchis*, & dure fort peu de tems.

La racine de cette Plante a beaucoup de vertus ; aussi est-elle soigneusement cultivée par les Siamois. On s'en sert pour désobstruer les hypocondres, pour échauffer l'estomach, dissiper les vents, guérir les tranchées, fortifier les visceres, & le genre nerveux.

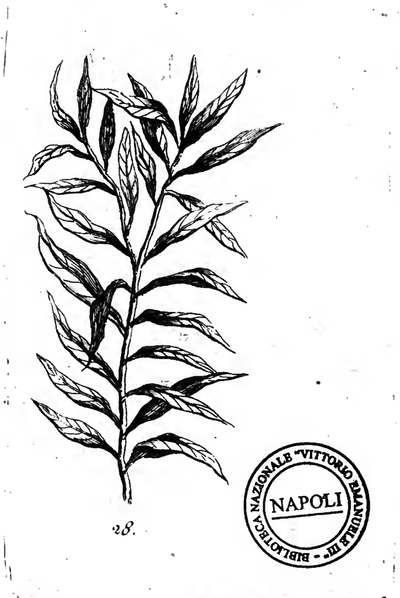
Sinkoo, vulgairement *Kawo Ri Ki*, c'eſt-à-dire, *Arbre, ou Bois odoriférant* : les Siamois le nomment *Kiſſina*.

C'eſt l'Arbre d'Aigle, ou d'Aloé, dont le bois ſe nomme *Agallochum.* Ce fameux Arbre, qui croît dans le Royaume de Siam, & dans les Pays voiſins, eſt extrêmement rare, & nous n'en avons encore qu'une connoiſſance bien imparfaite. Son tronc, qui a une coudée de hauteur, eſt droit, mince, d'un verd agréable, garni de feuilles dès le bas, couvert de poils, & ſe partageant en deux branches. Ses feuilles naiſſent une à une, éloignées entr'elles d'environ un poulce, ſemblables à celles du Pêcher, d'un verd brillant & vif de chaque côté : leur bord n'eſt point découpé, & elles ont dans leur milieu un gros nerf, qui régne ſur le dos dans toute leur longueur, & qui envoye aux deux côtez quantité de petits rameaux fins, & preſque imperceptibles.

Cet Arbre ne ſe trouve, que dans les endroits les plus reculez des Bois & des

T. 8. p. 370.

Sinkoo, Bois d'Aigle.



28.

Montagnes. Suivant le rapport des Chinois & des Siamois, ce n'eſt que quand il eſt vieux, qu'il acquiert cette charmante odeur, qui le rend ſi précieux. Elle conſiſte dans un ſuc réſineux, qui, lorſque l'Arbre vieillit, & ſe pourrit, occupe le dedans du bois, & s'amaſſe principalement vers les nœuds, où il ſe condenſe. Les morceaux de bois, qui ſont les plus réſineux, & qui ont par conſéquent plus d'odeur, ſe nomment *Calamba*, ou *Calambak*, & ſe vendent très-cherement. Il n'en vient jamais en Europe, ou du moins on n'y en envoye, que les morceaux, qui ont le moins d'odeur. Les Princes & les Grands Seigneurs de l'Orient font de grandes dépenſes, pour avoir du Calamba, & ils en brûlent par magnificence dans leurs feſtins, comme un précieux parfum.

Sindan, vulgairement *Tanko*, & *Bjakdon*.

C'eſt l'Arbre de Santal. Kœmpfer dit qu'il n'en a point vû au Japon, mais qu'on l'y a aſſûré qu'on en trouve ſur les plus hautes Montagnes du Bungo.

Baſo.

Ce nom eſt en uſage pour les Lettrez & le Vulgaire. C'eſt l'Arbre *Muſa*, que les Indiens appellent *Piſang*. Il eſt rare & ſtérile au Japon.

Tobè, autrement *Kárakatz*.

C'eſt le *Sumach* des Arabes ; le *Roux*, ou *Rhus* à feuilles d'Orme de Gaſpar Bauhin.

Taabu No Ki.

C'eſt un Laurier ſauvage, auſſi grand que l'Arbre, qui donne le Camphre. De ſes bayes, qui ſont de couleur de pourpre noir, & plus groſſes qu'un pois, on tire une huile, qui ſert pour les lampes. Cet Arbre n'a, ni odeur, ni ſaveur dans aucune de ſes parties, mais il eſt plein de beaucoup de mucoſitez, ſurtout à ſon écorce. Cette écorce pulvériſée, & mêlée avec des aromates, ſert à faire de petits bâtons parfumez, qu'on appelle *Senkos*: les Prêtres en brûlent ſur les Autels de leurs Dieux, & les Chirurgiens, qui appliquent le Cautere Moxa, les

employent pour y mettre le feu. L'Arbre n'a aucune beauté ; son écorce est rude & sale ; celle des rameaux est de couleur bay, & pleine de mucositez, & ces rameaux, qui viennent plusieurs ensemble, sont gros & mal arrangez. Il a beaucoup de feuilles, qui sont alternes, éloignées les unes des autres d'un demi poulce, fermes, épaisses, longues de quatre poulces, larges de deux, d'un verd brillant en dedans, blanchâtres sur le dos. Les bourgeons, qui viennent sur les rameaux, sont grands, & ressemblent par leurs écailles à des pommes de Pin. Ses fleurs sont extrêmement petites, & viennent en bouquets : elles sont à cinq pétales, aussi bien que le calice, & un peu pâles. Quand elles sont tombées, il paroît des bayes d'un noir purpurin, plus grosses qu'un pois, dont le sommet est applati, & qui renferment un noyau blanc, lequel se sépare en deux, & qui est d'un goût fade & insipide.

Tamu No Ki.

C'est un Arbre, qui a le port ex-

térieur du *Taabu* : ses sommitez sont droites ; serrées, & d'une beauté, qui a quelque chose d'étranger. Ses feuilles sont deux à deux, roides, oblongues, pointuës par les deux extrémitez, d'un verd brillant d'un côté, & d'un verd blanchâtre de l'autre, longues de deux poulces & davantage. Ses fleurs sont comme à six pétales, d'un verd jaunâtre, soûtenuës par un calice découpé en six, ayant chacune leur pédicule.

Taabi.

C'est un Arbre, dont le tronc est blanchâtre, le bois fragile, les feüilles grandes, dentelées à leur bord, & terminées par une pointe courte : les rameaux garnis d'un épi de fleur long de trois poulces, & ayant à leur extémité plusieurs gousses, comme on voit dans l'Ancholie.

Too Sei, vulgairement *Mots No Ki.*

C'est un Arbre de grandeur médiocre, mal fait, dont les branches sont tortueuses, & fort garnies de feüilles, lesquelles sont ovales, rudes, & point découpées. Les Japon-

nois pilent son écorce, & en font de la glu.

Taamo Sjibatta (a), autrement *Okĩna Kogi.*

C'est un Arbrisseau, dont la fleur est en Lys, & dont les feüilles sont comme celles du Laurier.

Koo Sioo.

Ce nom est commun aux Lettrez & au Vulgaire, qui nomme encore cette Plante *Maru Faskaami.* C'est la Plante du Poivre rond. Le climat du Japon ne lui est point propre; on ne l'y trouve, que chez quelques Curieux.

Mame, & *Mamebos.*

C'est un Arbrisseau, dont les branches sont longues & droites, le bois dur, léger, & très-fragile, comme jaunâtre en dedans, & plein de beaucoup de moëlle. Ses feüilles ressemblent à celles du Cerisier. Ses fleurs sont blanches, pendantes, sans pédicules, le plus souvent à huit pétales joints ensemble en forme de clo-

(a) Prononcez *Chibatta.*

che, & d'une longueur inégale. Le pistile est environné de huit étamines, qui ont une pointe jaune.

Rengjo.

C'est un Arbrisseau, qui jette des branches dès le bas, & dont l'écorce est couverte de tubercules, & fortement attachée au bois, qui est creux & fragile. Ses fleurs sont jaunes, très-tendres, en forme de cloche, découpées jusqu'au-delà de leur milieu, rayées de rouge en dedans, avec deux seules étamines : elles tombent très-aisément.

Ko Gommi.

C'est un Arbrisseau, qui n'a pas une brasse de haut : son bois est léger, fragile, & contient beaucoup de moëlle. Ses rameaux sont très-minces, pendants vers la terre, & garnis dans leur longueur de plusieurs paquets de feuilles & de fleurs. Ses feüilles sont étroites, couvertes de poils, de couleur de verd de gris, & ressemblantes à celles de l'Hyssope. Le commencement de leur bord n'est point découpé, mais la suite l'est

l'eſt trop finement. Les fleurs ſont blanches, ſans odeur, à cinq pétales, & d'un demi poulce de diamêtre ; elles ſont ramaſſées en bouquets de quatre & davantage, ſoûtenuës chacune ſur un pédicule long d'un poulce, & environnées à leur origine de cinq ou ſix petites feüilles.

Ko Gommi Sakira.

C'eſt une eſpece de la précédente, dont la fleur blanche eſt pleine, & reſſemble à une belle Marguerite. Sa principale feüille eſt plus grande que les autres, couverte de poils, & d'une figure, qui approche de celle du Ceriſier. C'eſt de-là, que vient le nom, que porte cette Plante.

Jo, vulgairement *Janangi*, & *Fáko Janági*, c'eſt-à-dire, *Janági propre à faire des Fákos*, ou *petits Coffres.*

Cet uſage eſt la ſeule différence, qu'on mette entre cet Arbre, & un autre, qu'on appelle vulgairement *Mids Janági*, c'eſt-à-dire, *Janagi aquatique*, nommé par les Lettrez *Sſi Jo.* C'eſt un grand Arbre aſſez mal fait, qui a les feüilles & l'extérieur du Hêtre.

Rju, vulgairement *Aujaki* & *Sidâre Janagi*, c'est-à-dire, *Janagi fou.*

C'est un Arbre, qui approche du Saule, dont la tige & les branches sont mal faites, les rameaux longs, minces, pendans, ayant beaucoup de feüilles, longues, point découpées, & qui ressemble à celles du Saule.

Kawa Janogi.

C'est un petit Saule noirâtre; dont les chatons sont gras & garnis de beaucoup de duvet, qui sert de bourre aux Japonnois. Il y en a un autre de même nom, qui a de petits poils fins, mais en petit nombre, & qui sont semez d'une farine de couleur de safran.

Kuro Nasji (a).

C'est un Arbrisseau, qui croît sur les Montagnes, & qui s'éleve à la hauteur d'un Homme. Il a peu de branches, le port extérieur, & la feüille, comme le Saule: son écorce est d'un verd jaunâtre, ses fleurs sont

(a) Prononcez *Nechi.*

très-petites, à cinq pétales, & d'un verd mêlé de jaune.

Boï, vulgairement *Awu Kadsira.*

C'est le grand Lierre stérile de Gaspar Bauhin.

Feitóri Ksa.

C'est le Lierre de terre des Montagnes, dont les fleurs sont tachetées en dedans.

Teka Kadsura.

Autre Lierre semblable à celui, qu'on appelle *Lierre arbre.* Sa feuille est oblongue, point découpée, d'un verd obscur.

Magubi.

C'est un Arbrisseau, qui s'éleve beaucoup, qui est garni de nœuds, & dont les feuilles sont trois à trois. Son écorce est tendre, & d'un verd brillant : il a beaucoup de feüilles.

Gube.

C'est une herbe, qui s'éleve beaucoup, & dont les branches sont foibles, de couleur bay, & brillan-

tes. Ses feüilles sont partagées en cinq lobes. Ses fleurs, qui sont ramassées comme en parasol, sont d'un blanc verdâtre, à trois pétales, & sans calice, grosses comme un grain de poivre, & n'ayant ni étamines, ni pistile.

Unò Fanna.

C'est un Arbrisseau, qui s'éleve beaucoup, & qui a le port extérieur du *Syringa alba.* Ses feüilles ne sont point découpées à leur bord. Ses fleurs ramassées en grappes, blanches, à cinq pétales, un peu odoriférantes, n'ont ni étamines, ni pistile.

Bantees.

C'est un Arbrisseau, qui ressemble au Jasmin commun, & dont les rameaux sont garnis de feüilles dentelées à leur bord, & terminées par des épis de fleurs jaunes, à trois pétales, tantôt plus grandes, tantôt plus petites : les pétales sont très-tendres, & tombent facilement, & il y en a un plus grand que les autres.

Nonigi.

C'eſt la grande Fumeterre. Sa racine eſt creuſe ; ſa fleur eſt bleuë. On la trouve au Japon ſur la Montagne *Fakkona* célebre pour ſes Plantes. Il y a une autre Plante de même nom, qui eſt la Fumeterre commune à fleurs jaunes, & qui dès ſa racine pouſſe beaucoup de branches.

Keman Sſo, *Keman Kſa*, autrement *Narin*.

Sſo & *Ska* en Japonnois ſignifie de l'herbe. Cette Plante eſt une herbe haute d'un pied, dont la racine eſt tubereuſe, les tiges creuſes, molles, pleines de ſuc, garnies de quatre en quatre poulces de nœuds & de branches; ſes feüilles ſont comme celles de l'Ancholie. Ses fleurs ſont éloignées l'une de l'autre, de couleur incarnate, d'une ſtructure extraordinaire, laquelle conſiſte en deux eſpeces de capuchons terminez par une longue pointe recourbée, & qui renferment un corps de figure conique, lequel eſt cannelé, & garni à ſon ſommet d'un piſtile environné de ſix étamines.

Séki Tsiku, vulgairement *Nadesko*, & *Tokunatz*.

C'est l'Oeillet simple des Jardins à grandes fleurs.

Foosen, autrement *Kinsoqua*.

Ces deux noms sont également usitez parmi les Lettrez & le Vulgaire. Cette Plante est la *mirabilis Peruviana* de Rai. Ses fleurs sont blanches & rouges.

Kooquà, vulgairement *Kurenaì*, autrement *Bénino Fanna*.

C'est une Herbe, qui ressemble à la précédente. Sa tige est longue, branchuë, & droite : ses feüilles sont grandes avec des dents d'espace en espace. On en tire la couleur bleuë.

Reisjun (a), vulgairement *Bidsinsoo*.

C'est une espece de Lychnis, qui tient du Pavot, dont elle a la tête : ses feüilles & sa tige ressemblent à celles de la Lychnis : sa fleur est simple & bleuë : on la conserve dans

(a) Prononcez *Reichoun*.

des pots à cause de sa beauté.

Neko Fanna.

C'est une Anémone, qui a le port extérieur du Pavot : ses pétales sont couverts de poils en dehors : le dedans est sans poils & d'un rouge obscur.

Jamma Kikjo.

C'est une Plante, qui a le port extérieur de la Gentianelle. Sa hauteur n'est que d'une palme : sa racine est composée en forme d'écailles, qui à leur pointe sont de couleur purpurine, & d'où il sort une grosse fibre de trois poulces de long, qui se porte en bas. Ses tiges, au nombre de trois & davantage, sont d'un blanc mêlé de verd, garnies de nœuds enveloppez de deux petites feüilles pointuës, & sont terminées par des calices d'un poulce de long, découpez en cinq dents étroites, ou davantage. Ces calices soûtiennent des fleurs en façon de tuyau, longues d'un poulce & demi, bleuës en dehors, blanches en dedans avec des lignes bleuës. Ces fleurs se fer-

ment au coucher du Soleil, & s'ouvrent de nouveau à son lever : leur bord est découpé en dix, quelquefois en douze & en quatorze piéces, qui sont alternativement, les unes pointuës, les autres en façon de dent, & plus courtes. Du fond du tuyau de la fleur naissent cinq étamines, qui ont une pointe jaune, & au milieu d'elles un pistile court & anguleux ; dont le sommet se divise en deux parties, qui se contournent en rond de chaque côté.

Furine.

C'est un *Knicus* bleu, dont la fleur sert pour les couleurs. C'est pourquoi on le cultive dans les Campagnes.

Sso, vulgairement *Naraje*, & *Sjako Gusa.*

Kœmpfer doute si ce n'est pas le grand Basilic de Taberne & de Matthiole.

Dsin, vulgairement *Je* & *Fakkusso.*

C'est encore une Plante, qui a du rapport au grand Basilic. Les

Japonnois tirent de sa semence une huile célebre, qu'ils nomment *Jeno Abra*.

Sun Giku.

Ce nom est commun aux Lettrez & au Vulgaire, & veut dire *Matricaire du Printems.* On appelle encore cette Plante *Korei Giku*, c'est-à-dire, *Matricaire de Corée*, parce qu'elle a été portée de Corée au Japon. Sa fleur est double, & très-belle. La Plante fleurit dès le commencement du Printems.

Gositz, vulgairement *Inó Kusitz.*

C'est un *Thlaspi*, dont les feüilles sont opposées entr'elles, point découpées à leur bord, ovales, & terminées en pointe. Sa tige est branchuë, & garnie de capsules semblables à celles de *la bourse à Pasteur*, ou *bursa Pastoris.*

Jotei, communément *Ssi.*

C'est un grand *Thlaspi* à feüilles de Patience, & dont les tiges sont aussi garnies de capsules de *bursa Pastoris*, entremêlées de petites feüilles.

Tenka & *Tenkja*, vulgairement *Kona Subbi.*

C'est la Morelle des Boutiques : *Solanum bacciferum hortense Officinarum* de Gaspar Bauhin.

Sen, vulgairement *Akanni.*

C'est une Herbe haute d'environ un pied; branchuë, & panchée vers la terre. Sa racine est fibreuse, & d'un tissu serré; ses feüilles ressemblent à celles de la Nummulaire, & les Teinturiers s'en servent pour teindre.

Sjaden (a), vulgairement *Obacko.*

C'est le grand Plantain commun à larges feüilles.

Sansoo, vulgairement *Jösja* (b), autrement *Ninniku.*

C'est un Plantain à larges feüilles étoilées.

Kawa Ssobu.

Autre Plantain, dont la feüille

(*a*) Prononcez *Chaden.* (*b*) Prononcez *Secha.*

qui eſt comme celle de l'Iris, eſt étroite & longue d'un pied; ſon épi, qui a quatre doigts de long; eſt composé de petites caroncules arrangées de ſuite, & entremêlées d'étamines jaunes : il eſt ſoûtenu par une tige longue de douze doigts, triangulaire, & dont l'un des côtez, plus étroit que les deux autres, eſt cannelé.

Ketz, vulgairement *Waribi*.

C'eſt la Fougere en général, & ſpécialement celle, que Gaſpar Bauhin nomme *Filix ramoſa major, pinnulis obtuſis, non dentatis*. On mange au Japon ſes tiges, quand elles ſont nouvelles.

Sinqua, vulgairement *Ikinguſa*, & *Iwa Renge*.

C'eſt la Stratiote commune ; on la cultive au Japon dans des pots. On y trouve auſſi la petite Stratiote, & elle a ſon caractere particulier.

Doki.

C'eſt un pied de Veau, qui eſt cannelé, & dont la feüille eſt en façon de doigts.

Kogannégusa.

C'est un *Trifolium acetosum*, ou *Alleluia*, dont la tige est mince, & branchuë, les feüilles cordées, & couvertes de poils.

Keison Kusa.

C'est une *Hermionite* à très-petites feüilles, qui sont ondées à leur bord, & découpées en pointe.

Kimpáku, vulgairement *Jwagoki*, & *Jwásiba.*

C'est une Mousse, qui croît sur les rochers, & qui ressemble à la Bruyere.

Matsebutz.

C'est la grande Piloselle rampante & hérissée de Gaspar Bauhin, ou l'*oreille de Rat*. Les Japonnois en font une espece d'Armoise, qu'ils nomment *Butz*, ou *Futz*.

Jenwa, autrement *Joniku*, vulgairement *Jens.*

C'est le Nid d'Alcyon, vulgairement Nid d'Oiseaux, dont on fait

usage dans les Cuisines pour les ragoûts. On les trouve attachez aux Rochers dans les Mers Orientales. C'est l'ouvrage des Hirondelles de Mer, & ils sont beaucoup plus grands que ceux de nos Hirondelles de Terre. Ils sont composez de ces *Holuthuries*, ou Poissons-Plantes, qui surnagent sur la Mer.

Des Cedres.

Il est surprenant que notre Auteur ne parle point ici des Cedres du Japon, que Montanus & le Pere Louis Almeyda assûrent être d'une hauteur & d'une grosseur incroyables, & dont le premier ajoûte que les Japonnois construisent des Vaisseaux, & font des Statuës. Ils regardent, dit-il, comme une grande merveille de voir ces Statuës suer, ne sçachant pas que l'air humide, causé par le vent de Midi, attire l'huile, qui est dans ce bois. Il paroît certain que le Japon doit avoir quantité de ces Arbres, puisque tous nos Historiens, & Kœmpfer lui-même, nous parlent souvent de Colomnes & d'autres ouvrages de Cedre.

Selon Montanus le Cedre du Japon ressemble assez au Genevrier, si ce n'est que sa feüille est moins molle, qu'il monte plus haut, qu'il est moins sujet à se corrompre, & qu'il est d'une odeur plus agréable. Ses fruits sont semblables à ceux du Myrthe, & renferment quatre grains blancs comme le ris, mais en mûrissant ils prennent une couleur jaune tirant sur le rouge. La résine, qu'on tire de cet Arbre, garantit les corps morts de la corruption. Il y a dans son fruit trois sortes de goûts; la peau des grains est acre, l'écorce extérieure en est dure, & le suc, qu'ils renferment, est entre les deux. L'Arbre en est toujours chargé, aussi bien que de fleurs. Ce fruit échauffe; guérit de la toux, de la difficulté de respirer, & de l'acreté d'urine; mais il lui faut deux ans entiers, pour acquerir sa maturité, & il n'y parvient jamais qu'en Hyver: quand il y est parvenu, il commence à s'ouvrir; alors la pluye & la rosée le font tomber à terre, laissant une petite queuë ronde, qui ne perd son écorce, que deux ans après. L'Ar-

bre étant toujours verd, étend fort loin ses branches,& les a disposées en si bel ordre; qu'un Peintre ne feroit pas mieux. Il se peut pourtant bien faire que ces Cedres fussent les deux especes de Cyprès nommées *Finoki*, & *Suggi*, dont nous avons parlé, & que Kœmpfer avouë tenir plus du Cedre, que du Cyprès.

Quoiqu'il en soit, outre les Plantes, dont on vient de voir la description, il y en a une infinité d'autres au Japon, qui fourmillent dans les Champs, sur les Collines & les Montagnes, dans les Bois, dans les Marais, dans les lieux stériles & incultes, le long des Côtes de la Mer; & il en est peu, dont les racines, les feüilles, les fleurs, ou les fruits, ne servent de nourriture, non seulement au Peuple; mais aux Personnes mêmes de distinction. On y trouve plusieurs especes de Champignons, dont la plûpart sont bons à manger; mais quelques-uns sont venimeux, & causent souvent des accidens funestes. J'ai déja observé que la même chose arrive à l'égard de quelques autres Plantes, que le Peuple ne sçait pas

toujours distinguer. Il y en a pourtant, qu'ils ont l'art de dépoüiller de leurs mauvaises qualitez. Ainsi du *Konjoki*, qui est une espece de *Dracunculus*, ils font une espece de boüillie douce, d'assez bon goût, & qui n'est point mal saine.

De même en exprimant le jus, ou faisant une infusion en boüillie des racines du *Warabi*, qui est une espece de Fougere; du *Ren*, ou *Féve d'Egypte*, appellée par quelques-uns *Fleur de Tarate*; & du *Kasne*, ils en tirent une farine fine, dont ils se servent dans leurs ragoûts, & qu'ils mangent aussi seule, après l'avoir fait dissoudre dans de l'eau. De toutes les Plantes molles, qui croissent au fond de la Mer, il n'y en a presque pas une, que ces Insulaires ne mangent. Les Femmes des Pêcheurs les lavent, mettent ensemble celles, qui sont de la même espece, & les vendent.

Fin des Plantes du Japon, & du VIII. Volume.

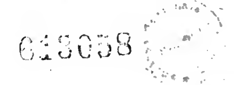


TABLE
ALPHABETIQUE
DES PLANTES DU JAPON,

Rapportées, autant qu'il a été possible ; aux Plantes connuës en Europe.

A

D

E

F

G

H

I

K

Q

R

Fin de la Table des Plantes.

FAUTES A CORRIGER
dans le VIII. Volume.

PAge 22: *ligne* 22. font friſez, *liſez* font friſez.

Page 34. *ligne* 5. en celui, *liſez* eſt celui. *ligne* 23. *après ces mots* de chaque côté, *mettez* il y a.

Page 40. *ligne* 11. le verſa, *liſez* la verſa.

Page 67. *ligne* 1. imaginez, *liſez* imaginé.

Page 90. *ligne* 21. l'azure, *liſez* l'Azur.

Page 94. *ligne* 27. l'étuit, *liſez* l'étuy.

Page 108. *ligne* 6. étuits, *liſez* étuys.

Page 125. *ligne* 11. médecinales, *liſez* médicinales.

Page 129. *ligne* 20. poids, *liſez* pois.

Page 157. *ligne* 22. ou tout au plus, *liſez* & le plus ſouvent.

Page 158. *ligne* 18. de ces Arbriſſeau, *liſez* de ces Arbriſſeaux.

Page 161. *ligne* 11. du Griotier, *liſez* de celles du Griotier.

Page 182. *ligne derniere* feuilles, &c. *liſez* fleurs de l'Armoiſe commune & des feuilles.

Page 183. *ligne premiere* Saſanga, *liſ.* Saſangua.

Page 197. *ligne* 13. la rayons, *liſez* les rayons.

Page 202. *ligne* 6. ſa beauté, *liſez* ſa bonté.

Page 250. *ligne* 6. qui appellent, *liſez* qui apelle.

Page 272. *ligne* 18. un Lychnis, *liſ.* une Lychnis.

Page 278. *lig.* 24. du Lychnis, *liſez* de la Lychnis.

Page 311. *ligne* 18. Fisji, *liſez* Fusji.

Page 318. *ligne premiere*, Kinſu qua, *liſ.* Kinſo qua.

Page 324. *ligne* 15. on le coupe, *liſez* on la coupe.

Page 332. *ligne premiere*, Kiuſai, *liſez* Kinſai. *ligne* 7. Anagyriſe, *liſez* Anagyris.

Page 381. *ligne* 12. Ska, *liſez* Kſa.





